

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste



LES ROIS DU BIDON

Madame Soleil, André Malraux,
J.J. S.S., Menie Grégoire,
Cerdan Jr... et autres farceurs

COMMENT DEVENIR UNE FEMME SENSUELLE



Une méthode
pratique pour
que le plaisir total
soit à votre portée

1 volume cartonné 29 F
toutes librairies
EDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE
48, rue Monsieur-le-Prince - Paris 6°

insolite sexologie érotisme

LIVRES TABOUS,
REVUES HORS COMMERCE,
FILMS, DIAPOS, DISQUES.
Productions étrangères

Sex-shops :

Paris 5° : 4, rue du Petit-Pont (10 à 24 h)
Paris 8° : 34 Champs-Élysées (10 à 20 h)
Paris 9° : 33 bis, bd de Clichy (10 à 24 h)
Paris 15° : 70, rue Castagnary (9 à 19 h)
Nice : 4, rue Croix-de-Marbre (10 à 20 h)
Lyon 5° : 26, rue du Bœuf (14h à 2 h du matin)
Lyon 2° : 29, rue Thomassin
St-Etienne : 21, rue Charles-de-Gaulle (10 à 20 h)
Grenoble : 26, avenue Félix Viallet (10 à 20 h)
Linas-Monthéry (91) : 19, rue de la
Division-Leclerc (8 h 30 à 17 h 30)

vente par correspondance
important catalogue (CR)
TRUONG DISTRIBUTION
91 - LINAS

COMMENCEZ UNE NOUVELLE VIE...
COMBLEZ VOTRE SOLITUDE...
DÉBARRASSEZ-VOUS DE VOTRE ENNUI...

SI VOUS VOULEZ TROUVER :

- le plaisir de faire de nouvelles connaissances
- la joie de vous exprimer librement
- la satisfaction de rencontrer des personnes qui partageront vos goûts, vos idées, vos buts, vos projets, vos loisirs, etc.
- des contacts et des relations (aussi bien en France qu'à l'étranger) selon votre optique.

VOUS AVEZ BESOIN DU CLUB EUROPÉEN !

Sa revue de liaison vous apportera chaque mois mille possibilités amicales, sentimentales, culturelles, professionnelles, commerciales, etc. Tous âges. Tous milieux. C'est certain : pour vos relations, c'est un véritable « contrat de progrès » que vous allez signer avec le CLUB EUROPEEN !

Renseignez-vous tout de suite.

Demandez sans engagement de votre part
la notice explicative d° 713 du C.E.C.R.

65, RUE HENRI-BARBUSSE - AUBERVILLIERS (93)
TÉL. : 352-42-97

Joindre 3 timbres pour envoi discret

LE CRAPOUILLOT

Nouvelle série n° 16

Société d'Éditions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité
49, avenue Marceau, Paris (16°). Tél. : 720-65-09

CONSEIL DE DIRECTION

Jean BOIZEAU
Jean-François DEVAY
Roland LAUDENBACH

REDACTEUR EN CHEF

Michel EBERHARDT

REALISATION TECHNIQUE

Guy PIAULT
Pierre GATINIOL

Abonnements

5 numéros : FRANCE 32 F
ETRANGER .. 35 F (Taxes aériennes en sus)

C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74

(Pour changement d'adresse, joindre 1 F et la dernière bande)

Imprimerie Lang Grandemange
36 à 42, avenue Marc-Sangnier
92 - VILLENEUVE-LA-GARENNE



Le directeur de la publication : J.-F. DEVAY
Dépôt légal : 2° trimestre 1971

LES ROIS DU BIDON



SOMMAIRE

- Le premier des astres : M^{me} Soleil.
- Le Bidon dans le Spectacle.
- Ah ! Frappe-toi le cœur, c'est là qu'est la Menie.
- Les imposteurs du postérieur.
- Les Ji-gymnastiques de J.J. S.S.
- Le Bidon dans la Science.
- Les vrais Mémoires de l'anti-Malraux.
- Comment on vous bourre le crâne.
- Cerdan Junior : un numéro bien au poing.
- Les coulisses des faux exploits.
- Les rigolos du tiercé à gogos.

Avant-propos

“C’EST à leur façon d’éternuer ou d’éculer leurs talons, que se reconnaissent les peuples condamnés », disait Giraudoux. A quoi l’on pourrait ajouter : « C’est à leur façon de gober les mouches ou d’avaler les sornettes que se reconnaissent les civilisations en péril ».

Car on a les idoles que l’on mérite. Paradoxalement, notre siècle qui a placé si haut l’intelligence et l’esprit critique est aussi celui qui se complait le plus dans la faribole, le faux-semblant, le courrier du cœur, l’astroflash et le palmarès des chansons... Par une extraordinaire confusion des valeurs, la crédulité a remplacé la croyance. Désormais l’habit fait le moine et tout ce qui brille devient or.

Jadis, dans le désert du Sinaï, les Hébreux, qui doutaient de Yahvé, adorèrent un veau. Aujourd’hui, dans le désert du Scepticisme, les Français, qui doutent d’eux-mêmes, suivent le bluff... Ce qui revient au même.

Abrutis de vitesse, de radio, de télé, de publicité, de rendement et de doctrines, absorbés par la voiture et le week-end, la course à l’argent et la ruée vers la mer, nos contemporains n’ont plus le temps de juger, de comparer, de réfléchir. Comme des phalènes affolées, ils se précipitent sur des vessies qu’on leur fait prendre pour des lanternes. Comment s’étonner, alors, que triomphent le clinquant, le toc, l’ersatz, le simili-synthétique, la fausse science et le faux talent, en un mot le BIDON ?

Nouveau miroir aux alouettes, le bidon est partout. Fumistes, farceurs et rigolos ont envahi tous les secteurs d’activité. Ils pullulent et ils prospèrent. Ils sont même si nombreux que Le Crapouillot, qui n’est pas l’Encyclopédie, a dû faire un choix, se limiter à quelques cas et à certains domaines.

Ces rois du bidon que nous couronnons aujourd’hui, il faut donc les prendre pour ce qu’ils sont : de simples exemples.

A ne pas suivre !

Le bidon en Astrologie

LE PREMIER DES ASTRES : M^{me} SOLEIL

industrielle de la voyance



O Soleil ! Toi
sans qui les
choses ne se-
raient que ce
qu'elles sont.

Edmond
Rostand.

« La France, c'est la Suède avec Mme Soleil en plus ».

Georges Pompidou

LA célébrité a ceci d'exemplaire qu'elle donne aux circonstances les plus ordinaires d'une existence le chatoiement des vies exceptionnelles. Les petits faits de tous les jours, les avatars d'une carrière et les coups du sort prennent, à mesure que croît la réputation, un relief nouveau, comme si un destin prévoyant les avait organisés uniquement en vue de leur glorieuse conclusion. Tel est, par exemple, le cas de Mme Soleil, dont l'existence, sans être banale, n'en ressemble pas moins à beaucoup d'autres, mais qui, fêtée aujourd'hui par les trompettes de la renommée, paraît sortir tout droit de la mythologie.

Germaine, Lucie Soleil — oui, c'est vraiment son nom — est née le 18 juillet 1913, à Paris, près de la gare de Lyon.

« Mes parents étaient très jeunes, puisque nous n'avions que 19 ans de différence ; ma mère était une enfant du faubourg, de Clichy plus exactement ; quant à mon père, c'était un Parisien. Mais les origines de la famille se perdent dans les brumes de l'Alsace-Lorraine et de la Belgique. Une de mes arrière-grand-mères est même Norvégienne... » (1).

Une vie est à peine commencée et nous sommes déjà dans la légende : l'arrière-grand-mère qui venait du froid, la magie et les mystères de la forêt scandinave, l'épopée des Vikings...

Ses parents sont de condition modeste : son père est mouleur en bronze. Mais il a un violon d'Ingres : le bel canto.

« Tout le monde chantait chez nous ; la gaieté, l'optimisme de notre foyer étaient merveilleux. Mes parents s'aimèrent toujours comme au premier jour : ils se faisaient des déclarations d'amour en vers... » (2).

Famille unie, parents modèles, cinq enfants heureux : un conte de fées !

Mais les fées sont parfois cruelles et le malheur n'épargne pas la famille Soleil. Le père est grièvement blessé à la guerre ; en mai 1915, il est déclaré invalide à 100 %.

Contraint d'abandonner son ancien métier, M. Soleil accepte un poste d'officier d'état civil en Afrique du Nord, dans la région d'Oujda. Mais le pays n'est pas sûr : on assiste aux premières escarmouches de ce qui deviendra la guerre du Rif. Après quelques mois, la famille fait ses valises, rentre en France et s'installe en Touraine, à quelques kilomètres de Blois, dans un petit village de cinq cents habitants : Chailles.

C'est là que se passera une bonne partie de la jeunesse de Germaine. Jeunesse studieuse, aux éveils précoces, comme il se doit.

« J'avais une telle soif d'apprendre et de connaître le monde qui m'entourait qu'à trois ans déjà je savais lire. Très tôt j'ai délaissé la littérature enfantine au profit des livres scientifiques » (3).

A cet esprit prématurément éveillé, il fallait un guide de choix ; il ne manquera pas. La future Mme Soleil rencontrera évidemment une institutrice extraordinaire :

« A l'école, nous étions trois cracks, au-dessus du lot. Cette femme nous a instruits très au-delà de notre âge. Il faut dire que je le pouvais... Réfugiée au fond d'une classe d'enfants plus âgés, j'ai appris, toute seule, en écoutant les explications que donnait le professeur aux autres. Je n'ai jamais buté sur les mots. Les miens avaient donc tendance à m'exhiber comme un petit monstre... » (4).

Et l'astrologie dans tout cela ? Patience, nous y voilà. Il faut d'abord préparer le terrain, si neuf soit-il. C'est l'entourage qui se chargera de semer le grain.

« Le soir, mon grand-père, féru d'astronomie, me montrait les étoiles, me les nommait et me parlait d'elles. A neuf ans, je connaissais beaucoup de choses sur les planètes sans toutefois avoir pu réunir toutes ces notions en un tout cohérent. » (5).

La célébrité venue, au fur et à mesure des interviews, cette formation enfantine et capitale se précisera, s'enrichira de détails supplémentaires, pour la plus grande édification des foules :

« J'ai été élevée depuis mon plus jeune âge dans l'astrologie, puisque mon père et même mon grand-père étaient férus d'astronomie. Mon grand-père était un ami de Camille Flammarion, qui était un astronome célèbre... j'ai eu toute ma vie à ma portée des livres d'occultisme, de symbolisme et des livres d'astronomie qui traitaient d'astrologie. » (6).

Camille Flammarion, un authentique savant, c'est un gage donné aux rationalistes. Pour les amateurs d'esotérisme et de sciences parallèles, les mêmes circonstances sont rapportées sur un autre ton :

« Mon grand-père était un personnage extraordinaire... Son goût pour les sciences occultes et pour les astres était très développé. Il faisait le guérisseur à l'occasion. On l'appelait « le sorcier ». Dans la famille, de père en fils, on connaissait les constellations. Ma mère et ma grand-mère avaient le goût du mystère... » (7).

“ Comme si j'avalais de l'électricité ”

1922 est pour la fillette une date doublement importante. C'est d'abord l'année où elle se fait baptiser en l'église Saint-Martin de Chailles. Sa famille, pour moitié catholique et pour moitié protestante, mais acquise aux idées socialistes, ne s'était pas montrée pressée de la conduire sur les fonts baptismaux. Ensuite, et surtout, c'est l'année où, pour la première fois, elle prend conscience de dons hors du commun. Sur les circonstances de cette première « révélation », laissons-lui la parole :

« J'habitais un petit village de Touraine, aux environs de Blois, et j'allais souvent au cimetière, car j'aimais cet endroit pour sa tranquillité et pour ses fleurs. J'espérais aussi y voir des feux follets.

C'est là qu'un jour d'orage — un de ces orages secs qui sont beaucoup plus impressionnants que les tornades ou les déluges — j'ai, soudain et comme à mon insu, réussi à faire la synthèse de toutes les connaissances que j'avais emmagasinées jusqu'alors. Cela a été une véritable illumination. J'ai perçu le système solaire, « vu » la naissance

(1) « Un Jour », Mars 1971.

(2) « Un Jour », Mars 1971.

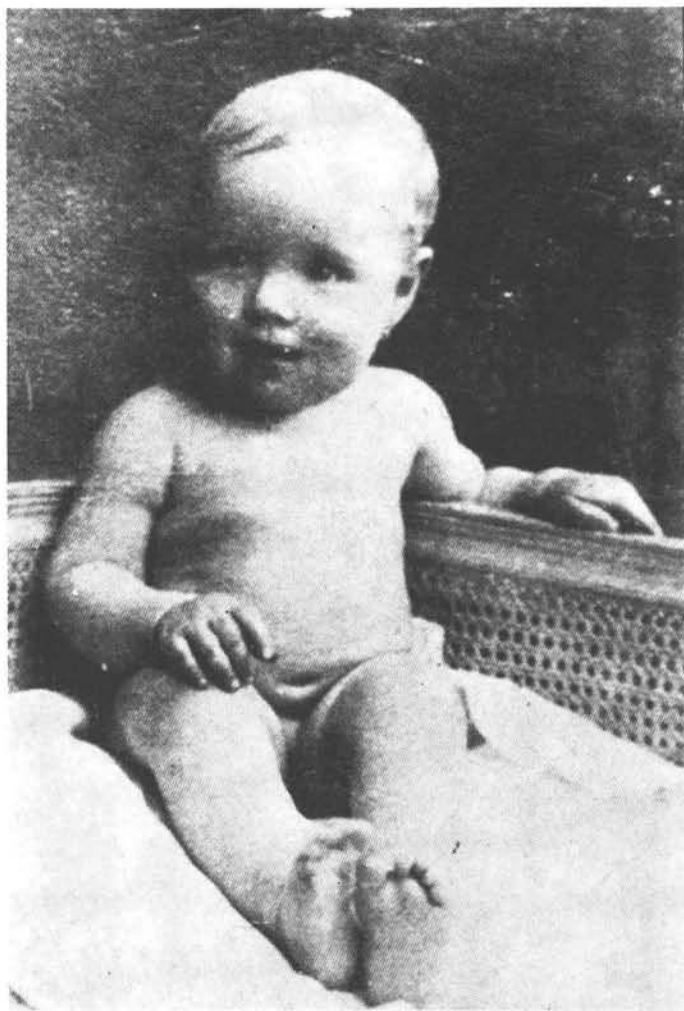
(3) « Noir et Blanc », Mai 1968.

(4) « Un Jour », Mars 1971.

(5) « Noir et Blanc », Mai 1968.

(6) « Télé-Magazine », Octobre 1970.

(7) « Un Jour », Mars 1971.



1913 : Une étoile est née... Aînée de cinq enfants, la petite Soleil manifestera des dons précoces.

des planètes et compris qu'elles existaient d'abord à l'état gazeux, devenaient peu à peu plus denses et enfin solides. » (8).

C'est Moïse au Sinaï ! C'est Saul de Tarse sur le chemin de Damas ! Une version postérieure du même événement apportera des précisions encore plus étonnantes :

« J'avais neuf ans. J'habitais un petit village de Touraine et j'avais l'habitude d'aller me promener toute seule dans le cimetière voisin qui ressemblait à un merveilleux jardin tant il était fleuri. Ce jour-là, j'étais assise sur une pierre tombale par une belle journée d'été et soudain un orage sec a éclaté.

Subitement, j'ai senti une forte poussée m'appuyer sur l'estomac. J'avais du mal à respirer, il me semblait que j'avalais de l'électricité. Je me suis sentie gonflée. J'étais incapable de faire un geste. Et quelque chose me disait qu'une grande force psychique naissait en moi. » (9).

Cette absorption d'électricité — le fluide, sans doute — transforme Germaine-Lucie : une voyante est née, dont les merveilleuses dispositions ne vont pas tarder à se manifester. Ce sont, au départ, de petites prévisions qui étonnent, des transmissions de pensée qui intriguent, la lente éclosion d'un thaumaturge.

Dans ces conditions, le certificat d'études n'est qu'une

formalité et la jeune fille s'occupe maintenant de ses frères et sœurs à la ferme paternelle.

Elle a 17 ans quand se produit sa première « voyance » importante qui la convainc définitivement de l'existence de son don :

« C'était le printemps ; le temps était magnifique et, avec des amies de mon âge, nous devisions gentiment. Tout à coup, l'une d'elles m'est apparue environnée de flammes. Sans réaliser immédiatement la portée de ce que je disais, je lui ai déclaré :

— Toi, tu mourras brûlée vive.

Or, quelques jours plus tard, alors qu'elle manipulait un réchaud à alcool, le feu a pris à sa robe de chambre et s'est propagé si vite et si fort qu'elle n'a pu être secourue à temps... » (10).

Profondément bouleversée par cette coïncidence, Mlle Soleil, suivant une pente qui lui est désormais naturelle, se replonge dans les livres. Elle étudie les phénomènes de prémonition, recherche les précédents historiques, se lance dans la Bible et le Coran, se passionne pour l'Hindouisme et l'Astrologie de Max Haendel. A l'en croire, elle ne doit plus être très éloignée d'un Pic de la Mirandole...

Une scribouillarde de vingt-cinquième ordre

Cependant la santé de son père commence à donner des inquiétudes. En 1930 toute la famille est de retour à Paris. Les ressources sont maigres ; les pensions de l'ancien combattant invalide ne suffisent pas à faire bouillir la marmite. Alors, Germaine apprend la sténo-dactylo et débute dans la vie professionnelle. Pendant un an, elle travaille dans une maison d'import-export.

Son patron est un homme irritable, coléreux, en un mot invivable. Un jour, reprise par ses démons, Mlle Soleil étudie le thème astral de son supérieur puis, avec l'audace qui caractérise la jeunesse, elle va le trouver et lui fait part de ses conclusions.

Un peu surpris d'abord, le patron l'écoute pourtant pendant plus d'une heure. A la fin de l'entretien, il ne la licencie pas mais, au contraire, l'augmente, à condition qu'elle n'en parle pas à ses collègues. De ce jour date peut-être la prise de conscience par la jeune fille de l'éventuelle rentabilité de la voyance : il n'en faut souvent pas davantage pour faire naître une vocation !

Bien entendu, les biographes de Mme Soleil vous précisent qu'à cette époque, la jeune secrétaire, après son travail de bureau, trouvait encore le temps de se rendre aux cours du soir pour apprendre l'anglais ou bien se plongeait dans la lecture de livres fort savants sur la philosophie et les religions.

Mais une épreuve l'attend : la mort de son père qui s'éteint à 39 ans des suites de ses blessures de guerre. Germaine, aînée de cinq enfants, doit maintenant subvenir aux besoins de toute la famille. Il lui faut donc trouver une place plus lucrative. Elle entre comme secrétaire au journal *La Volonté*, dirigé par Albert Dubarry. C'est l'organe du parti radical. Belle occasion pour les chantes de dame Soleil d'imaginer notre jeune dactylo au carrefour des grandes intrigues et de la grande politique :

« C'est ainsi qu'elle se trouve mêlée à la plus importante,

(8) « Noir et Blanc », Mai 1968.

(9) « France-Dimanche », Septembre 1970.

(10) « Noir et Blanc », Mai 1968.

à la plus obscure politique. Expérience dangereuse où elle connaît l'autre côté du décor, ce qui se passe réellement au sein du gouvernement, de la finance, des arts. Elle découvre les sombres arcanes. C'est la grande époque du radicalisme de la rue de Valois. C'est à « La Volonté » que se traitent les secrets d'Etat et les intrigues financières. Elle voit des gens bonasses, elle voit des gens terribles, elle est au milieu de l'inextricable. » (11).

A cette vision hyperbolique des choses, il suffit d'opposer une petite déclaration de l'intéressée :

« Il faut dire que j'étais la scribouillarde de 25^e ordre. Je faisais bien mon travail. J'écoutais, je tapais à la machine, mais, surtout, ma règle d'or c'était de me taire... » (12).

D'ailleurs, l'expérience de *La Volonté* cesse en 1934, en même temps que la parution du journal, victime de la scandaleuse affaire Stavisky. A ce propos, reconnaissons tout de même la participation effective de Mme Soleil à la petite histoire de la III^e République : c'est en effet dans un chalet de Chamonix loué à son nom à elle que Stavisky, traqué, se réfugiera.

Entre-temps, le 9 décembre 1933, Germaine Soleil a épousé M. Fargeas, qui n'est ni « de la Motte » ni descendant des comtes Fargeas de la Motte, comme certains journaux l'ont écrit. Il est tout simplement opérateur de cinéma à la société Gaumont.

(11) « France-Soir », 30 octobre 1970.

(12) « Un Jour », Mars 1971.



Germaine Soleil en pleine lune de miel : le 9 décembre 1933, elle a épousé M. Fargeas.

En juin 1934, nouvelle épreuve : sa mère est écrasée sur une route de banlieue par un chauffard qu'on ne retrouvera pas. Elle doit s'occuper de ses deux petites sœurs orphelines. Elle travaille maintenant dans une maison de commerce.

Survient la déclaration de guerre et la débâcle de mai-juin 1940. Son mari et un de ses frères sont faits prisonniers. Elle se retrouve à Paris avec un bébé, ses deux sœurs et sa belle-mère. Mais comment faire vivre toute cette maisonnée ? Mme Fargeas-Soleil obtient finalement un emploi de secrétaire dans une entreprise française qui travaille pour les Allemands. Cette entreprise a un chantier à Saint-André-de-l'Eure, à 100 km de Paris. C'est donc là que Mme Soleil s'installe avec les siens.

Malgré l'ambiguïté de la situation, sa conduite patriotique est évidemment exemplaire :

« J'hébergeais chez moi un juif portant l'étoile jaune, le capitaine Hirtz, un ancien des brigades internationales d'Espagne. Il prenait ma fille avec lui pour mettre des prospectus anti-allemands dans les boîtes à lettres.

A mon travail, j'écoutais, puis je racontais à Hirtz ce que j'avais entendu sur les dépôts de munitions. Celui de Maintenon a sauté après cela. Je me suis emparée d'un cachet, je m'en servais pour expédier à Toulouse des déportés désignés pour la Silésie... » (13).

Avouez que tout cela aurait bien mérité la médaille de la Résistance.

Dans une roulotte à la Foire du Trône

La guerre terminée, M. Fargeas rentre de captivité et ouvre un commerce de bonneterie. Deux nouveaux enfants naissent au foyer. Il y en a maintenant trois : deux filles (Fabienne et Sylvie) et un fils (Guy). En outre, Mme Soleil adoptera un quatrième enfant, un garçon abandonné : Christian (14). Mais le commerce périclité ; c'est bientôt la faillite, les dettes... Le ménage n'y résiste pas et les Fargeas ne tarderont pas à se séparer.

C'est alors que Mme Soleil décide de faire de son passe-temps, l'astrologie, un véritable métier. Une tante de son mari, Mme Rachel, s'est installée comme voyante sur les champs de foire. Elle désire justement s'adjoindre une personne compétente pour la seconder et, au besoin, la remplacer. Mme Soleil accepte et se retrouve dans une roulotte parcourant toutes les foires de Paris et des environs.

« Me voilà, aux Batignolles ou à la Foire du Trône, devant mon micro, sur une estrade, harangant une foule goguenarde et moqueuse. La foule, on la capte, on la charme, on finit par la subjuguier. C'était extraordinaire. Pour attirer et retenir mon public, je prenais un type au hasard, je lui demandais sa date de naissance, et je lui disais tout... » (15).

Les affaires marchent bien et Mme Soleil peut agrandir sa caravane. Il y a maintenant deux roulettes : une pour les consultations et l'autre pour les quatre enfants. Un vieux camion traine l'ensemble de place en place. Le samedi et le dimanche, elle donne des séances publiques ; le reste de la semaine elle reçoit en tête-à-tête. Des gens de tous les mi-

(13) « France-Soir », 30 octobre 1970.

(14) Aujourd'hui, ils sont tous mariés et Mme Soleil est déjà 7 fois grand-mère.

(15) « Un Jour », Mars 1971.

lieux : femmes du monde, ouvriers, maniaques, bons bougres, célébrités. Même un assassin.

« *Je lisais son meurtre et même l'intention de tuer dans sa main. Il me fallait le dompter pour ne pas être moi-même assassinée. C'est comme cela que je suis devenue à la fois notaire, avocat, psychanalyste, médecin...* » (16).

A cette femme aux talents multiples qui, curieusement, cumule dans sa roulotte toutes les professions libérales, il ne manque qu'un peu de chance. Celle-ci se présente sous les traits d'André Gillois, homme de radio fort connu à l'époque. Ayant entendu parler de Mme Soleil, il vient la chercher à la Foire du Trône pour la présenter dans une de ses émissions. Germaine parle de magie et d'art divinatoire. Il faut croire qu'elle impressionne grandement les « chers z'auditeurs », car, au lendemain de ce passage sur les ondes, elle reçoit un déluge de courrier : des demandes de consultation.

C'est ainsi que Mme Soleil, après deux ans et demi de foires et de kermesses, abandonne sa roulotte, rembourse ses dettes et, le 5 septembre 1951, ouvre un petit cabinet de consultation, 9, place du Commerce, dans le XV^e arrondissement.

(16) « *France-Soir* », 30 octobre 1970.

La radio qui, 19 ans plus tard fera sa fortune, a donc déjà fait une première fois son bonheur. Décidément, la destinée de Mme Soleil semble placée sous le signe de l'électricité : à neuf ans, dans un cimetière, elle croit avaler du courant ; à 38 ans, une onde radioélectrique transforme ce courant en courant de sympathie et ses consultants occasionnels en clientèle haute fidélité.

Elle "voit" la mort de Gérard Philipe

Place du Commerce : un immeuble lépreux ; au rez-de-chaussée, un couloir et des flèches portant en lettres d'or l'indication S.O.L.E.I.L. (avec un point après chaque lettre, comme s'il s'agissait d'une raison sociale). Au bout du couloir, on descend quelques marches et l'on débouche sur un petit jardin avec deux arbres et des buissons de fleurs. Au fond, une maisonnette de briques : c'est là que se lève et se couche le soleil.

L'endroit est tranquille, confortable, mais un peu étroit ; il n'y a que deux pièces principales. Celle où elle reçoit est lumineuse, tapissée de gris clair. A droite du bureau,



Dans son bureau de la place du Commerce, alors qu'elle n'est pas encore au zénith de la célébrité. Devant elle, des thèmes astrologiques.

un divan : c'est là que dort Mme Soleil. Au mur, un miroir Louis XV en forme de soleil et un tableau représentant l'astre du jour : un cadeau d'un client reconnaissant. Au-dessus du bureau un autre tableau représentant une jungle touffue, une biche et deux femmes nues parées de bijoux.

— *Cela traduit l'exubérance de la vie*, précise la maîtresse de maison, *à la fois le règne végétal, le règne animal et le règne de l'homme. C'est chaud, ça me réconforte...*

Dans un coin, un chandelier cabalistique à sept branches et, dans un autre, la statuette d'une déesse du temple d'Angkor, « devant laquelle elle se recueille fréquemment », précise un biographe émerveillé.

Il y a de tout dans sa clientèle — du moins c'est ce qu'elle laisse entendre — des hommes politiques, des hommes d'affaires, des industriels, des médecins, des artistes et des femmes.

« Bien avant sa mort, j'ai étudié le thème astrologique de Gérard Philipe. J'avais vu qu'il pouvait tout réussir, mais qu'il n'aurait pas le temps de tout réaliser. Il le savait d'ailleurs. Son destin s'est noué au moment où il a tourné *« Les orgueilleux »*... J'ai eu parmi mes clients plusieurs potentats orientaux, le Président de la République de Colombie et tout un noyau d'hommes politiques français (17). Ces personnalités apprécient les indications que peut leur donner l'astrologie. J'ai là, près de moi, une grande quantité de dossiers. Pourquoi ? Parce qu'il arrive souvent que ces personnes me demandent conseil sur un problème politique ou privé, par téléphone (18). Je prends alors leur dossier et, après un rapide calcul, je leur indique les chances de réussite ou les obstacles possibles.

J'ai, enfin, beaucoup d'hôtesse de l'air qui me consultent régulièrement pour connaître leurs périodes fastes ou néfastes et aussi quelques journalistes rencontrés à l'occasion d'interviews. » (19).

“J'ai une force de gorille, moi, monsieur”

Parmi ces journalistes, Pierre Dumayet qui, le 21 décembre 1961, s'assied en face de Mme Soleil et lui pose des questions. L'interview, parue dans *Vu et Entendu*, comporte quelques passages particulièrement savoureux :

— En général, pourquoi vient-on vous voir ?

— On vient chez moi pour se rassurer et aussi pour prendre des forces. J'ai une force de gorille, moi, monsieur, je n'y peux rien. Quand les gens viennent me voir, même s'ils doivent passer par des épreuves terribles, je les retape...

— Vous sentez-vous capable de guérir ?

— Oui, j'ai une bonne rate.

— Pardon ?

— Tous les gens qui ont une bonne rate sont capables de guérir les autres ; c'est la rate qui accumule l'énergie solaire...

C'est grâce au même Pierre Dumayet que Mme Soleil fait une apparition à la Télévision, le 9 janvier 1970. Au cours d'une émission « Panorama », elle dresse le portrait astrologique de M. Edgar Faure. A cette occasion la France

(17) On chuchote dans les milieux d'its bien informés que M.M. Giscard d'Estaing et Chaban-Delmas auraient eu recours aux rayons de Mme Soleil.

(18) *BLOmet* 27-08.

(19) « *Noir et Blanc* », Mai 1968.

entière découvre une plantureuse quinquagénaire, de taille moyenne (1 m 65), vêtue de sombre, la figure lunaire surmontée d'un petit chignon. Mais ce qui frappe surtout chez elle, c'est la bouche, petite et mince, le bagou, l'aplomb. Une sorte de concierge matinée de marchande des quatre saisons.

Cependant sa grande, sa véritable chance, Mme Soleil la doit à Lucien Morisse. Directeur des programmes d'Europe 1, il était un peu agacé par le succès de Menie Grégoire sur R.T.L., l'antenne concurrente. Il fallait faire quelque chose pour ramener les auditeurs sur 1647 mètres, grandes ondes. C'est alors qu'il pensa à Mme Soleil. Il la connaissait ; il l'avait déjà consultée du temps de ses difficultés avec Dalida. Elle l'aurait même à l'époque sauvé du suicide. Depuis, il continuait à la voir de temps en temps. Un jour, il lui dit : « Ce que vous faites pour moi, pour quoi ne le feriez-vous pas pour un immense public, grâce à Europe 1 ? »

Mme Soleil n'est pas très enthousiaste ; elle tient à sa tranquillité. Elle avoue :

« Je n'étais pas tellement décidée à accepter son offre. Je suis une femme très organisée, je mène une vie paisible, je craignais que cela ne la perturbât. J'étais d'autant plus réticente que je n'avais pas du tout besoin de nouveaux clients. Mais il insistait ; j'ai réfléchi... » (20).

Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle s'est tout de même empressée de comparer le thème astrologique de Lucien Morisse au sien, afin de savoir si l'émission qu'il lui proposait avait des chances de succès. Le résultat fut sans doute concluant, car elle accepta.

Et, le 14 septembre 1970, Germaine-Lucie Soleil, dite Mme Soleil, faisait ses débuts sur les ondes.

Lucien Morisse n'était pas là pour l'encourager : 15 jours auparavant, épuisé, accablé de soucis et de problèmes personnels, il avait choisi de se retirer de ce monde.

Mais, pour sa dernière « découverte », il était toujours présent :

« Quand je me suis retrouvée pour la première fois à Europe 1, avec le micro devant moi, j'ai eu la nette impression que Lucien Morisse était à mes côtés. Je le voyais. J'entendais sa voix... ».

La voyance a vraiment bien des pouvoirs...

La petite phrase de Georges Pompidou

Le succès radiophonique de Mme Soleil est immédiat et considérable. Au bout de quelques jours le standard d'Europe 1 est régulièrement bloqué à l'heure du déjeuner ; toutes les lignes du voisinage sont en dérangement... Les journalistes de la station sont contraints d'aller passer leurs coups de fil dans les bars voisins... Très vite, on est obligé de rajouter des lignes et de sélectionner les numéros qui auront le droit d'appeler... A 15 heures, à la fin de son émission, des dizaines d'anxieux ou de curieux attendent Mme Soleil rue François-Ier... Chaque matin, 500 lettres arrivent à son nom à Europe 1... Une femme de ménage qui nettoie tous les matins les bureaux de la station est harcelée par les habitants de son quartier qui veulent obtenir un rendez-vous avec la voyante... Le contrat de trois mois que lui avait signé Lucien Morisse

(20) « *L'Aurore* », 7 mai 1971.



A la première de " Pauvre France ", aux côtés d'Alain Delon. Elle fait désormais partie du Tout-Paris.

est prestement renouvelé par son successeur, Pierre Delanoë... On appelle de toute la France, mais aussi de Suisse et de Belgique... Des journalistes canadiens et même japonais viennent interviewer le nouvel astre montant... Le président de la République lui-même, M. Pompidou, prononce son nom (« Je ne suis pas Madame Soleil ») au cours d'une très sérieuse conférence de presse...

Voyons un peu maintenant comment se déroule une émission de Mme Soleil (21). Pour cela, il nous faut pénétrer dans les coulisses, car il est impossible d'entrer dans le studio : cela gêne, paraît-il, sa concentration.

Donc, les auditeurs dont le numéro de téléphone se termine par 47 ou 52 ou 74 (chaque jour a son matricule), peuvent appeler Mme Soleil de 11 h à 12 h. Ceux qui ont la chance de passer au travers des embouteillages et d'obte-

nir ALMa 90-00 (l'indicatif d'Europe), aboutissent à un standard composé d'une vingtaine de jeunes gens, des étudiants pour la plupart, qui leur demandent leurs date, heure et lieu de naissance, la question qu'ils envisagent de poser, ainsi qu'un maximum de renseignements sur leur situation professionnelle, familiale ou sentimentale.

Vers 13 heures, Mme Soleil arrive et rejoint ses assistants (22) dans son bureau du 1er étage (en face de celui de Patrick Topaloff). Là, elle sélectionne la quinzaine d'appels qui lui semblent les plus originaux, les plus « radio-géniques », les plus dignes d'intérêt. Ses assistants établissent alors le thème astral des personnes retenues et y joi-

(22) Actuellement, ces assistants sont au nombre de trois. Il y a d'abord Pierre, un cousin de Mme Soleil, un homme d'une cinquantaine d'années ; puis Bernadette, dite « Babou », 18 ans, une lointaine parente (la sœur d'une belle-sœur de Mme Soleil et la nièce d'un général qui a servi en Indochine) ; enfin, le fiancé de Bernadette.

(21) Du lundi au vendredi, de 14 heures à 15 heures. Et le dimanche matin, de 10 h à 11 h 30.

gnent tous les renseignements glanés par les étudiants du standard.

A 14 heures, Mme Soleil et ses assistants descendent au studio où ils retrouvent le meneur de jeu de service (Harold Kay ou Jean-François Mansard). A la régie se tient la réalisatrice de l'émission, Françoise Beaumont.

De 14 h 10 à 15 heures, les heureux élus recevront un coup de fil d'Europe 1. Entre deux publicités et quelques flonflons de musique, ils seront invités à renouveler leur question.

— *Allo, Mme Soleil vous écoute*, déclare le meneur de jeu.

— *Bonjour, Mme Soleil.*

— *Bonjour, Madame.*

— *Veuillez poser votre question et préciser votre date de naissance*, enchaîne le meneur de jeu.

— *Voilà, je suis née le 14 septembre 1930, à 21 heures, à Rouen. Je voudrais savoir si mon mari doit accepter la nouvelle situation qu'on lui propose...*

(Musique).

Mme Soleil qui, depuis le début de l'émission, porte des lunettes et un casque d'écoute, se concentre. En fait, elle jette un coup d'œil rapide sur le thème astral et la fiche concernant la personne qui est à l'autre bout du téléphone. La musique s'estompe : l'oracle répond. La voix est nette, l'élocution facile, le débit rapide. Le correspondant est vite noyé sous un flot de paroles. S'il acquiesce, on laisse entendre sa voix ; s'il regimbe, un petit coup de manette et la voix disparaît. Pas de contestation possible. Les râleurs

sont expédiés en deux temps trois mouvements et renvoyés aux oubliettes sous un maelström musical.

En revanche, les auditeurs, eux, sont émerveillés par les dons de Mme Soleil. Rendez-vous compte : elle évoque des faits, des détails que ne précisait nullement la question posée :

— *Je vois que cette nouvelle situation obligera votre mari à s'expatrier...*

— *Oui, Mme Soleil !*

— *Il faudra penser aux études de vos trois enfants...*

— *Oui, Mme Soleil !*

— *... et revendre le pavillon que vous venez d'acquérir...*

— *Oui, Mme Soleil !*

Extraordinaire, n'est-ce pas ? Tellement extraordinaire qu'il ne vous vient même pas à l'idée d'imaginer que dame Soleil est en train de puiser son savoir magique dans la note détaillée établie à partir des renseignements fournis au standard par le correspondant lui-même.

O sancta simplicitas !

Votre chance dans vos grains de beauté...

Le dernier appel passé, Mme Soleil ne s'attarde pas rue François-Ier. Car, avec le succès de son émission, elle est devenue une femme très occupée. Trop occupée. Chez elle, place du Commerce, l'ambiance est celle d'un bureau en pleine activité. Elle a maintenant des machines à écrire, un dictaphone et deux secrétaires pour s'occuper du courrier (la maison est encombrée de quelque 70.000 lettres auxquelles il faut répondre !) et se relayer au téléphone qui sonne sans arrêt.

A chaque appel, la réponse est la même : « *Mme Soleil ne pourra vous recevoir avant six semaines. Veuillez rappeler à la fin du mois afin que l'on puisse vous donner un rendez-vous* ».

En effet, elle ne peut plus consacrer que deux heures par jours, de 16 heures à 18 heures, aux consultations personnelles à son domicile. En général, elle ne prend pas plus de deux à trois clients pendant ce laps de temps. Naturellement, le prix de la consultation a suivi la courbe du succès : de 50 francs en 1968 pour une consultation ordinaire, il atteint facilement 300 et 400 francs pour un tour d'horizon complet.

Bien qu'elle prétende « *n'avoir aucune ambition de gloire ou de fortune* », Mme Soleil n'a pas voulu laisser passer l'aubaine en forme de pactole. La multiplication de ses activités tient du prodige : elle est partout, en nom ou en personne. Non seulement, elle se plaît à fréquenter les cocktails, où sa rondeur fait florès, mais elle assiste aux premières théâtrales ou cinématographiques, aux côtés d'Alain Delon, estimant faire maintenant partie de ce qu'il est convenu d'appeler le Tout-Paris.

Ses activités journalistiques ne sont pas moindres. *France-Dimanche*, qui sait exploiter le succès quand il est chaud, publie chaque semaine l'horoscope de celle « *dont la France entière parle* » (23).

En outre, ce même hebdomadaire publie « Les prédic-

(23) Dans son numéro du 16 décembre 1969, « *France-Dimanche* » interrogeait les « 14 meilleures voyantes et voyants de France » sur ce que serait l'année 1970. On remarque avec étonnement que Mme Soleil n'en faisait pas partie ! Depuis, le confrère a mis les bouchées doubles...



" Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ".

(Proverbe solaire.)

Si vous voulez connaître ce que vous réserve votre destin, regardez-vous dans votre glace, s'écrie Mme Soleil.

Découvrez votre chance dans vos grains de beauté.

Mme SOLEIL poursuit sa 3^e révélation

D'ÉNORMES CHANCES DE CHANCE...

VOTRE CHANCE se lit aussi sur VOTRE VISAGE

TIERCE: encore 3 signes gagnants grâce à...

Mme SOLEIL vous apprend à lire "les lignes de votre front"

VOICI VOTRE HOROSCOPE (La France entière en parle)

PAR Mme SOLEIL

Madame Soleil aux lecteurs d'UN JOUR: "Ecrivez-moi, je vous répondrai"

Madame Soleil nous a fait la joie d'« Un Jour ». Chaque mois, désormais, outre sa leçon d'astrologie, elle répondra dans notre magazine aux questions les plus significatives que vous lui poserez. Voici, d'ailleurs, le fac-similé de la lettre que Madame Soleil adresse aux lecteurs d'« Un Jour ». Ecrivez-lui, en indiquant votre problème, vos date, heure et lieu de naissance, à l'adresse suivante :

Madame Soleil - « Un Jour »
Cedex 871
75 Paris Brune.

L'astrologie est une science. Je le crois

Des coups de...
Vos qualités aident...
Santé...
Amour...
Balance...
Lion...
Verseau...
Poissons...

Une toute petite partie de l'œuvre écrite de Mme Soleil, championne du rendement journalistique.

tions de Mme Soleil mois par mois », « Les prédictions de Mme Soleil pour les vacances », « Vos périodes de chance révélées par Mme Soleil », « L'horoscope du cœur de Mme Soleil selon votre signe », « Mme Soleil étudie votre chance selon vos grains de beauté », « Mme Soleil répond à vos problèmes de cœur », « Mme Soleil vous apprend à lire les lignes de votre front », etc., etc. On ose à peine imaginer le montant des « piges » d'une aussi féconde polygraphe.

Mais ce n'est pas tout : le mensuel *Un Jour* s'est assuré la collaboration régulière de « la femme qui trouble la France entière ». Chaque mois, Mme Soleil initie les lecteurs de ce magazine aux mystères de l'astrologie et répond à leurs questions.

De plus, la firme cinématographique Pathé vient de lui consacrer un court métrage... A la Foire de Paris, elle avait un stand où le public était invité à déposer lettres et questions... Tout dernièrement encore, elle lançait un jeu de tarots à son effigie, « L'Astro-Soleil » : pour 70 francs vous pouvez désormais résoudre vous-même tous vos problèmes, comme si vous étiez Mme Soleil...

Ajoutez à cela qu'elle a « conçu et dessiné » un porte-clés zodiacal (12 francs + 2 francs de frais d'envoi), qu'elle prépare un livre de souvenirs, et vous comprendrez que, malgré secrétaires et assistants, elle parvient difficilement à suffire à sa tâche. Aussi a-t-elle initié toute sa famille à l'astrologie : dorénavant le Soleil est complété par tout un système solaire.

Un système solaire et un système D, car nous avons gardé pour la bonne bouche le plus beau fleuron de l'organisation Soleil and Co : l'Amicale de Mme Soleil.

Aujourd'hui, lorsque vous écrivez ou téléphonez à la célèbre pythonisse, il est bien rare, comme nous le disions plus haut, que votre demande soit satisfaite. En revanche, vous avez toutes les chances de recevoir une jolie lettre circulaire ainsi conçue :

« Mes chers amis,

Vous m'avez écrit ou téléphoné par milliers, et je n'ai pu, faute de temps, répondre à tous vos appels, comme j'aurais aimé le faire.

Mon expérience à Europe 1 m'a démontré, une fois de plus, combien d'entre vous souffrent de solitude, sont



La dernière production de la célèbre pythonisse: l'**ASTRO-SOLEIL**, pour se tirer les cartes chez soi.

désespérés, faute de soutien moral, d'un conseil amical, devant les problèmes de la vie.

J'aimerais répondre à tous, et vous remercier de la confiance que vous voulez bien me témoigner, mais cela ne m'est pas possible, ni à l'antenne, ni en vous recevant, les jours et les nuits n'y suffiraient pas.

J'ai donc cherché le moyen de le faire, de vous être

utile dans la mesure de mes moyens, et pour cela j'ai l'intention de créer une amicale qui vous grouperait, et qui vous permettrait de recevoir messages, conseils, et surtout de vous relier à un courant de solidarité.

Vous y trouveriez des avantages matériels non négligeables, la possibilité de vous exprimer, de vous connaître, en recevant chaque mois un bulletin dans lequel vous pour-

rez consulter des horoscopes-guides, lire des informations touchant aux problèmes de la vie sociale, de la famille, de la santé, et dans lequel vous aurez droit à une insertion personnelle dans l'une de ses rubriques.

Votre adhésion vous donnera droit à recevoir votre carte du ciel, une priorité de consultation, et aux avantages mentionnés dans le bulletin-réponse.

Si cela vous agré, veuillez nous le faire connaître, en nous retournant le bulletin inclus, et soyez assurés, quelle que soit votre réponse, de mon fraternel dévouement ».

G. SOLEIL

Le fraternel dévouement de Germaine Soleil ne vous coûtera que 120 francs par an — avec, en prime, quelques réductions dans certains magasins... Imaginons un instant que 100.000 personnes adhèrent à cette Amicale, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire dans la conjoncture actuelle. La voyante des ondes qui n'a « aucune ambition de gloire ou de fortune », se retrouverait avec un bas de laine de 1 milliard 200 millions d'anciens francs ! On a beau dire, le fluide, c'est du liquide qui se transforme parfois en solide...

“Je ne suis pas une voyante”

Au demeurant que faut-il penser de Mme Soleil ? Et d'abord que pense-t-elle d'elle-même ? A la vérité, des choses pas très précises. Il n'y a qu'un point sur lequel elle se montre catégorique : « Je ne suis pas une voyante ; je refuse absolument cette appellation » (24).

Pour le reste, on est dans le vague :

« On a dit de moi que j'étais un charlatan. Je ne le crois pas, car l'humanité je la connais. Je lis sur les visages, les mains, les étoiles. Tout cela n'a rien de mathématique, d'absolu. Je ne suis pas une voyante, mais j'ai l'instinct, sans savoir même ce qu'est l'instinct... » (25).

Si elle ne sait pas ce qu'est l'instinct, du moins ne doit-elle manquer ni d'expérience ni de maturité :

« Tout en étant dans la vie, je m'en suis détachée du dehors et du dedans. C'est comme si j'avais mille ans. J'ai le mûrissement, j'ai toute l'expérience du monde, j'ai peut-être un peu de sagesse. » (26).

Mille ans ! Diable, cela nous ramène au Moyen Age !

Elle avoue utiliser un peu toutes les méthodes : la chiromancie, la psychométrie, la physiognomonie, les tarots... Mais celle qui, de loin, a sa préférence, c'est l'astrologie. Là, elle se sent dans son élément, comme une étoile dans la grande Ourse. Elle a d'ailleurs des références choisies :

« Si vous regardez ce que font les peuples primitifs, ils observent la marche des planètes et des étoiles et ils en tirent des conclusions pratiques... » (27).

Après le Moyen Age, nous voilà ramenés à la Préhistoire. C'est sans doute ce que, dans les manuels solaires, on appelle l'Evolution !

Mais si vous la poussez dans ses derniers retranchements, elle reconnaîtra que sa recette est « un mélange d'astrologie, d'intuition et de psychologie » ; que, dans la pratique, il lui est « très difficile de déterminer la propor-

tion d'astrologie pure et de psychologie qui entre dans l'interprétation d'un thème astral, cela dépendant absolument de l'individu ». Les sceptiques diront qu'elle agit à la tête du client et ils n'auront pas tout à fait tort car, pour elle, le visage et les mains ont une grande importance :

« Disons que j'ai un certain don d'observation et une bonne dose de psychologie. » (28).

Où est la vision supranaturelle dans tout cela ? On se le demande...

A l'opposition de son Jupiter radical

Dans la pratique, que valent les prévisions de Mme Soleil ? (« Je me livre à des prévisions et non à des prédictions »). Si l'on écoute objectivement ses émissions radio-phoniques, on y trouve, à proportions à peu près égales :

- du jargon astrologique (« Saturne passera à l'opposition de son Jupiter radical »... « Uranus au trigone de Mars »... « Jupiter en harmonie avec sa lune de nati-

AINSI PARLE M^{me} SOLEIL

— Madame Soleil, je vis seule avec un grand fils. Il me donne beaucoup d'inquiétudes. Il est plutôt bohème. Il a les cheveux longs et apprend la photographie. Son avenir m'inquiète. Comment le voyez-vous ?

— Ah ! vous avez bien raison d'être inquiète. L'avenir de votre fils est sombre. Son Jupiter et son Saturne sont en opposition, ce qui fait que votre fils ne réussira pas. A-t-il de bonnes fréquentations ?

— Non, pas très, enfin il sort avec des jeunes de son âge.

— Je vois ! Madame, votre fils est sur une mauvaise pente qui, j'ai le regret de vous le dire, mais c'est mon devoir, le mènera tout droit en prison. C'est un futur gibier de potence. Je crois, Madame, qu'il faut que votre fils s'oriente vers une carrière plus stricte, par exemple l'armée.

— !!!

— Avez-vous auprès de vous quelqu'un qui ait de l'influence sur lui pour le contraindre à s'engager ?

— Hélas ! non.

— Eh bien, peut-être pourriez-vous arranger cela avec la gendarmerie. Vous pourriez, sous le prétexte d'un menu larcin, le faire convoquer à la gendarmerie, où on lui expliquera qu'il vaut mieux pour lui qu'il s'engage. Il faut être ferme et lui faire peur, l'armée lui fera du bien.

— Merci, Madame Soleil.

vité »... « Il y a une contrainte entre son Saturne radical et Jupiter »...).

- un ton autoritaire et protecteur (« Petite Madame »... « Mon petit », à une femme de 60 ans ! « Secouez-vous »...)

- des formules lénitives (« Cessez de vous tourmenter »... « Ne vous inquiétez pas »... « Prenez patience »...)

(24) « Un Jour », Mars 1971.

(25) « France-Soir », 30 octobre 1970.

(26) « France-Soir », 29 octobre 1970.

(27) « Télé-Magazine », Octobre 1970.

(28) « L'Aurore », 7 mai 1971.

● des réponses dilatoires ou amphibologiques (« *Vous êtes assez grande pour vous débrouiller vous-même* »... « *Je ne dis pas que vous ne réaliserez pas vos projets, mais...* »)

● des lapalissades (A un cardiaque : « *Votre cœur vous causera des soucis* ». A propos d'une fillette de 11 ans : « *Veillez à sa croissance osseuse* ». Etc.).

Reconnaissons-lui tout de même un évident bon sens (mais a-t-on besoin de Jupiter pour cela ?) et un savoir certain en matière juridique, successorale et foncière.

Naturellement, c'est dans ses horoscopes publiés par la presse que l'on relève les plus belles perles. Pour ne prendre qu'un exemple, dans *France-Dimanche* du 19 janvier 1971, elle prévoyait pour le mois d'avril dernier : « *Le statut des Postes, des Chemins de fer, des Assurances sociales changera... Les nageuses françaises battront de nombreux records...* » Là, notre cher Soleil semble avoir eu comme une éclipse !

Certes, les moralistes et les rationalistes de tout poil prétendent que ce Soleil est une fausse lune, qu'il abuse de la crédulité populaire, qu'il exploite l'infantilisme et l'obscurantisme, qu'aux Etats-Unis les consultations astrologiques sont interdites sur les ondes, etc.

En définitive, et pour ramener ce phénomène solaire à ses véritables proportions, disons qu'il s'agit surtout d'un nouvel épisode de la guerre des radios. Un poste privé n'existe que par la publicité et la publicité va là où il y a le plus d'auditeurs. C'est donc la lutte à micros tirés. Avec Menie Grégoire, Radio-Luxembourg avait marqué un point précieux. Grâce à Mme Soleil, l'écoute d'Europe 1 l'après-midi a dépassé celle de R.T.L. Alors, peu important les moyens, peu importe si tout cela est « bidon »...

L'essentiel est de faire sa place au soleil...

Adrien BRÉHAT.



— Allo !... Madame Soleil?... Je suis du signe de la Vierge, vais-je le rester longtemps?...

(Dessin de Gad, paru dans " Jours de France ".)

Le bidon dans le Spectacle

DÉGONFLONS LES BAUDRUCHES



Régine
avant ses
régimes :
le tour de
taille
avant le
tour de
chant.

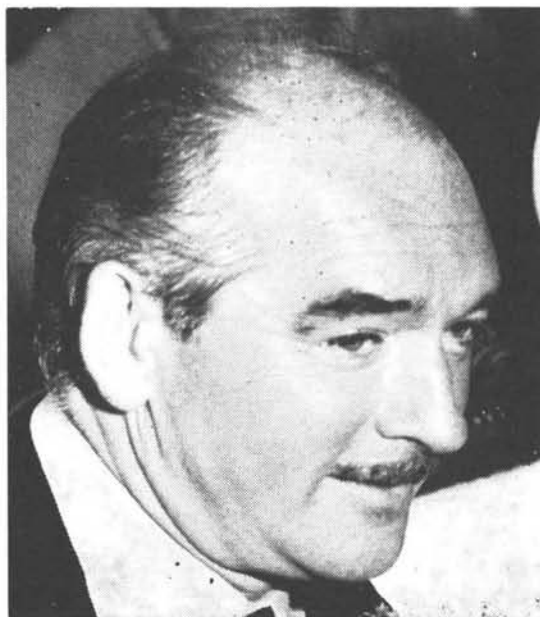


LE show-business est certainement l'un des domaines où le faux talent, la poudre aux yeux et la publicité « à l'estomac » peuvent réussir le plus facilement et le plus rapidement. Quitte ensuite à s'effondrer avec la même rapidité, comme un soufflé trop vite monté.

Mais qui est ou n'est pas « bidon » parmi les gens du spectacle ? La distinction n'est pas toujours aisée, car les dés sont souvent pipés, l'illusion soigneusement entretenue, et les bonnes renommées ne font pas obligatoirement les vedettes dorées. La bourse des valeurs artistiques n'obéit pas aux lois simples de l'offre et de la demande, mais plus fréquemment aux intrigues de coulisses, aux potins de la corbeille et aux coups de pouce des courtiers en réputation. Une couverture de *Transe-Dimanche*, et le Macias monte de deux points. Une photo dans *Franche-Foire*, et le Vartan se rétablit. Un « matraquage » sur *Marotte* N° 3, et l'Aznavor and Co grimpe au plus haut. Après cela, allez vous y reconnaître !

Libre à vous, par exemple, de juger qu'une Sheila ou une Mireille Mathieu sont des vedettes « bidons ». Certes, on vous accordera que l'une et l'autre sont des produits de consommation entièrement préfabriqués par des « cornacs » astucieux (Claude Carrère pour Sheila et Johnny Stark pour Mireille). Certes, on admettra volontiers que, sans leurs mentors, elles ne se seraient jamais imposées d'elles-mêmes. Certes, on vous concèdera que Mlle Annie Chancel, dite Sheila, chante aussi juste qu'un sacristain enrhumé et qu'après deux ou trois apparitions, aussi provinciales que furtives, elle a renoncé à se produire sur une scène de music-hall, trop périlleuse pour elle. Ou bien que sa carrière cinématographique, malgré des débuts claironnés et prétendument fracassants dans « Bang-Bang », a connu depuis lors une éclipse de longue durée. Certes, on voudra

Les déguisements et les épouses d'Eddie Barclay (à droite, au naturel) sont une mine inépuisable pour les échetiers...



bien encore reconnaître avec vous que Mireille d'Avignon a toujours l'air de réviser son cours de diction et qu'elle semble aussi naturelle qu'un mobile de Calder... Certes, certes, mais les chiffres sont là : elles ont l'une comme l'autre des centaines de milliers de « fans » et vendent des centaines de milliers de disques. Chanteuses-bidons peut-être ; vedettes-bidons, sûrement pas.

Nous n'en dirons pas autant de tous ces messieurs-dames dont les noms reviennent sans cesse sous la plume des échetiers ou sur les lèvres des animateurs de radio ; dont les moindres gestes sont épiés et religieusement rapportés à un public qui s'en fout — et le prouve. Voulez-vous des exemples ?

Pourquoi nous rebat-on les oreilles à longueur d'année avec les cravates, les fiancées, les épouses, les voitures, les réceptions, les parties, les états d'âme d'un Eddie Barclay, alors qu'on reste étrangement silencieux sur les faits et gestes d'un M. Meyerstein, P.D.G. de Philips, qui représente un empire autrement important ?

De même, la commère ou Edgar Schneider ne manquent jamais de nous entretenir à longueur de colonnes des goûts et des humeurs de Mme Zizi Jeanmaire, des déplacements et villégiatures de Mme Buffet (Annabel), alors qu'ils ignorent presque totalement une Yvette Horner ou un Aimable qui vendent cent fois plus de disques que les premières nommées. (A ce propos, demandez un peu à Mme Roland Petit combien elle vend de disques.)

D'où l'on peut tirer la conclusion suivante : est « bidon » tout artiste qui ne correspond pas réellement à sa réputation. Il peut s'agir aussi bien de faux talents imposés l'espace d'un film ou d'une chanson que de demi-talents dont on fait de vraies vedettes... de presse. Point commun : tous naissent, vivent et survivent grâce à l'ingéniosité d'impresarii, de public-relations et autres managers qui savent mettre à profit la complaisance d'une certaine presse et d'une certaine radio. Sans parler de la télévision qui, par copinage ou manque d'imagination, nous impose dix fois, vingt fois, cent fois des individus qui ne valent même pas un interlude.

Collecter tous les « bidons » du show-business requerrait une dextérité de laitier que nous n'avons malheureusement pas au *Crapouillot*. Nous nous contenterons donc de passer en revue quelques cas particuliers, individuels ou collectifs, en laissant au lecteur le soin de compléter cette liste selon ses critères personnels.

LES MÉTÉORES DE LA CHANSONNETTE

Poussés comme des champignons, lancés comme des sèves aux enzymes gloutons, ils ont eu leur « heure éblouissante » avant de connaître leur « minute de vérité ». Ne possédant pour la plupart aucun rudiment du métier, ils se sont laissés porter par la vague mais n'ont pas pu résister au reflux : ils sont restés sur le sable.

Propulsés sur le devant de la scène par des maquignons avides, pressés jusqu'à l'écorce et jusqu'à la dernière goutte de fric, ils sont retournés à leurs chères études ou à l'oubli, qui au bout d'un mois, qui au bout d'un an.

Aujourd'hui on cite leurs noms dans les cryptes des music-halls, comme dans les Grands Pardons on fait l'ap-



**Frank Alamo : il a eu son petit succès et puis...
il s'est cassé les dents !**

pel des bateaux disparus corps et biens. Memento : Frank Alamo, Long Chris, Vince Taylor, Romuald, Frankie Jordan, Moustique, Guy Mardel, Annie Philippe, Patricia Stone, Ricardo, les Surfs, Criss Carol, Liliane Saint Pierre, Stella, Dick Rivers...

D'autres s'accrochent encore ou tentent de refaire surface. Pour combien de temps ? On ne le sait, car les voix du Seigneur sont impénétrables. Saluons donc ces sursitaires valeureux : France Gall, Nino Ferrer, Georgette Lemaire, Aglaé, Anne Vanderlove, Jacqueline Boyer, Michèle Torr...

Quelques-uns sont passés de l'autre côté de la barrière : interprètes oubliés, ils se contentent désormais de faire des chansons pour les autres. C'est le cas de Danyel Gérard, de Patricia Carli, d'Alice Donna...

Certains, enfin, n'ont simplement pas eu de chance, car ils avaient du talent. Davantage parfois que leurs rivaux plus heureux. Pourquoi Françoise Hardy et pas Nicole Louvier ? Pourquoi Richard Anthony et pas Lucky Blondo ?...

PHILIPPE LABRO

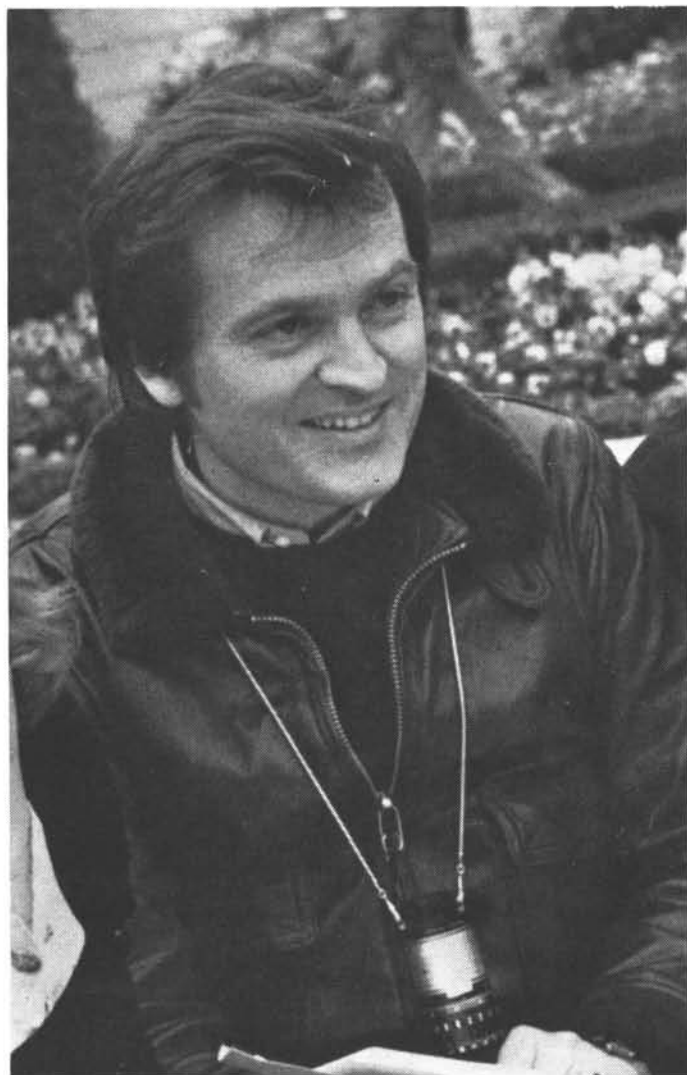
Chroniqueur au *Journal du Dimanche* et grand reporter à *France-Soir*. Peu modeste de nature, se veut le mai-

tre à penser des jeunes générations. Chaque semaine, dans le *Journal du Dimanche*, il décide souverainement de ce qu'il faut lire, voir, croire, faire pour être « dans le coup ». Un summum de suffisance et... d'insuffisances. A la fâcheuse habitude de toujours tirer à lui les événements (et la couverture). Ne jure que par les U.S.A. — où il se rend souvent — mais ne manque pas une occasion pour cracher à la figure des Américains.

Se croyant du génie, il s'est lancé dans la littérature (1). Son premier roman, « Des feux mal éteints », aussi brouillon que sans intérêt, n'a laissé de souvenir qu'à son éditeur. Vexé de n'avoir pas été remarqué par un jury littéraire, Labro se reconvertit dans le cinéma. On allait voir ce qu'on allait voir ! Il tourne « Tout peut arriver ». Hélas ! rien n'arrive. Malgré le formidable soutien des journaux du groupe Lazareff et les complaisances des petits copains, le film fait un « flop ».

Nullement échaudé, Labro veut remettre ça. « Cette fois, dit-il, j'aurai un vrai récit construit ». Ce qui en dit long sur le contenu de sa première tentative.

(1) Labro est également l'auteur de l'édifiante chanson de Johnny Hallyday « Jésus-Christ est un hippy », dans laquelle on apprend que le Christ fume de la marijuana et aime les filles aux seins nus...



Jeune loup aux dents longues, Philippe Labro est tombé sur un os...

Cela doit s'appeler « Dix plus un ». Pourvu que ça ne fasse pas zéro !

45 PETITS TOURS ET PUIS S'EN VONT

« Eh bien ! chantez maintenant... » Parce qu'elles avaient flirté avec la gloire cinématographique, elles étaient convaincues que leur talent était universel et qu'il leur suffirait de 45 petits tours pour devenir des vedettes de la chanson. Mais n'est pas Marie Laforêt qui veut ! Si la « Fille aux yeux d'or » a incontestablement réussi un beau rétablissement, beaucoup de ses consœurs ne sont pas parvenues à forcer la note ni le destin.

Certes, Jeanne Moreau et Brigitte Bardot arrivent à se faire quelques menus suppléments avec leurs disques, mais la plupart des autres n'ont rien gagné au change — sinon un « bidon » d'honneur. Ainsi Annie Girardot, comédienne de grande classe, eût sans doute mieux fait de s'abstenir : qu'avait-elle besoin de s'engager dans une voie manifestement pas faite pour la sienne ? Mireille Darc, Christine Delaroche, Corinne Marchand, Dany Saval, Geneviève Page, Valérie Lagrange, Tessa Beaumont, Anna Karina, Catherine Spaak, Geneviève Grad, ne nous ont pas plus persuadés de l'évidence de leurs moyens vocaux. Estella Blain, malgré l'affectueuse protection du directeur d'un quotidien vespéral, n'a pas dépassé le stade des balbutiements. Quant à Delphine Seyrig, nouvelle venue parmi les comédiennes qui se croient chanteuses, elle ne risque pas de bouleverser les hit-parades.

Côté hommes, Alain Delon, après avoir laissé entendre qu'il pourrait bien être le rival français de Sinatra, a préféré ne pas donner suite. Mort au chant d'honneur !

RÉGINE

Régine Zylberberg, dite Régine, dite « La Grosse ». Animatrice de boîte de nuit, chanteuse et actrice. A brillamment réussi dans la limonade (« Je suis la Menie Grégoire des noctambules »), passablement dans la chanson et très médiocrement au cinéma.

Sujet favori des échetiers en tous genres qui « remboursent » dans leurs colonnes les verres qu'elle a la générosité de leur offrir dans ses établissements. Ses régimes successifs, ses activités multiples, ses projets innombrables, ses amours, ses humeurs, ses repas sur l'herbe et ses « Marseillaise » à Deauville occupent plus de place dans les journaux français que les discours de Chaban-Delmas.

Quelques-uns de ses mots sont aussi réjouissants que sa chute de chameau, lors d'une folle nuit organisée par Eddie Barclay.

« Moi, la politique je n'y comprends rien », déclarait-elle en août 1968. Sur quoi, elle ajoutait, en août 1969 : « Je suis pompidolienne »...

« Maud de Belleruche a parlé de ses quatre-vingts amants, confia-t-elle au *Figaro*. Je la bats sûrement, mais je préfère garder le silence sur ce genre de problème ».

Une telle expérience de la vie et des hommes ne pouvait demeurer inemployée. Aussi accepta-t-elle de tenir le courrier du cœur dans l'éphémère *Première Hebdo*.

Il va sans dire que l'on attend maintenant avec impatience la publication de ses Mémoires, dont elle annonce périodiquement la mise en train. Pour le moment, elle s'est contentée d'écrire un livre de recettes de cuisine !

On doute cependant que, dans ses souvenirs, elle se vante de sa « performance » à Carnegie Hall. Ses premiers succès de chanteuse lui étant montés à la tête, Régine décida de frapper un grand coup : elle donnerait un récital à Carnegie Hall, la plus grande salle de New York. Comme Edith Piaf. (Précisons en passant que n'importe qui peut louer Carnegie Hall et que cette salle ne représente rien sur le plan du standing international). Le récital eut lieu le 16 janvier 1970. De l'avis des intimes, pour lesquels elle avait affrété un avion spécial, ce ne fut pas précisément un triomphe... Comme déclarait l'un d'eux, le soir même : « *Barbra Streisand et Julie Andrews peuvent dormir sur leurs deux oreilles !* ».

Ce n'est d'ailleurs pas la seule mésaventure que connut l'envahissante Régine. Une autre est plus récente. Ayant fait une apparition dans le film de Claude Berri « *Mazel Tov* », elle crut voir s'ouvrir devant elle la carrière d'une nouvelle Bette Davis. Consciente de sa valeur, elle demanda à son ami Roger Kahane de lui offrir un rôle à la mesure de ses ambitions. Ce fut « *Sortie de secours* », l'un des échecs les plus spectaculaires du cinéma français. Fait sans précédent : on dut même, un jour, renoncer à ouvrir les guichets d'un cinéma, faute de spectateurs...

Mais Régine a de l'estomac ; elle digère fort bien les échecs. Une seule chose lui est restée en travers de la gorge : la définition qu'a donnée d'elle Clément Ledoux, du *Canard Enchaîné* :

« Régine : une grosse commune de France ».

DES SPORTIFS PAS DANS LA COURSE

Ils se sont fait un nom sur les stades, sur les plans d'eau ou sur les pistes. Ils ont cru — et on a cru pour eux — que cela suffisait pour réussir sur les planches. Hélas ! à trop forcer sur le bidon, on ramasse la gamelle. C'est ce qui est arrivé à Just Fontaine, Alain Gotvallès, Kiki Caron et Marielle Goitschel.

Meilleur buteur de la Coupe du Monde de football, en 1958, Fontaine estima qu'avec son filet de voix il s'en tirerait aussi bien que devant les filets adverses. Il dut déchanter avant même d'avoir sérieusement chanté.

Recordman du monde du 100 mètres nage libre, Alain Gotvallès voyait déjà s'ouvrir devant lui la carrière d'un Johnny Weissmuller. Il ne fit que passer dans un modeste film policier de série B.

Deuxième aux Jeux Olympiques de Tokyo, Kiki Caron pensa qu'une sirène était faite pour charmer. Elle enregistra un disque, fit un passage-éclair dans un cabaret et tourna un film, « *Le Lys noir* ». Aujourd'hui, elle vend des piscines...

Quant à Marielle Goitschel, talentueuse championne de ski, le mariage l'a sauvée du désastre. Après avoir tourné,



Kiki Caron a voulu plonger dans le monde de la chanson. Las ! elle n'a pas fait surface !

en compagnie de Francis Blanche, le miteux « Poussez pas grand-père dans les cactus », elle a jugé préférable de ne pas récidiver. Personne ne lui en voudra !

HENRY CHAPIER

Critique cinématographique à *Combat*. Esthète délicat, ses choix sont souvent discutables, son style parfois amphigourique, mais ses articles ne sont pas dénués d'intérêt. Présente au moins l'avantage d'avoir choisi une ligne de conduite et de s'y tenir avec honnêteté. Malheureusement, il fut, lui aussi, saisi par le démon de la caméra. Après s'être fait les dents avec « *L'Été américain* », un film-reportage sur les hippies du Nouveau-Monde, il annonça *urbi et orbi* qu'il allait porter à l'écran la somme de ses conceptions, réflexions et recherches sur le cinéma. Ce fut « *Sex Power* », une élucubration gentiment colorée, qui eut à peu près autant de spectateurs que *La Nation* a de lecteurs.

« *J'ai voulu montrer que le cinéma est un rapport d'images, de couleurs et de sons qui n'a rien à voir avec*

un discours logique », déclarait Chapier avant la première du film. Il ne se trompait pas : on cherche encore LE spectateur qui a compris quelque chose à sa démonstration.

LES PROFESSEURS DE CHANT

N'importe qui peut s'établir professeur de chant ou professeur d'art dramatique et attirer dans son officine les naïfs fortunés ou les candidats à la gloire. Certains professeurs ont de sérieuses références, comme Maurice Escande ou Jean Lumière. Mais d'autres ne s'en réfèrent qu'à eux-mêmes et se créent leur propre réputation. Prenons quelques exemples :

● Tosca Marmor : professeur de chant. Dit avoir été pianiste classique quelque part en Europe Centrale. En



Zizi Jeanmaire : un truc en plumes, des boas, des paillettes et de la... poudre aux yeux.

a gardé un accent digne de Popesco. Compte parmi ses anciens élèves Sacha Distel, Dalida, Leny Escudero. Palmarès qui pourrait passer pour brillant si à la pittoresque Tosca n'avaient succédé d'autres maîtres à chanter.

● Annette Charlot : divette d'opérette qui a fait une très discrète carrière en province dans des tournées de Luis Mariano. Malgré tous ses efforts, n'est pas parvenue à donner de la voix à Jean Marais ni à son fils Serge ni à Laura Ulmer. Johnny Stark lui envoya la débutante Mi-reille Mathieu. Mais les résultats ne durent pas être tellement concluants car on ne tarda pas à la lui enlever pour la placer chez Jean Lumière.

● Christiane Néré : sa réputation de chanteuse n'a jamais dépassé un cercle très intime. A créé la première chanson de Cocteau, « La Baronne », au Bœuf sur le Toit. Parmi ses élèves on peut citer : Alain Barrière (qui n'a jamais été réputé pour la justesse de son timbre), Hervé Vilard (qui glapissait plus qu'il ne chantait « Capri, c'est fini »), Christophe et Tiny Young.

Précision supplémentaire : les professeurs de chant vivent surtout grâce aux directeurs artistiques des maisons de disques. Ces messieurs, qui n'ont souvent d'artistique que le titre, ont chacun leur professeur favori à qui ils confient leurs poulains respectifs. Ainsi Mme Néré est bien en cour chez Philips, et Mme Marmor a la faveur de Barclay et de son annexe Riviera.

ZIZI JEANMAIRE

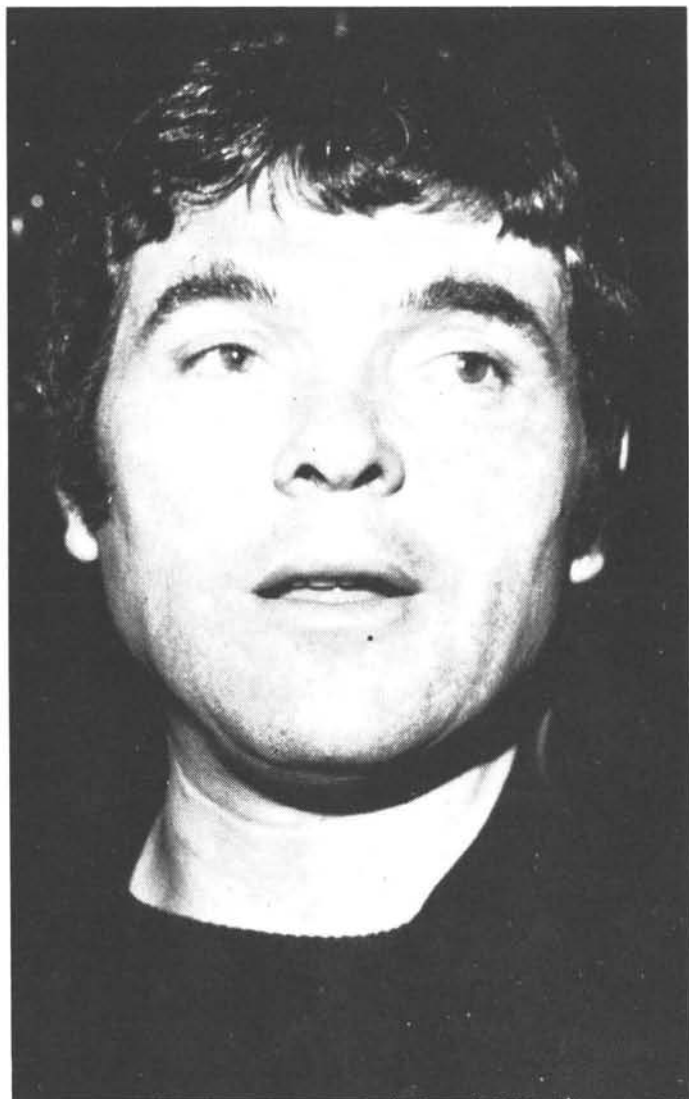
Danseuse, chanteuse, actrice de cinéma. Une agréable frimousse, de jolies jambes et une voix canaille : tout cela fait une gentille carrière mais pas un grand vedettariat. S'est reconvertie récemment en meneuse de revue, au Casino de Paris, où elle ne fait pas oublier Mistinguett. Avait dit naguère : « *Donnez-moi une salle, une troupe et de l'argent et vous verrez ce dont je suis capable* ».

Aujourd'hui elle a la salle, la troupe, l'argent, Saint-Laurent pour les costumes, Frédéric Botton pour les chansons et on n'a toujours rien vu !.. Etait-ce bien la peine de se moquer de Line Renaud ?

LE SUICIDE BIDON

Forme de publicité qui semble momentanément tombée en désuétude, le public, échaudé, ne lui accordant plus toute l'attention désirée. Elle eut pourtant de chauds adeptes qui, de Martine Carol à Johnny Hallyday, en passant par Nicoletta, Béatrice Altariba, Marie-France Boyer, Brigitte Bardot, Anna Karina, Perrette Pradier et Maria Vincent, mirent au point une méthode efficace et relativement sûre.

Celle-ci se décompose de la façon suivante : vous passez un coup de fil désespéré à un ami ou à un journaliste ; vous laissez la clef sur la porte ; vous videz un tube de somnifère (en partie dans le lavabo) ou vous ouvrez le gaz (et la fenêtre en même temps) ; vous vous étendez sur votre lit et vous attendez.



Michel Cournot : son film, " Les gauloises bleues ", est loin d'avoir fait un tabac !

Variante : vous plongez dans la Seine après avoir convoqué deux photographes, bons nageurs de préférence, ou bien vous organisez une party chez vous, vous vous retirez dans une pièce contigüe et vous procédez comme indiqué ci-dessus.

MICHEL COURNOT

Bateleur de la gauche pensante. Fut pendant plusieurs années le critique cinématographique du *Nouvel Observateur*. Ses « papiers » délirants, éruptifs, agressifs et extravagants faisaient les délices de Michel Audiard mais provoquaient la consternation des lecteurs de l'hebdomadaire du prolétariat en cabriolet décapotable. Ayant décroché une fois pour toutes que les cinéastes de l'ère précournotienne n'étaient que de joyeux farceurs ou de minables sous-développés, il décida de montrer aux populations attentives ce que savait faire le nouveau Messie du 7^e Art. Abandonnant la plume pour la caméra, Cournot tourna « Les gauloises bleues » : un méli-méga fumeux qui fut l'un des plus jolis « bides » du nouveau cinéma. Même la grande Annie Girardot faillit ne pas

s'en remettre... « Mon film est trop beau pour qu'il puisse être compris », clama le sentencieux personnage.

Renvoyé à ses chères études bien qu'il ait, de son propre avis, « 200.000 sujets plein la tête pour d'autres films », il ne devait pas tarder à faire reparler de lui d'une manière encore moins glorieuse. Ayant « traduit » en français — avec l'aide de son épouse soviétique Nella Bielski — le dernier ouvrage de Svetlana Allouloueva, « En une seule année », il se fit accuser par la fille de Staline d'avoir truqué le texte initial, gommant tous les passages favorables aux Américains et édulcorant les paragraphes défavorables à la grande Union Soviétique. Scandalisée par tant d'impudence tendancieuse, Svetlana fit interdire la vente en France de la traduction-trahison de Cournot.

Une nouvelle fois son génie était incompris.

L'ILLUSION DU MUSIC-HALL

Le music-hall qui devrait être le baromètre de la popularité d'un artiste n'échappe pas au « bidon ». Souvent même il le favorise. Telle grande salle parisienne (devinez, il n'y en a que deux !) bouche ses vides avec des billets de faveur ou des invitations massives adressées aux comités d'entreprise. Résultat : la vedette remplit la salle mais ne remplit pas les caisses.

C'est pourquoi, si l'on vous dit que M. X. ou Mlle Y. font un triomphe, vous n'êtes pas forcés de le croire. Les récents passages d'un nouveau venu au prénom stendhalien ou d'un chanteur chevronné spécialiste de la romance nous inciteraient même à la prudence. Mais, dans le genre, le plus beau bide (voyez comme le mot ressemble à « bidon ») enregistré au music-hall a été le fait d'une comédienne talentueuse égarée dans le comique troupier.

LE BIDON CONFRATERNEL

Petit jeu de société dont on ne saisira la subtilité que par un exemple. Ainsi, quand vous lisez dans le *Nouvel Observateur*, sous la plume de Maurice Clavel, que Mme Alice Sapritch a été extraordinaire à la télévision dans « Vipère au poing », il faut savoir que l'adaptateur de ladite « Vipère », Jean-Louis Bory, est critique de cinéma dans le même journal et qu'il a beaucoup aimé le dernier roman du sieur Clavel.

La même semaine, vous retrouverez le même Bory-de-gauche célébrant dans le très bourgeois *Paris-Match* le talent du rédacteur en chef de ce journal, Guillaume Hanoteau, dont le nouveau livre, « Les nuits qui ont fait Paris », l'a comblé d'aise.

Dernière précision qui bouclera la boucle : Guillaume Hanoteau est à la ville le mari d'Alice Sapritch, dont Jean-Louis Bory est l'adaptateur attitré.

Autre exemple de ce procédé du « Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné » : critique de télévision

au *Journal du Dimanche*, l'écrivain René Barjavel n'a pas hésité à prendre la place du critique cinématographique Michel Aubriant pour dire tout le bien qu'il pensait du film de Cayatte « Mourir d'aimer ». A noter que le même Cayatte avait mis en scène « Les chemins de Katmandou » d'après un scénario de... Barjavel.

De même, la productrice Mag Bodard, bénéficiant de l'amitié agissante du patron de *France-Soir*, peut être assurée que la sortie de chacun de ses films (« Peau d'Ane », « Raphaël ou le débauché ») se fera avec le maximum de tam-tam.

Pour « Raphaël », elle avait même un atout supplémentaire, car la vedette, Françoise Fabian, a su également retenir l'attention lazareffienne.



Bien sûr, nous pourrions encore parler des palmarès de festivals, savantes combinaisons de « bidon » et de diplomatie ; de ces vedettes soi-disant javanaises ou péruviennes et qui sont nées à Roscoff ou à Saint-Denis ; de

ces starlettes prétendument géniales qui ne font leur trou que dans le lit des producteurs ; de ces metteurs en scène supposés révolutionnaires qui montent Racine en forme de happening ou parquent les spectateurs dans des cages à lapins ; de ces musiciens dits novateurs qui écrivent des sonates pour moulin à café ou des concertos pour ondes cérébrales ; de ces exploiters qui remuent beaucoup d'Hair et n'exhibent que trente secondes de nudité dans la pénombre...

Bien sûr, d'aucuns nous reprocheront d'avoir oublié un Claude Kahn (plus célèbre pour la coupe révolutionnaire de son habit de scène et la nouvelle moumoute qui dissimule une calvitie naissante que pour son talent) ou un Dominique Webb (l'hypnotiseur à dormir debout) ou ces Grands Prix de la Chanson combinés à l'avance ou ces hit-parades fabriqués à la demande...

Mais nous n'en finirions pas dans notre chasse aux dé-cibels : il y a tant de gens qui font beaucoup de bruit pour rien !

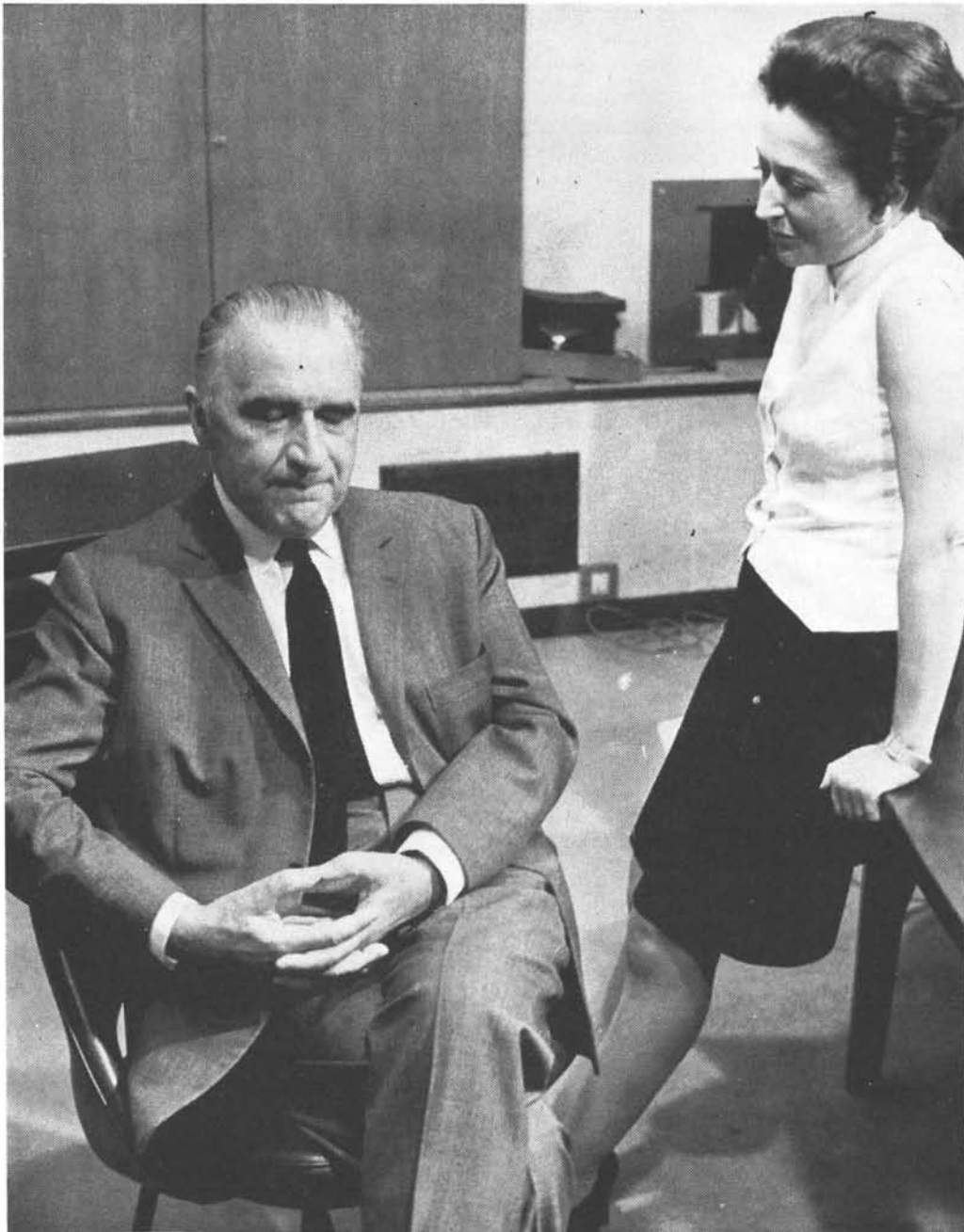
Jean HEYRAS.



Combien de demoiselles qui avaient " un grand avenir devant elles " se sont retrouvées avec un petit passé derrière elles...

Le bidon du Cœur

AH! FRAPPE-TOI
LE CŒUR, C'EST LÀ
QU'EST LA MENIE...



Menie Grégoire confesse le candidat Pompidou avant les élections présidentielles. Au cœur des problèmes...

LA première fois qu'on écrivit un article sur Menie Grégoire — il devait paraître dans *Marie-Claire* — elle voulut en connaître le début. Elle appela la rédaction. Docilement, un journaliste commença :

« Elle a au moins quarante ans. Elle a trois enfants. Elle n'est pas jolie et son mari la trompe... »

Un hurlement l'empêcha de continuer.

— C'est inadmissible, c'est scandaleux, c'est... Et la douce Menie raccrocha, pleine de rage, pour appeler aussitôt son mari, conseiller d'Etat fort occupé.

— Roger, si vous saviez (les époux se vousoient), si vous saviez ce qui vient de m'arriver, ce que l'on dit sur moi. Un article épouvantable. Je crois que je vais m'évanouir. Faites quelque chose, je n'en peux plus...

Renversée en arrière dans son fauteuil, elle éclata en sanglots, sous l'œil gêné des secrétaires présentes.

L'histoire ne finit pas là. On alla jusque chez le directeur de l'hebdomadaire, M. Prouvost lui-même, qui commença à lire l'article, hocha lentement la tête et reposa les feuillets en disant qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Il avait simplement eu plus de patience que la « victime ». Après « ... et son mari la trompe », le rédacteur de *Marie-Claire* continuait : « Tel est le portrait-type de celles qui cherchent un réconfort auprès de Menie Grégoire ».

Avait-il mis quelque malice dans son portrait ? L'histoire ne le dit pas, mais, telle qu'elle est, elle dépeint assez bien la « dame de cœur » de R.T.L.

Seconde anecdote. Changement de décor. Menie est maintenant une gloire de la radio. Un après-midi, un homme l'appelle. La conversation passe à l'antenne :

— Allo, Menie Grégoire ?

— Bonjour, Monsieur. Je vous écoute. Quel est votre problème ?

— Voilà. Je suis marié depuis plusieurs années. J'aime ma femme et je crois qu'elle m'aime. Notre ménage est une réussite, je pense. Je gagne largement ma vie. Nos enfants sont heureux. Mais (il y a toujours un mais) ma femme travaille. Je l'ai approuvée, je trouve cela très normal. Seulement, elle se donne tellement à ce travail qu'il l'accapare entièrement. Elle gagne beaucoup d'argent, mais elle n'a plus le temps de s'occuper de nous. Ne pensez-vous pas qu'elle sacrifie l'essentiel, notre vie conjugale ? Que dois-je faire ?

— Mon pauvre Monsieur, répond Menie, je comprends très bien votre problème. Certes, l'émancipation de la femme a ses exigences. Mais il faut faire comprendre à la vôtre qu'il n'y a pas dans la vie que son travail. Puisqu'elle a pris la responsabilité de se marier, il faut qu'elle soit équitable et qu'elle se consacre un peu plus à son foyer, qui risque sans cela de se démanteler.

— Merci, Madame, dit la voix au bout du fil, je vais essayer...

Cette voix, Menie l'apprit le lendemain, était celle de son mari ! Il lui confessa sa petite plaisanterie au cours d'une soirée qu'ils donnaient chez eux. Pâle, outragée, Menie partit en claquant la porte.

C'est qu'elle ne supporte pas qu'on plaisante avec ce qui est pour elle plus qu'un métier : une mission.



Qui est Menie Grégoire ? Elle est issue d'une famille bourgeoise, au sens classique du terme : de l'argent et des principes. Elle a eu une enfance austère mais comblée. En fait de bien-être, de vacances, d'études, de relations, d'élégance, ses parents lui ont donné tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Son vrai nom : Marie Laurentin. Menie est un surnom qu'elle s'est trouvé elle-même (sic). Elle préfère qu'on ne mette pas d'accent aigu sur l'e. Menie et pas Ménie.

Elle a deux frères, tous deux prêtres. L'un est un contestataire du groupe « Echanges et Dialogue ». L'autre est le chroniqueur religieux du *Figaro*, René Laurentin, lui aussi chambouleur d'Eglise.

Etudes ? Elle affirme avoir passé une licence de lettres et avoir étudié la sociologie et la psychanalyse. Ceux qui l'ont connue jeune ne se souviennent pas de ce passage à l'Université. Mais sans doute ont-ils mauvaise mémoire. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a fait de bonnes études secondaires. Sûr aussi qu'elle a suivi longtemps une cure de psychanalyse, principalement avec le professeur Lafforgue, mort depuis. Comme cela arrive souvent, elle y a gagné une foi aveugle dans la discipline freudienne et la conviction, tout aussi aveugle, qu'elle la possédait à fond. Rien de pire. La sagesse populaire sait qu'il ne faut pas laisser les enfants jouer avec les allumettes.

Menie a épousé Roger Grégoire, conseiller d'Etat, spécialiste des différends entre l'Etat et les grandes entreprises nationalisées. Homme de valeur, réduit depuis quelques années à n'être plus que « Monsieur Menie ». Ils ont trois filles : Eve, 26 ans (avocate), Isabelle, 24 ans (mariée, un enfant), Nathalie, 20 ans (étudiante).

Mais, curieusement, quand on lui demande l'âge de ses enfants, elle ne se souvient plus. Tout comme elle a oublié le sien, qui demeure fixé à 45 ans depuis un certain nombre d'années. Cette jeune grand-mère à l'innocente coquetterie de son âge. Elle sait aussi exiger des photographes qu'ils prennent son meilleur profil.

Les Grégoire habitent un somptueux appartement 10, rue Bénouville (Paris-16). Ils possèdent aussi un château en Touraine et, depuis peu, une belle propriété à Saint-Rémy-de-Provence. Il était même dans leurs projets de faire du conseiller d'Etat le maire de Saint-Rémy, mais la liste de gauche l'a emporté, en mars dernier. Ne croyez pas pour autant que Mme Grégoire soit réactionnaire. Rasurez-vous, elle est très à gauche.

Menie Grégoire, qui s'ennuyait un peu à la maison, a été journaliste au *Monde*, à *Elle*, à *Esprit* puis à *Marie-Claire*, où elle devint spécialiste du courrier du cœur. Elle est également l'auteur de quelques livres sur la condition féminine (1) et d'une étude psychanalytique sur l'alcoolisme.

Mais son grand succès date de son engagement à R.T.L., en mai 1967. Au début, elle dispose d'un quart d'heure d'antenne tous les matins, dans la tranche horaire de Georges de Caunes. Elle arrive au studio, s'assied devant le micro ; de Caunes lit une lettre d'auditrice et Menie y répond. Toute timide, elle repart sur la pointe des pieds.

(1) Dont « Le métier de femme », « Passeport du couple », « Les femmes », « Ma mère ».



Avec Jean Bardin, dans un studio de R.T.L., Mme Grégoire commence à faire de la mythoménie...

Cependant le courrier ne tarde pas à affluer. Menie prend du poids dans la station et de l'assurance dans son comportement. Elle travaille maintenant l'après-midi, au cours de l'émission de Jean Bardin. Elle a deux secrétaires et des boîtes à chaussures pleines de courrier. Après le commentaire de la lettre du jour, elle répond en direct au téléphone à des correspondants « sélectionnés » par ses assistantes.

Cette fois, c'est le triomphe : 80.000 lettres et 30.000 appels téléphoniques en trois ans. Elle est le porte-drapeau de la station ; les journalistes viennent l'interviewer. De tous côtés, on se l'arrache : elle entre au comité de rédaction du magazine *Parents*. Elle est la conscience morale de la « nouvelle société ».

Aujourd'hui, Jean Bardin a quitté Radio-Luxembourg ; Menie est restée seule avec ses assistantes (2). Ses auditeurs ? Ils sont deux à trois millions qui suivent chaque jour (du lundi au vendredi) son émission de 15 heures. Ses correspondants ? 90 % de femmes.

Pour les foules solitaires (selon le titre fameux de

(2) Celles-ci ont changé au fil des années ; certaines sont parties, d'autres ont rallié la rédaction de R.T.L. Parmi celles qui firent ou font partie de l'équipe Menie Grégoire, citons : Régine Crowelle, Jeanne Blanchard, Arlette Latreille, Claudia Cas, Pascale Desforges et l'assistante sociale Anne de Brégerac.

D. Riesman) qui peuplent nos villes, elle est devenue le substitut du confesseur, du médecin, de l'avocat et de la mère. Celle à qui on peut tout raconter. Elle avoue elle-même avec simplicité (la modestie n'est pas son fort) : « Je suis un mythe à mi-chemin entre le Bon Dieu, le général de Gaulle et la tireuse de cartes... »

L'émission suit toujours le même schéma. Menie fait lire par une assistante une des lettres reçues au courrier et qu'elle a choisie comme exemple. Cela permet d'orienter l'émission dans la « bonne » direction (3). Puis, elle y répond. Ensuite, c'est le tour des appels téléphoniques. Des millions d'oreilles, alléchées, se dressent :

— Allo, Menie ? Bonjour, Menie.

— Bonjour !

— J'ai des problèmes avec mon mari...

Des problèmes, c'est le grand mot. Pas de difficultés, des ennuis, des conflits, des drames : des problèmes. Le 12 mars dernier (émission faite à Rouen), le mot a été prononcé 87 fois en une demi-heure !

Le succès l'a-t-il changée ? Non, il l'a révélée. 1,64 m, tailleur strict, maquillage léger, régime draconien (elle-

(3) On se demande, certains jours, si ces lettres sont aussi « spontanées » qu'elle le dit, tant elles tombent « à pic » pour relancer un sujet mal engagé ou élargir un débat essoufflé.

même a des problèmes... de ligne), elle a perdu de sa timidité mais n'a rien gagné en humour. Elle ne supporte toujours pas d'être plaisantée et prend très au sérieux tout ce qui concerne sa personne. On dit même qu'elle s'est fâchée avec le présentateur de R.T.L. Fabrice, qui, taquin, l'appelait Mme Biscotte (à cause des biscottes Grégoire).

Ceux qui la connaissent la disent un brin inconsciente : ne lui arrive-t-il pas de se plaindre de payer 500 francs de contraventions par mois ? Mais c'est ce que gagnent au total certaines de vos auditrices, Madame !

Grande bourgeoise, elle se veut sociale. Ce qui ne l'empêche pas de fréquenter assidûment les cocktails mondains. Seul, jusqu'ici, son vocabulaire s'est quelque peu délégué. Elle affecte une certaine trivialité : « Vous me faites rigoler »... « Je vais vous poser une question vache »...

Toujours aussi férue de psychanalyse, Menie décida, l'automne dernier, de changer de formule. Elle lança le psychodrame radiophonique.

Cinq personnes (deux hommes et trois femmes), masquées, ayant choisi un scénario, se mettaient à parler librement sur le thème en question : difficultés de la vie conjugale, conflit des générations ou tout autre « problème » croustillant. Parler libre, éclairer ; mimer le drame soulage. Tel est le principe.

Les acteurs parlaient une heure devant des micros dissimulés. Puis, le dialogue était ramené à quinze minutes et passait avec les commentaires de la meneuse de jeu.

Au cours de l'un d'eux, un enfant (une personne mimait l'enfant) demandait qu'on lui expliquât les mystères de la naissance. Menie intervint : « Tu as déjà vu des chiens dans la rue ? ». Et de se mettre à quatre pattes dans le

studio en poussant des gémissements évocateurs. Spectacle !

Menie Grégoire était assez fière de ses psychodrames : cela n'a jamais été tenté, disait-elle, même en Amérique. Elle exhibait des lettres du Dr Moreno (l'inventeur du psychodrame) la qualifiant de pionnière.

L'ennui, c'est que ça n'a pas marché. Les chers auditeurs ont regretté les bonnes vieilles confidences, la marmite aux histoires vraies, et l'émission, quotidienne d'abord, est vite devenue bi-hebdomadaire. Puis, il a fallu l'abandonner.

Les psychiatres, psychanalystes, psychodramatistes n'étaient pas moins sévères que le public. Mais pour d'autres raisons. Ils redoutaient l'effet, sur les acteurs d'un moment, de la libération incontrôlée de leurs esprits. « La manipulation inconsiderée des fantasmes n'est jamais inoffensive ».

On est donc revenu à la première formule. Mais, pour l'agrémenter, on a promené le cirque Menie de ville en ville. Lille, Strasbourg, Rouen, Grenoble, etc. ont eu les honneurs de sa visite.

Cela n'a pas toujours été sans ennui. Un des thèmes favoris de la bonne dame, c'est la jeunesse, comme on peut s'en douter. On est dans le vent ou on n'y est pas. Elle y est, et bien. Un propos récent : « Je suis encore de la classe de la jeunesse avec mes filles. » (Ah, ce refus de vieillir, d'accepter les années qui passent, quel beau thème pour une psychologue sérieuse !).

A Grenoble, elle organisa justement un colloque de « jeunes ». Grossièreté de la nouvelle génération ou sens du ridicule, les jeunes gens se mirent à emboîter Menie



Menie en compagnie de deux de ses assistantes, Arlette et Régine. C'est l'heure des appels téléphoniques.

qui, habituée à des auditoires plus faciles, fut toute décontenancée.

— *Mais, messieurs, que voulez-vous vraiment ?* demandait-elle. Et les cris de jaillir, comme une rigolade énorme : « *Une chambre pour te b...* ». « *Ne plus te voir et surtout ne plus t'entendre* ». Etc.

Ce n'était pas très gentil.

Elle n'a pas eu plus de chance, salle Pleyel, en mars dernier, où elle faisait en public son émission journalière. Sujet : l'homosexualité. Les questions fusaient de toutes parts. La bonne Menie, toujours résolument moderne, pensait faire beaucoup pour le progrès en parlant de cette « déviation » comme d'une chose qu'il fallait respecter mais qui comporte bien des aspects douloureux, etc.

Hélas ! nous n'en sommes plus là, et un commando de tantes, pédés, invertis, bondit sur la scène aux cris de : « *A bas l'homosexualité de papa !* ». Ils n'admettaient pas que l'on parlât de « malheur » à leur sujet. « *Nous sommes très heureux comme ça* », proclamaient-ils. Et Menie se retrouva, défaite et bousculée, sa robe de travers et les cheveux décoiffés, hors du champ de bataille.

Petite étude de la pensée grégorienne

Elle n'en poursuit pas moins sa « mission », d'autant que les affaires, merci, vont plutôt bien. Selon les bonnes règles, elle vient de tirer de son succès un livre, « *Les Cris de la Vie* » (Tchou), présenté pompeusement comme une enquête sociologique, véritable révélation sur la France d'aujourd'hui, « *un maître livre qui marquera une date, car il débouche sur un véritable programme politique* ». Fermez le ban !

Mais si Menie préfère insister sur cet aspect ronflant, cela ne veut pas dire qu'elle ignore les ficelles et roueries du métier.

Parlant des thèmes qu'elle traite à la radio, elle écrit (p. 38) : « *Ah, l'argent ! Si j'avais voulu faire monter le courrier, par vaine gloriole, ce qu'à Dieu ne plaise, j'ai vite compris qu'il suffisait de l'agiter, sous quelque prétexte que ce soit* ». Passons sur le charabia et l'exquise délicatesse de l'expression « faire monter le courrier ». L'affirmation est nette : elle sait ce qu'il faut faire. Elle sait, selon la formule, « jusqu'où elle peut aller trop loin ».

Elle le dit, d'ailleurs, un peu plus bas : « *J'ai franchi quelques tabous, pas à pas, l'œil fixé sur le thermomètre. S'il indiquait « casse-cou », c'est que la résistance collective était trop forte. Je faisais marche arrière et je revenais sagement aux jeunes filles en pleurs, aux maris en fuite, aux sanglots longs de la misère, finalement plus rassurants... Le temps de digérer ; et puis, je recommençais* ».

Aveu sans artifice. On voit le procédé pour faire avaler aux gens, peu à peu, ce dont ils ne veulent pas.

Elle a d'autres astuces. Par exemple, celle dont se moquait gentiment Yvan Audouard dans le *Canard Enchaîné* : Menie Grégoire faisant lire à R.T.L. par une de ses collaboratrices, et applaudir par son vaste public, les pages les plus remarquables de ses « *Cris de la Vie* ». On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

A l'occasion, Menie sait aussi aider les amis. Ainsi ce jour où, à propos d'une lettre sur un ménage à trois, elle trouva le moyen de parler longuement du film de Robert

Enrico, « *Un peu, beaucoup, passionnément* », qui venait de sortir. Il faut bien rendre service...

L'image que Mme Grégoire aime à donner d'elle-même, on se doute que ce n'est pas celle d'une journaliste roublarde. Le portrait qu'elle préfère, c'est plutôt celui que trace son assistante Claudia Cas (4) :

« *Intelligente, généreuse, profondément sincère, animée d'une foi totale en ce qu'elle entreprend, Menie avance, en petit Don Quichotte efficace, renversant les tabous, combattant l'hypocrisie, luttant contre l'ignorance* ».

Ce « petit Don Quichotte » (pourquoi petit, allons !) a pour tâche d'aider le monde à accoucher d'une morale nouvelle, l'ancienne étant bonne à jeter. Et, pour cette tâche, une arme : la psychanalyse.

La pensée grégorienne, qu'il est temps d'étudier, a pour base cette foi : Freud explique tout. Elle le révere à la manière dont on révérait Aristote au temps de la scolastique. « *Aristote l'a dit* ». Cela suffisait, plus de discussions. « *Freud l'a dit* » donne le même avantage. C'est bien tranquillisant.

Cette vision simplette du monde comporte trois axes de pensée, qui sont d'ailleurs autant d'axiomes :

- 1) les hommes ont toujours tort ;
- 2) les parents ont toujours tort ;
- 3) la société a toujours tort.

Voyons cela de plus près, et commençons par l'homme.

L'homme selon Menie est du « *modèle latin... inquiet, jaloux de ses privilèges* ». Latin est employé au sens le plus large, puisqu'il englobe aussi les musulmans. Cet homme jaloux est dissimulateur. Il cache ses sentiments (la preuve, c'est qu'il y a neuf femmes pour un homme à écrire à Menie !). Il est tyranique. Il ne comprend pas la vie quotidienne. C'est à lui qu'on doit notre architecture de lignes droites et d'angles, sans « rondeurs » féminines. Il ronfle, car il se souvient des cavernes où, par cet acte, il éloignait les animaux dangereux. (Nous n'inventons rien : tout cela se trouve dans « *Les Cris de la Vie* »).

Evidemment, cet être affreux ne comprend pas la divine créature qu'est la femme. Il est, en outre, souvent impuissant, parce qu'il est attaché à sa mère-ogresse. Et quand il ne l'est pas, horreur ! il trompe sa compagne...

Dans la pratique, cette analyse sommaire de l'espèce mâle donne les résultats suivants (tous les exemples que nous allons citer sont authentiques et tirés des émissions de Mme Grégoire) :

— *Bonjour, Madame.*

— *Bonjour, Monsieur.*

— *Voilà : je suis marié depuis neuf ans, mais, sur le plan physique, ça n'a jamais marché avec ma femme. J'ai tout essayé : la tendresse, la patience, l'ardeur... Aucun résultat. Ce qui devait arriver s'est donc produit : j'ai une maîtresse. Avec elle, c'est parfait. Notre entente physique est complète. Seulement, je crois que ma femme a des soupçons. Je ne voudrais pas lui faire de peine, car je suis encore très attaché à elle. Je voudrais qu'elle comprenne qu'un homme ne peut pas vivre sans certaines satisfactions...*

— *Vous êtes bien tous les mêmes ! Vous trompez votre femme et vous voudriez après cela qu'elle soit heureuse, qu'elle découvre le plaisir dans les bras d'un infidèle, etc, etc.*

Malheur à l'homme qui ose prendre une maîtresse : il est sans excuse. C'est un mufler, un dévoyé, un goujat !

(4) En appendice dans « *Les Cris de la Vie* ». C'est-y pas mieux comme ça !



**C h a m-
pionne du
féminisme,
Menie n'hé-
site pas à
enjamber
toutes les
difficultés..**

Et la femme qui prend un amant ? N'est-elle pas, elle aussi, condamnable ? Écoutons plutôt :

— Bonjour, Menie.

— Bonjour. Quel est votre problème ?

— J'ai 29 ans, je suis mariée et j'ai deux enfants. Depuis 7 mois, j'ai un ami mais je ne sais pas ce qui se passe, je n'arrive pas à avoir du plaisir avec lui. Ce n'est pas de sa faute, il est très viril, mais je reste froide...

— Il faudrait, Madame, trouver les causes de cette frigidité. Avec votre mari, ça allait ?

— Oui, Menie.

— C'est dans votre tête, alors, que ça ne doit pas aller ; il faudrait peut-être voir un psychanalyste, etc.

Et voilà ! Pas un mot de reproche à l'infidèle, pas la moindre compassion pour le mari bafoué...

Autre exemple, plus récent : une jeune femme de trente-cinq ans téléphone. Mariée, elle n'a pas d'enfant, ne peut plus en avoir. Son époux, père tranquille, préfère la télé et la pêche à la ligne aux sorties mondaines. Elle a pris un amant. Marié et père de deux enfants. Il n'envisage pas le divorce, mais la garde « pour le plaisir ». Un jour, il l'a emmenée dans une partouze. Effrayée, elle a d'abord pleuré, puis, avoue-t-elle, elle a fini par y prendre un certain plaisir.

Pourtant, elle aime son mari. « Ma vie est avec lui, je ne peux pas l'abandonner. Je ne veux pas lui faire de peine. Menie, que dois-je faire ? »

Que répond Menie ? Elle pourrait inciter la jeune femme, qui balance encore, à reconquérir son mari. Mais non, c'est trop simple, ce n'est pas « moderne ». Alors elle trouve ceci : « *Ma pauvre, vous n'avez pas de chance, vous êtes tombée sur un amant dépravé... Je crois qu'il faut en trouver un autre* ».

Sans commentaires !

Passons au second postulat grégorien : les parents ont toujours tort à l'égard des enfants. Et donnons tout de suite un exemple.

Un homme appelle. On le sent désespéré, désespéré : « *Je suis veuf, explique-t-il, j'ai deux grandes filles — 17 et 19 ans. Elles me laissent toutes les tâches du ménage. Ne pensez-vous pas que je pourrais leur demander de m'aider un peu, au lieu de sortir tout le temps comme elles le font. Quand je rentre le soir de mon travail, je suis fatigué, et j'ai encore toute la maison à faire.* »

Menie ne va pas s'attendrir sur un adulte :

— *Allons, de quoi vous plaignez-vous ? Vous devriez être heureux que vos filles puissent se distraire, mener leur propre vie... Vous devriez être satisfait de les voir encore avec vous. Elles auraient pu partir...* »

Même Jean Bardin, qui se trouvait à côté de Menie, en a eu le souffle coupé !

Il aurait pourtant dû savoir que grand-maman Grégoire a toutes les indulgences pour la nouvelle génération. Pensez donc, ces jeunes osent avoir des sentiments ! Un garçon de 16 ans lui a écrit qu'il cherchait « l'âme sœur » (5). Bouleversante nouveauté qui nous promet un monde meilleur.

Quant à la société, troisième axe de la pensée grégorienne, elle se caractérise par des lois mauvaises et des tabous pires encore. Inutile d'entrer dans le détail. La société vue par Menie est un carcan, jamais une protection. Attitude commune aujourd'hui, où l'on oublie que si imparfaite qu'elle soit (et Dieu sait si la nôtre l'est) une société est souvent supérieure à une non-société.

Ignorance de la vie ou inconscience ?

Brillante dans la théorie, dame Grégoire ne montre pas toujours le même à-propos dans l'exécution. Elle fait parfois des « couacs » qui étonnent de la part d'une aussi grande psychologue.

Ainsi, le 5 avril dernier — Lundi Saint —, jour où tous les enfants étaient en vacances et pouvaient donc être à l'écoute, les appels téléphoniques traitaient des cas suivants :

Une fille de 20 ans : « *J'étais enceinte, je me suis fait avorter. Depuis, les hommes me font horreur. Je ne peux plus fréquenter que des homosexuels.* »

Une autre : « *Je suis une fille-mère. J'élève seule mon fils. Je fréquente un Noir. Mais il ne veut ni m'épouser, ni même sortir avec mon fils blanc.* »

Troisième appel. Un homme : « *Je suis dans un hôpital militaire. J'ai des besoins sexuels. Alors je fornique avec un compagnon de chambre.* »

Et dire que l'on interdit certains films aux moins de 18 ans !

Une autre fois, elle a au bout du fil une jeune prostituée. La pauvre fille, traquée, n'en pouvant plus, explique qu'elle téléphone en cachette, qu'elle n'a que quelques minutes pour parler. On la surveille constamment. Elle veut en finir avec cette vie. Elle veut fuir son souteneur. Mais que faire ? Où aller ? La police a d'autres soucis et ne l'aidera pas. Alors ?

Menie qui, de sa vie si protégée, n'a jamais eu d'ennuis avec les autorités et ne doute pas qu'elles soient toujours attentives aux petites misères, ne trouve à répondre que ceci :

— *Mais si, allez trouver la police. Vous verrez, cela ira très bien !*

Ignorance de la vie ou inconscience ? Comme le jour où elle mit cinq minutes à comprendre ce que voulait dire une jeune fille qui se plaignait : « *Mon fiancé ne veut plus travailler. Il a décidé de ne rien faire... Et il veut que j'aille au Bois de Boulogne...* »

« Au Bois ? » interrogeait Menie, alors que le moins dégoûté de ses auditeurs avait compris depuis longtemps qu'il s'agissait de pratiquer sous les frondaisons le plus vieux métier du monde...

Il arrive aussi que, dans les cas les plus simples, elle extravague, par goût de la théroie ou pour ne pas quitter son cher Freud. Ainsi ce jour où une femme trompée lui exposait son malheur et se lamentait d'être bafouée jusque chez elle. Visiblement, ce qui la faisait souffrir, c'était qu'on blessât sa dignité : moins voyante, la tromperie ne l'aurait pas affectée à ce point et elle aurait volontiers fermé les yeux. Mais, péremptoire, Menie insistait : « *C'est un problème d'accord physique. Il faut donner plus d'importance à la vie des sens, etc.* ».

Parfois, elle ne peut s'empêcher d'en rajouter. Voilà comment elle illustre le malheur des banlieues modernes (6). Une femme lui téléphone. Elle vient d'accoucher et, dans les trois jours, quatre femmes des étages superposés en ont fait autant. Elle se rappelle que, neuf mois auparavant, les voisins du 5^e étage sont rentrés joyeux d'une bonne soirée. Ils se sont livrés à de doux ébats et, comme on entend tout, ils ont réveillé ceux du 4^e. Mis en appétit, ceux-ci en ont fait autant, et ont réveillé ceux du 3^e, qui, à leur tour, toujours pour la même raison, ont poussé ceux du second (la dame qui téléphone) à se montrer leur tendresse.

Pourquoi pas ? Mais que ces plaisirs d'un soir aient eu tous un résultat fécond, comment ne pas voir l'in vraisemblance ? Ce n'est plus de la sociologie, c'est du film burlesque.

Enfin, cette « voix sans visage », comme aime à s'appeler Menie, n'hésite pas à se contredire. S'en rend-elle seulement compte ? A quelques jours d'intervalle, on a pu l'entendre dire : « *Les parents doivent être les amis de leurs enfants ; ils doivent les écouter, engager le dialogue...* », puis : « *Les parents doivent accepter d'être les ennemis de leurs enfants...* »

Allez savoir ce qu'elle pense vraiment !



Cet étalage de l'intimité, ce confessionnal avec haut-parleur, cette prédication simplette et divagante que sont les émissions de Mme Grégoire deviennent à ses yeux « *la première expérience de psychothérapie collective* ». C'est bien joli les expériences, mais sait-on où cela mène ?

(5) « *Les Cris de la Vie* », Page 91.

(6) « *Les Cris de la Vie* », Pages 237-238.

La question ne semble pas la troubler. Dans notre monde déboussolé, en pleine mutation, elle croit posséder les clefs du futur : ces changements, elle entend les diriger, les orienter. C'est là sa mission. Elle est guide et prophète.

Certes, quand on dispose d'un instrument comme la radio, quand on touche régulièrement des millions d'hommes, on peut agir. Mais quelle terrible responsabilité !

L'outil de Mme Grégoire est à la jointure du courrier du cœur et de la psychologie scientifique. Le point de jointure, c'est le cœur des êtres, leur malheur. Elle joue donc sur des besoins très puissants : besoin de se confier, d'ouvrir les vannes, de déborder des secrets trop longtemps gardés. Besoin chez ceux qui écoutent de renifler ces bas-fonds de l'âme pour s'apitoyer ou pour en jouir par une sorte de « voyeurisme auditif ».

A-t-elle bien mesuré les conséquences de ces remous profonds qui amènent à la surface les vases de l'inconscient ? Un confesseur, un psychiatre sont seuls avec leur confident. Ici, l'on passe à une gigantesque cérémonie de déballage, où des millions de personnes communient dans l'exhibition des catastrophes et des tares intimes, sous la direction de la grande-prêtresse, bénéfique et indulgente, qui dit le vrai, le juste.

Et si tout cela était dangereux ? Et si la tentation longtemps refoulée (du viol, de l'abandon, de l'adultère) se réveillait à l'écoute d'un cas tout semblable qu'on « explique » devant vous ? Si l'émission servait aussi à « donner des idées » ? Si les confidences favorisaient la contagion ?

Menie Grégoire se doute bien de quelque chose : « *J'ai reculé, dit-elle, devant les grandes perversions et les crimes... J'avais trop bien compris la valeur permissive de l'émission et le danger de cette absence de jugement, de cette espèce d'acceptation qu'elle suggère...* »

En tout cas, la porte est ouverte aux « petites » perversions et aux « petits » crimes.

Passons sur l'inconvénient, qui n'est pas mince, de vulgariser un langage et des notions de psychologie très élaborés et qu'il est difficile de bien manier. On sait ce que les médecins pensent de la vulgarisation médicale. Mme Grégoire se moque gentiment des lettres où elle lit : « *J'en ai eu une scoliose cérébrale* », « *Les nerfs qui se*

croisent au cœur », ou : « *J'ai été opérée de l'abivicule villaire* ». Il y a, Dieu merci, des médicaments qui ne sont délivrés que sur ordonnance. Mais jouer avec les complexes, les fantasmes et les frustrations, cela ne va-t-il pas ravager quelques têtes peu solides ?

Enfin, comment Menie Grégoire ne s'aperçoit-elle pas de l'énorme contradiction sur laquelle repose son entreprise ? Contradiction avec elle-même, une fois de plus. En effet, d'une part, elle proclame bien haut que ce sont ceux qui l'écoutent (les auditeurs) qui tirent le meilleur profit de ses émissions : « *Je parle moins pour celui qui m'a appelé que pour tous les autres* ». Et, d'autre part, elle répète sans cesse à ses correspondants que l'exemplarité n'existe pas ; que les expériences des autres ne servent à rien ; que chacun doit faire les siennes propres...

Alors, où est la logique ?

Certes, on reconnaîtra avec Mme Grégoire qu'en notre siècle égoïste, bien des douleurs, bien des misères physiques et morales ne trouvent plus d'oreille pour s'épancher ; que des milliers de personnes ne demandent qu'un peu de chaleur et de compréhension ; que se confier à un être attentif et bienveillant apporte souvent le soulagement et le réconfort. Tout cela est vrai. Mais ce déballage sur les ondes, ce strip-tease public à l'antenne sont-ils vraiment nécessaires ?

Menie Grégoire pourrait tout aussi bien ouvrir un bureau des « gens perdus », une permanence de la détresse et lancer toutes les demi-heures sur Radio-Luxembourg son numéro d'appel. Les communications étant reçues en privé, ses correspondants auraient une bien plus grande liberté d'expression et elle-même une plus grande liberté de décision. Son efficacité ne serait pas moindre. Au contraire.

Seulement voilà : il y a beaucoup d'argent dans toute cette affaire. L'émission a largement contribué au succès de R.T.L. (et à la hausse de ses tarifs publicitaires). Alors, on continuera de donner du vif, du saignant, du palpitant... Sous prétexte de faire du « scientifique » et d'élaborer la nouvelle morale du XXI^e siècle.

Je vous salue Menie...

J.-C. PERROY.



— Si nous voulons que, dans un avenir proche, la femme soit libre, il est temps d'agir !...

(Dessin de Henry Blanc, paru dans "Ici-Paris").

Le bidon dans l'Érotisme

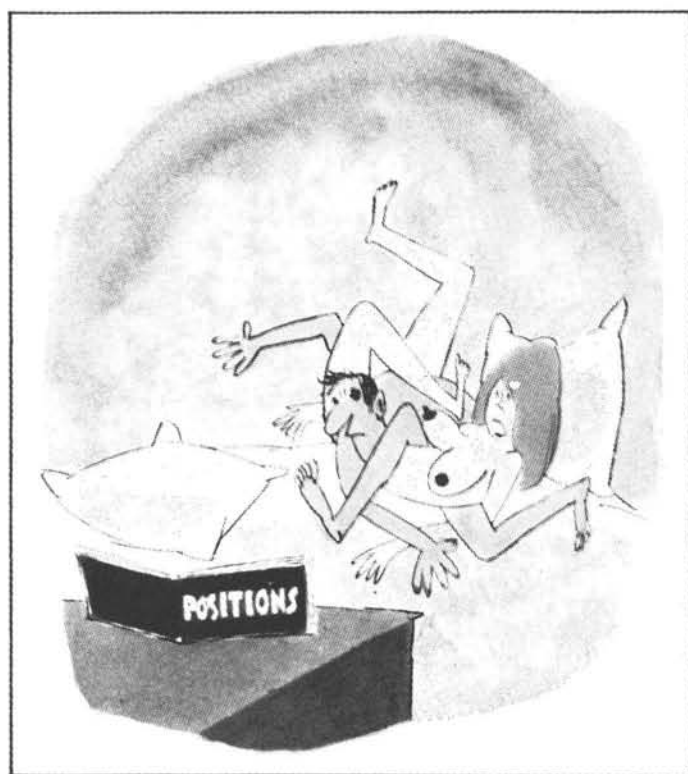
LES IMPOSTEURS DU POSTÉRIEUR



Un sex-shop à Paris: station des sens ou maison d'illusions?

Les meilleurs lecteurs du *Journal Officiel*, ce sont les libraires qui exploitent la pornographie écrite et illustrée en même temps que la candeur de leurs contemporains. Soucieux de rester dans le droit chemin et sachant surtout que nul n'est censé ignorer la loi, ils en font une lecture appliquée et quotidienne, épiant la moindre interdiction à la vente ou à l'affichage. Les inspecteurs de la Mordaine décident parfois une razzia dans un sex-shop, mais ces visites culturelles ne se soldent que rarement par un rendez-vous devant le juge : les mercantis du porno ne vendent que de l'autorisé. Et connaissent parfaitement l'article 290 du Code Pénal invitant les officiers de police à saisir les écrits, imprimés, dessins et gravures « *présentant par leur caractère contraire aux bonnes mœurs un danger immédiat pour la moralité publique* ».

En fait de danger, il y a surtout celui de se faire avoir !



(Dessin de Hoviv, paru dans "Lui").

Car les fameux ouvrages « tabous », mis en piles dans les sex-shops, sont vendus, ou peuvent être commandés dans toutes les librairies de France et de Navarre (à l'exception des librairies religieuses, naturellement).

Cette littérature se trouve très légalement sur tous les rayons et particulièrement dans les Drugstores, où l'on a aussi flairé le filon. N'allez surtout pas croire que vous allez pouvoir trouver un livre interdit à la vente dans un de ces bazars de l'érotisme qui naissent dans toute la France (une trentaine à Paris, une dizaine en province),

et n' imaginez pas y dénicher les photos en gros plan d'indiscibles accouplements.

Quelques patrons ont bien eu l'idée de garder les grands crus prohibés dans leur arrière-boutique, pour les initiés, mais le profit ne compensait pas les risques : pourquoi se mettre hors la loi lorsque les affaires marchent si bien ? On trouve plus facilement *Suck* (périodique ultra-porno de langue anglaise) ou un livre totalement condamné chez un père tranquille de la librairie ordinaire ne dédaignant pas les petits à-côtés.

Quant aux photos, mieux vaut aller faire son marché à Pigalle, en se méfiant toutefois des tours de passe-passe des vendeurs « sous le manteau ».

Une ordonnance préfectorale interdisant aux mineurs l'accès des sex-shops, des affichettes et calicots fleurissent en vitrine, précisant que les enfers du pauvre sont fermés aux moins de 18 ans. Cela pose et aguiche à la fois : le badaud est persuadé qu'il va découvrir les fruits défendus de notre belle littérature. (Certes, la clientèle des lycéens boutonneux est perdue, mais elle se révélait moins payante que prévu : les adolescents vivent trop tôt leur révolution sexuelle pour s'intéresser aux romans « *simples et directs, où les problèmes sont abordés sans fausse pudeur* »).

Il faut d'ailleurs remarquer au passage que le « vieux monsieur » classique, dont on a fait un amateur de livres polissons tout autant que de petites filles, se montre également un chaland décevant : l'*homo eroticus* qui feuillette longuement les ouvrages exposés est un quadragénaire des classes moyennes, encore loin de la retraite amoureuse (bien que très probablement sous-alimenté sexuellement).

Pornographie à la chaîne

Les tenanciers de sex-shops, frères de lait des entrepreneurs de strip-tease — la clientèle est pratiquement la même — jouent sur la loi du 29 juillet 1881, qui pose en son article premier le principe de la liberté de librairie, et sur le fait que le législateur n'a jamais donné de définition précise de la licence. Ils ne bravent jamais l'interdiction totale d'un titre pour atteinte aux bonnes mœurs, et connaissent parfaitement les trois mesures d'interdiction partielle :

- à la vente aux mineurs et à l'exposition ;
- à la vente aux mineurs, à l'exposition et à la publicité par voie d'affichage ;
- à la vente aux mineurs, à l'exposition et à la publicité sous toutes ses formes.

Leur culture s'arrête là. Pour le reste, il leur suffit d'un minimum de psychologie : la clientèle ne demande qu'à se laisser piéger.

Les habitués des sex-shops, ceux qui s'offrent un roman porno pour le week-end comme d'autres se payent une Série Noire, savent parfaitement qu'ils sont exploités, mais cela ne les contrarie nullement.

Ce genre de personnage existe également au cabaret : c'est le « micheton » qui continue de courtoiser les filles en n'ignorant rien de leur ristourne sur le champagne. Jamais on ne verra un client de sex-shop rapporter au magasin un livre sous prétexte de l'avoir trouvé anodin !

Le problème majeur des sex-shops, c'est le manque de



Self-service de l'érotisme, le sex-shop est devenu aujourd'hui un magasin d'accessoires.

titres. Certes, de petites maisons d'éditions prolifèrent, auprès desquelles « L'Or du Temps » de Régine Deforges ou « Concorde » de Christian Bourgois font figure de grosses firmes, mais leur production est généralement minable tant sur le plan de l'imagination que sur celui du style et de la présentation. On ne trouve pas tous les jours une « Histoire d'O » ou une « Emmanuelle » (Mme Arsan ayant, au demeurant, beaucoup moins de talent que Pauline Réage, l'écrivain sans visage)...

Aujourd'hui, on fabrique du porno à la chaîne. C'est éternellement la même chose, et toujours aussi ennuyeux. Quel que soit l'ouvrage, les recettes sont identiques : on fait l'amour dans toutes les positions, à deux quelquefois, à trois plus souvent, à dix ou douze de préférence ; on ne s'attaque pas trop aux petites filles mais on s'attarde sur les cabrioles des lesbiennes et l'on pimente le tout d'un zeste de pédérastie. Parfois on fait l'amour en avion, comme « Emmanuelle », pour être de son temps, mais la somptueuse villa, le château ou l'appartement du XVI^e (arrondissement) restent les cadres préférés des auteurs pornos.

Il suffit de parcourir les « prières d'insérer » et les catalogues envoyés par les libraires qui font de la vente par correspondance pour découvrir des chefs-d'œuvre de naïveté roublarde.

Ainsi, au sujet de « Mon corps est mon passe-partout » : « Ce roman d'un érotisme violent, presque sauvage, plaira aux hommes comme aux femmes. Il s'adresse également aux adeptes de Lesbos et aux homosexuels. Nous suivrons Avra, jeune fille, puis femme d'une extrême

beauté dans son ascension vers la parfaite entente conjugale... »

Pour « La Coupure » : « Gunnar, jeune Suédois, cherche délibérément toutes les aventures sexuelles possibles... Les problèmes sont abordés sans fausse pudeur et les situations érotiques décrites avec le maximum de détails précis pour le plus grand plaisir du lecteur. »

Effectivement, les détails ne manquent pas dans ce roman traduit du suédois. Dans le genre : « ... Je branle un peu, juste ce qu'il faut, et je remonte le long de la raie des fesses. » Ou bien : « ... Je sens mon engin durcir encore plus. Des images folles passent devant mes yeux... »

Et ça coûte 30 F les 192 pages !

« La Chatte vierge » inspire ces lignes : « Un nouvel auteur, un nouveau style, l'éducation par l'érotisme où chacun aimerait être élève... La liaison s'établit à trois, dans l'harmonie la plus totale. Quel homme n'a rêvé de goûter, entre une brune et une blonde, aux suprêmes raffinements de l'amour ? »

Encore un « trio uni par la luxure » dans « Dépravations », dont le héros découvre les félicités triangulaires dans une clinique : « Ils se livrent ensemble à des exercices luxurieux, sans jamais se négliger mutuellement. Ils forment ainsi, pour un temps, le trio classique rêvé par l'homme, sans qu'il doive nécessairement se dissocier ensuite. »

La présentation de « Sex, Sex, Sex » par un éditeur qui oublie de signer sa notice est étonnante :

« Je suis l'éditeur heureux de Piet Boer. Après l'in-



(Dessin de
Hoviv, paru
dans "Lui").

contestable succès de ses deux premiers ouvrages, je fus assez inquiet lorsque je reçus son troisième manuscrit. N'avait-il pas tout dit ? Eh bien, non ! Il n'avait pas tout dit !

... Ce roman, conçu à partir de la correspondance de deux amants exceptionnels, nous plonge au plus profond de leur folie sexuelle. Aucun détail ne nous est passé sous silence. Nous découvrons avec effroi, mais les sens malgré tout en émoi, jusqu'où peuvent aller, sexuellement parlant, deux êtres farouchement indépendants, mais inexorablement liés l'un à l'autre par ce but commun : l'assouvissement bestial et sans cesse inachevé de leur appétit de plaisir sous toutes ses formes. »

Prometteur, n'est-ce pas ? Mais voici ce que vous trouverez dans « Sex, Sex, Sex » en fait de folles audaces :

« Je repris ses lèvres qu'elle entrouvrit d'elle-même, me livrant sa bouche parfumée, noyée de salive. Brusquement, je passai la main sous le pull-over et j'atteignis la chair, une peau satinée et tiède, merveilleuse à caresser.

... En même temps, ma main allait et venait sur ce

ventre dénudé, contournant la hanche. Micheline haletait, à ma merci : je glissai alors mes doigts par-dessous sa ceinture, vers son intimité... »

Les chattes du Nord miaulent, elles aussi, sur des toits brûlants, malgré le froid. Les Mémoires de la féline « Ursula », qu'il faut lire « pour savoir ce qu'est l'érotisme », montrent comment une Cendrillon suédoise devient une dévoreuse d'hommes. Ursula, qui est « belle, jeune, libre et moderne » — comme toutes les héroïnes porno — a le double mérite de jouir et de faire jouir intensément, ce que souligne avec admiration l'éditeur. Pour lui, ce récit tient du conte de fées :

« Dès les premières lignes de son récit, elle nous plonge à l'intérieur de son univers d'enfant pure qui va petit à petit s'effriter au contact de ses désirs de femme, qu'elle découvrira avec M. Victor, son amant et patron.

Plus tard, en compagnie d'un docteur chez qui elle sera placée comme servante, nous la découvrirons avide de nouveaux désirs. Elle nous entraînera au plus profond de ses débauches sexuelles... »

Orgiaque ! A lire pour se mettre en condition, avant d'aborder « Les enfers parallèles », « Trois filles et leur mère », « Jeux d'amour », « Petites et grandes filles » ou le « Sexaméron ». Mais n'oubliez pas « Eros 71 ». Il paraît que c'est le premier livre conciliant l'érotisme et l'éducation :

« C'est l'histoire, la magnifique histoire, d'une amitié qui se lie à travers l'éducation sexuelle d'un jeune garçon de quinze ans par un homme mûr et plein d'expérience... Il lui apprendra l'art de préparer un sexe féminin à l'assaut final... Si Sade avait eu un protégé, il ne l'aurait pas mieux éduqué ! »

Pauvre et divin Marquis ! Il n'en demandait pas tant, tout en allant beaucoup plus loin, car il avait, lui, de l'imagination. Les bons clients sado-masochistes des sex-shops (ils forment un petit noyau particulier, très fidèle) ne trouvent, en fait de flagellations et autres menues tortures, rien que n'aient connu Justine et Juliette : si les créateurs d'agents secrets en sont à l'âge de l'électronique, les pornocrates se servent toujours du martinet... Mais que demander de plus à des auteurs qui cochenont un manuscrit en quinze jours pour quelque 3.000 F ?

Cachez ce poil que je ne saurais voir !

Sur le plan photos et illustrations, on retrouve le même « bidon ». Les filles du « Crazy Horse » ont depuis six mois jeté leur « pointe » par-dessus les moulins, et l'on voit deux jeunes gens totalement nus s'enlacer à « La Grande Eugène », mais la censure française continue de couper les poils en quatre. Les patrons de librairies spécialisées, en bons citoyens, se gardent bien de défier l'interdiction absolue de montrer les pilosités. A plus forte raison les sexes auxquels elles servent d'écrins !

Cela leur pose des problèmes d'importation : les revues américaines, danoises, suédoises ou allemandes ignorent ce curieux tabou pileux. Il faut donc rhabiller les dames, en usant des artifices de la retouche, et escamoter les phallus interdits. (Entre l'édition originale et l'édition française de « Positions », une photo de fellatio a disparu : le membre à demi-englouti était encore trop apparent.)

Certains producteurs étrangers, ne faisant pas confiance aux gouacheurs tricolores, montent un service de retouche très professionnel : des spécialistes dessinent des slips de dentelle et font disparaître dans l'ombre les intimités trop réalistes. A l'exception de rares oublis, ce n'est pas dans les sex-shops que l'on découvrira ces toisons si généreusement révélées dans les cabarets — sans que cela ait causé le moindre scandale. Les personnes intéressées feront mieux d'acheter dans n'importe quel kiosque de sérieux journaux allemands : quand une dame y apparaît, nue, en pleine page, elle ne songe pas à dissimuler son coloris naturel...

Et pourtant, à 30 ou 40 F, les illustrés sous cellophane ne s'en vendent pas moins bien. Les libraires parviennent à écouler des plagiats de « Positions », dont les héros donnent leurs leçons d'amour en collants ! Ils proposent également d'innocentes diapositives, genre naturiste, et de petits films de déshabillage en 8 mm, dont les vedettes ont à peu près autant de charme qu'une effeuilleuse de boîte à matelots.

Mais on entre là dans le domaine des ventes parallèles, qui prennent actuellement de plus en plus d'importance. En effet, de librairies, les sex-shops se transforment petit à petit en bazars pour obsédés sexuels. Et toujours dans la légalité ! Ils se sont d'abord offert un rayon de disques. Prudemment : les rôles de plaisir de leurs microsillons ne sont pas plus profonds que les soupirs de Jane Birkin et le répertoire général va des gauloises de chansonniers aux couplets de corps de garde, des airs de marins saouls aux « florilèges libertins ». Au temps des filles de chez Castel (et de chez Madame Claude), on chante encore les filles de Camaret !

A côté du rayon disques, on voit maintenant grandir

REVEZ D'AMOUR.!

le parfum magnétique .P.N.

ATTIRE l'être désiré

RETIENT celui que vous aimez

FIXE pour toujours l'amour

Pour le faire connaître, nous distribuons 50 FLACONS GRATUITS aux 50 premières demandes.

- les retardataires bénéficieront d'une importante remise.



PIERRE DU NORD ANNEMASSE 74

BON à découper donnant droit à un FLACON de PARFUM MAGNÉTIQUE - P.N. - GRATUIT ou à une importante remise.

Nom Prénom

Rue No.

Ville Dépt

Parfum Pierre du Nord Serv. 1000 ANNEMASSE 74 - FRANCE

A base de plantes exotiques et végétales, les senteurs du parfum .P.N. vous rendent IRRÉSISTIBLE

Publicité pour un parfum magnétique : seuls les naïfs se laisseront prendre à cet aimant.

l'étalage « Hygiène-Parfumerie » : les sex-shops deviennent des drugstores ! La pilule semblant réservée à l'avant-garde, certains libraires proposent des préservatifs, garantis sérieux, puisqu'ils viennent d'Allemagne. Aux clients sans raffinement, ils vendent les « Latex normaux » en étui de 12 (6 francs les « Normal sec » et 7 F 50 les « Lubrifiés »), mais l'amateur à la page préférera les modèles agrémentés de crêtes, replis et autres petits balais qui, paraît-il, favorisent grandement les transports. L'ennui, c'est que la douzaine vaut 36 F, mais ils sont garantis « anti-frigidité - contact maximum », et l'un des modèles, le n° 4, se termine par une petite couronne royale !

Le mâle français, ne disposant pas encore des préservatifs à armature mis au point outre-Rhin, doit être de « bonne tenue » s'il veut que ses latex-gadgets ne ressemblent pas à des ballons dégonflés. Il sera heureusement à l'abri des fatigues subites et défaillances soudaines grâce aux produits-miracles des sex-shops, aux laboratoires du « Virilon » et aux gelées intimes mises au point par des savants chinois (le pays de Mao ne refusant pas aux capi-

talistes les découvertes de ses sexologues), ou par des spécialistes japonais, copieurs, mais ingénieux...

Une « Crème aux neuf plantes », réservée aux messieurs, et d'usage externe, a le double et presque contradictoire mérite d'augmenter « le contact intime » et d'éviter l'acte bref. Avec deux tubes, on fait mourir de plaisir ses femmes et ses maîtresses pendant soixante jours, et cela ne coûte que 29 F 50 (envois sous paquets scellés sans aucune marque, comme pour tous les produits de cet acabit).

Mais peut-être ne croyez-vous pas à ces massages avant l'action ? Les éclectiques libraires vous offriront alors d'avaler un comprimé de « Virilon » quotidiennement pendant 25 jours (71 F le traitement). Gratuitement, ils vous donneront en prime des comprimés de « Renforcement » pour le « coup de fouet de dépannage presque immédiat »...

Ce malheureux Sade aurait bonne mine s'il revenait avec sa cantharide ! Il est vrai qu'il l'offrait aux dames plus qu'il n'en usait lui-même, mais les Justine et Juliette d'aujourd'hui se moqueraient bien de lui : elles peuvent

en effet se procurer au sex-shop du coin des crèmes follement excitantes ou des sels de bain extrêmement revigorants.

Vous êtes sceptiques ? Le Docteur R. G. signe pourtant de ses initiales la lettre proclamant sa satisfaction, après un traitement au « Virilon » :

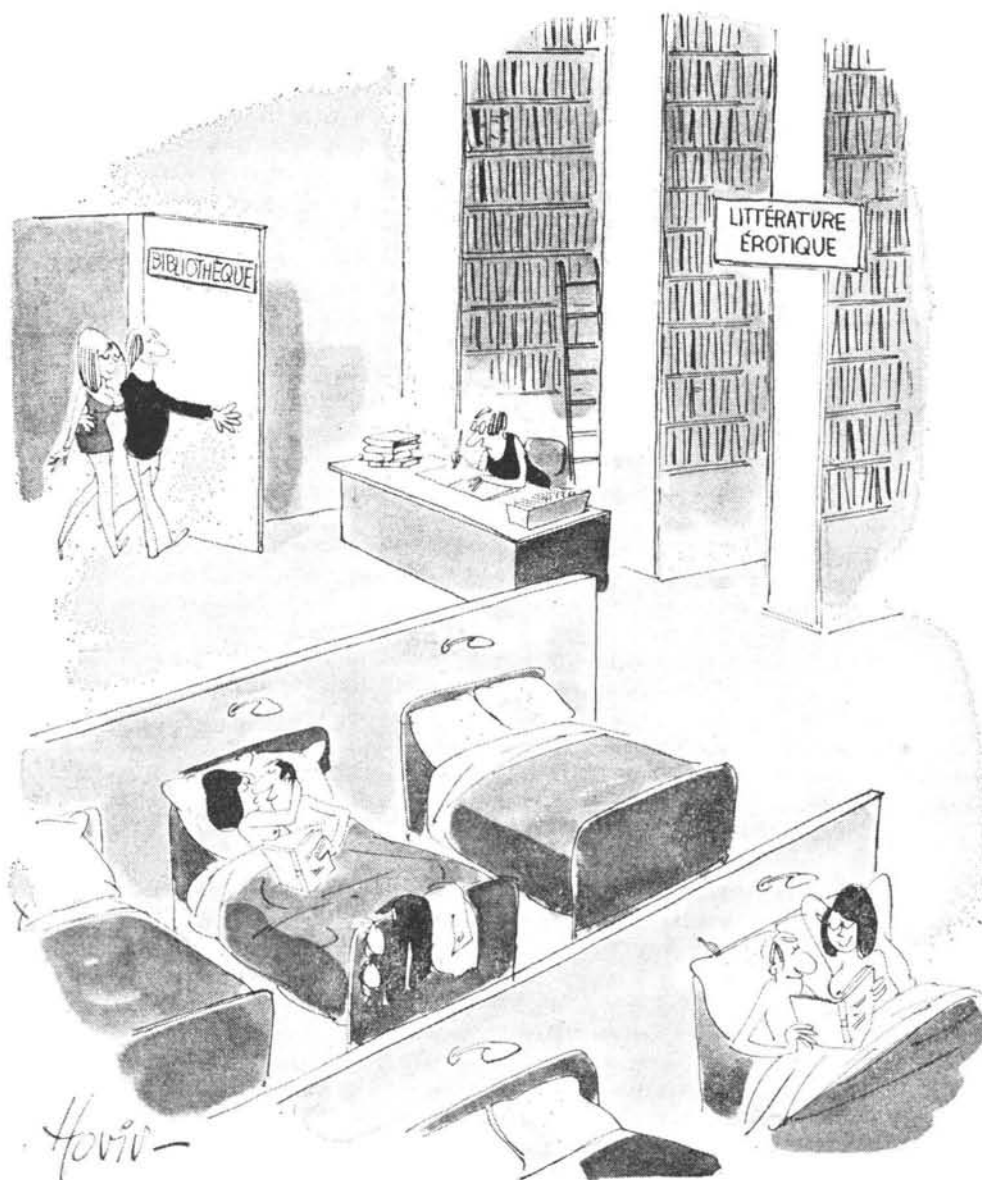
« Il m'a permis d'accroître mon dynamisme. C'est ainsi que j'ai pu reprendre ma culture physique, que j'avais arrêtée depuis deux ans. »

Quant aux docteurs M. D. et R. P., ils bénissent ce produit de leur caducée, en oubliant également de donner leur adresse : pour eux-mêmes et pour leurs clients, les résultats sont vraiment inespérés.

Pourquoi poursuivre ? C'est toujours la même chose : ces libraires-disquaires-apothicaires n'attrapent pas le diable par la queue, mais des victimes quasi-volontaires.

Espérons que cet article ne leur enverra pas de clients, mais il ne faut jurer de rien !

Jean LORRY.



(Dessin de Hoviv, paru dans "Lui").

Le bidon dans la Politique

LES JI-GYMNASTIQUES DE J.J.S.S.



L'Ange blanc
de la politique
en route pour
une séance de
Jiji-jutsu...

ENTRE dans la vie et né à la presse sur le douillet matelas de l'argent familial, Jean-Jacques Servan-Schreiber n'en débute pas moins dans la politique avec seulement une guinée en poche.

Et déjà elle sonnait le toc.

Nous sommes en 1954, *L'Express* est sur les rails et Jiji a décidé de forcer les portes du Parti radical pour le compte de Mendès France. Il se fait mandater au congrès comme délégué d'une incertaine fédération radicale d'une incontrôlable Guinée...

Dans cette frange brumeuse du réel et de l'imaginaire, rarement tout à fait faux, jamais tout à fait vrai, il va tenter de construire une carrière politique en zigzags qui peut faire illusion, mais n'en reste pas moins une carrière de sable.

Politique, et de gauche, il n'a rien d'un doctrinaire comme Blum, d'un utopiste comme Mendès, d'un cynique désabusé comme Mitterrand, d'un manœuvrier retors comme Mollet. Il est tout autre chose : un cas à part. Un cas clinique.

« Un caractériel », dira de lui le conventionnel Estier ; « le tarabistouille », renchérira le prince Poniatowski dans un néologisme heureux ; « Jiji Fricotin », écrira *Minute* ; « Zorro », « Gribouille », préciseront d'autres.

Son imposture ne réside pas dans le fait qu'homme de

gauche, il dispose d'une fortune considérable qui lui permet de mener grand train à l'abri d'une apparente sobriété : être de gauche n'a jamais consisté à distribuer son argent aux pauvres. L'imposture de Servan-Schreiber tient au fait que, prétendant être de gauche, il le soit de la même manière qu'il promène ses enfants aux assises du Parti radical. Pour sa publicité.

La publicité, c'est son métier, plus que son métier, sa passion, sa raison d'être. D'autres publicitaires vendent du savon, des chaussures, des cravates, du voyage ; Servan-Schreiber, lui, se vend lui-même. Il vend son image de marque, ses propos. Le moindre de ses gestes est un geste publicitaire. Il ne se vend pas pour gagner de l'argent ; il en dépenserait plutôt pour se vendre (il a investi tous les droits d'auteur du « Défi américain » en publicité). Il se vend pour le plaisir, pour flatter sa profonde mégalomanie.

Il manquerait quelque chose au guignol politique français s'il n'existait pas. On voit beaucoup d'U.D.R. qui ressemblent à beaucoup d'U.D.R., pas mal de radicaux qui ressemblent à la plupart des radicaux ; les socialistes sont bien typés, les communistes interchangeable, mais, il faut le reconnaître, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, Servan-Schreiber est unique en son genre.

Personne ne sait, comme lui, parler de tout, à propos et hors de propos, à seule fin de faire parler de lui. Il ne craint même pas de se contredire, comme si la première vertu politique était non le courage, non la lucidité, non la sagesse, mais l'aplomb, le culot, le bluff.

Edgar Faure a dit de lui : « Il ne manque pas d'air ».

Mais il sait où le pomper ! A commencer par celui de « Ciel et terre », son fameux Manifeste du Parti radical, si l'on en croit les troublantes révélations du journal mexicain, *L'Universal*.

L'Universal raconte qu'au début de 1969, un sociologue mexicain, leader d'un groupe d'études sur l'examen scientifique de l'évolution sociale, avait fait un exposé sur le néo-socialisme au 24^e Congrès philosophique de Vienne. Passant par Paris, il avait voulu exposer ses vues à J.J.S.S. Celui-ci étant absent (il est toujours absent), le sociologue fut interviewé par Colette Gouvion, rédactrice à *L'Express*.

L'interview prévue ne fut jamais publiée, mais les principales lignes de force du néo-socialisme : séparation des pouvoirs économiques et politiques, suppression de l'héritage pour les moyens de production, etc., allaient curieusement réapparaître quelques mois plus tard dans le Manifeste. Que s'était-il passé entre ciel et terre ? Au Dieu matérialiste des chapelles socialistes de reconnaître les siens.

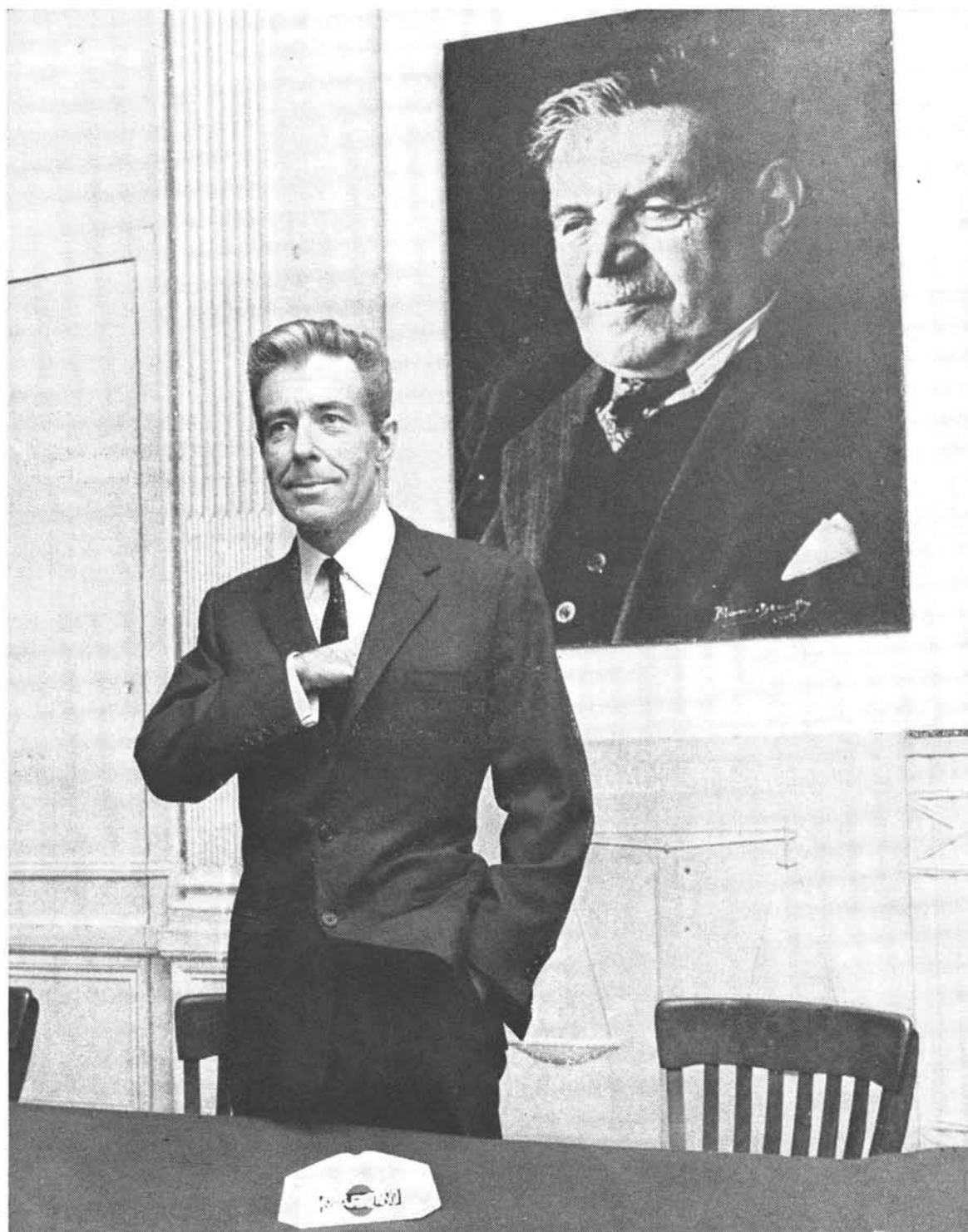
Un pilote de chasse qui n'a jamais chassé

Il ne faudrait surtout pas prendre pour parole d'Evangile la vie de Jiji racontée par lui-même. Voyez sa biographie telle qu'elle fut présentée au bon peuple des télé-spectateurs, lors de son « Face à face » avec Giscard, dans ce style laconique et précis des citations militaires célébrant les exploits de quelque chevalier du ciel :

« Reçu à l'Ecole polytechnique en 1943, s'évade de France par l'Espagne, rejoint les Forces françaises libres



Ah, le bel aviateur ! Dommage qu'il ait fait toute sa guerre aux Etats-Unis...



Quand un grand radical tout simple pose devant le portrait d'un grand radical tout court!

du général de Gaulle, termine la guerre comme pilote de chasse au groupe 1/5. »

Dans un livre qui lui est consacré (« J.J.S.S. par J.J.S.S. ») Louis XIV — entendez Servan-Schreiber — répond avec complaisance à Racine — entendez Jean-Claude Vajou, journaliste à *Combat* — et disserte à l'occasion sur le thème émouvant de la peur. Laissons-le parler :

« Quand je suis allé chez de Gaulle, dans les Forces françaises libres, on m'a proposé de me battre dans les chars. Ayant été reçu à Polytechnique, j'étais automatiquement sous-lieutenant ; puis on m'a offert d'entrer dans

l'aviation de chasse. J'ai choisi cette dernière. Par peur. L'idée d'être dans un char qui pouvait recevoir des obus et, tout à coup, brûler et qu'on soit martyrisé là-dedans, eh bien ! non !... J'aimais mieux être dans un avion de chasse. »

Malheureusement — omission regrettable —, Servan-Schreiber oublie de dire que l'aviation de chasse en question était en réalité un club aéronautique privé, parce qu'il n'y avait pas de base aérienne française aux Etats-Unis. C'est Clostermann lui-même, l'as du « Grand Cirque », qui rétablira la vérité. Jiji n'a pas eu son brevet de pilote

des F.F.L. ; il n'est rentré des Etats-Unis qu'en juillet 45, alors que la guerre était bien terminée ; il n'a jamais appartenu à une formation quelconque de l'armée de l'Air au combat...

Ça, c'est tout Servan-Schreiber ! Il s'est réellement évadé, il a réellement appris à piloter, il est réellement devenu pilote, il ne ment pas, bien sûr, mais il joue sur les mots, personne ne pouvant supposer qu'un pilote de chasse n'a jamais chassé.

Plus tard, il connaîtra le feu pour de bon, en Algérie, d'où il reviendra avec un livre en plus (« Lieutenant en Algérie ») et la peur en moins.

« C'est assez drôle, raconte-t-il, on m'a dit à l'époque : « Tu peux être officier d'aviation, tu peux être pilote de chasse. » J'ai dit : « En aucun cas ». Parce qu'autant, contre les Allemands, être pilote de chasse me paraissait quelque chose de convenable, autant être pilote de chasse contre les fellagha que l'on mitraillait au sol me semblait ignoble... J'ai donc été dans les commandos au sol... Là, je fus nuit et jour dans la campagne algérienne, sans peur... Les fellagha pouvaient venir n'importe quand. Et ils sont venus plusieurs fois. Nous avons eu des batailles avec des fusils-mitrailleurs en face de nous. Mais je n'ai pas connu de peur physique à ce moment-là. Je n'ai pas de mérite, c'était comme cela, tout naturel. » (1).

Là encore, l'omission est patente. Servan-Schreiber oublie ce que ses camarades des commandos n'ont pas oublié et qui lui a été rappelé en plusieurs occasions, à savoir que cette damnée peur lui a fait arracher ses galons d'officier, pour que les fellagha ne le distinguent pas de ses hommes.

Et quand il allait chez un coiffeur de Rivet, il s'installait confortablement dans son fauteuil mais posait sa

pétoire, sortie d'un étui signé Hermès et frappé à ses initiales, sur le marbre étroit devant la glace. « Pourquoi ? », demandait le coiffeur, car il n'y avait aucune menace à l'horizon. Jiji regardait la porte, l'air soupçonneux : « N'importe quoi peut arriver. » Ces jours-là, chez le paisible figaro de Rivet, la fameuse peur ne lui avait pas passé.

Plus “esbroufeur” qu'un méridional

Joueur, bluffeur, menteur ? Les nuances sont difficiles à établir, quoique le joueur ne soit pas nécessairement un menteur. Ce garçon, né à Paris d'une famille de grands bourgeois et qui est censé avoir appris à Polytechnique les vertus des sciences exactes, réagit souvent comme le plus « esbroufeur » des méridionaux, le plus « galéjeur » des pêcheurs à la ligne. Nul mieux que lui ne sait faire d'une ablette un espadon.

A peine élu député de Nancy, il signe ses déclarations : J.J. Servan-Schreiber, député de Lorraine. La synecdoque (prendre le tout pour la partie) est son péché mignon.

Mais bientôt la Lorraine ne lui suffit plus : lorsqu'il débarque au Canada, en octobre dernier, il s'écrit : « La France vient dire au Québec comment il peut être un élément fécond, etc. » La France, c'est lui !

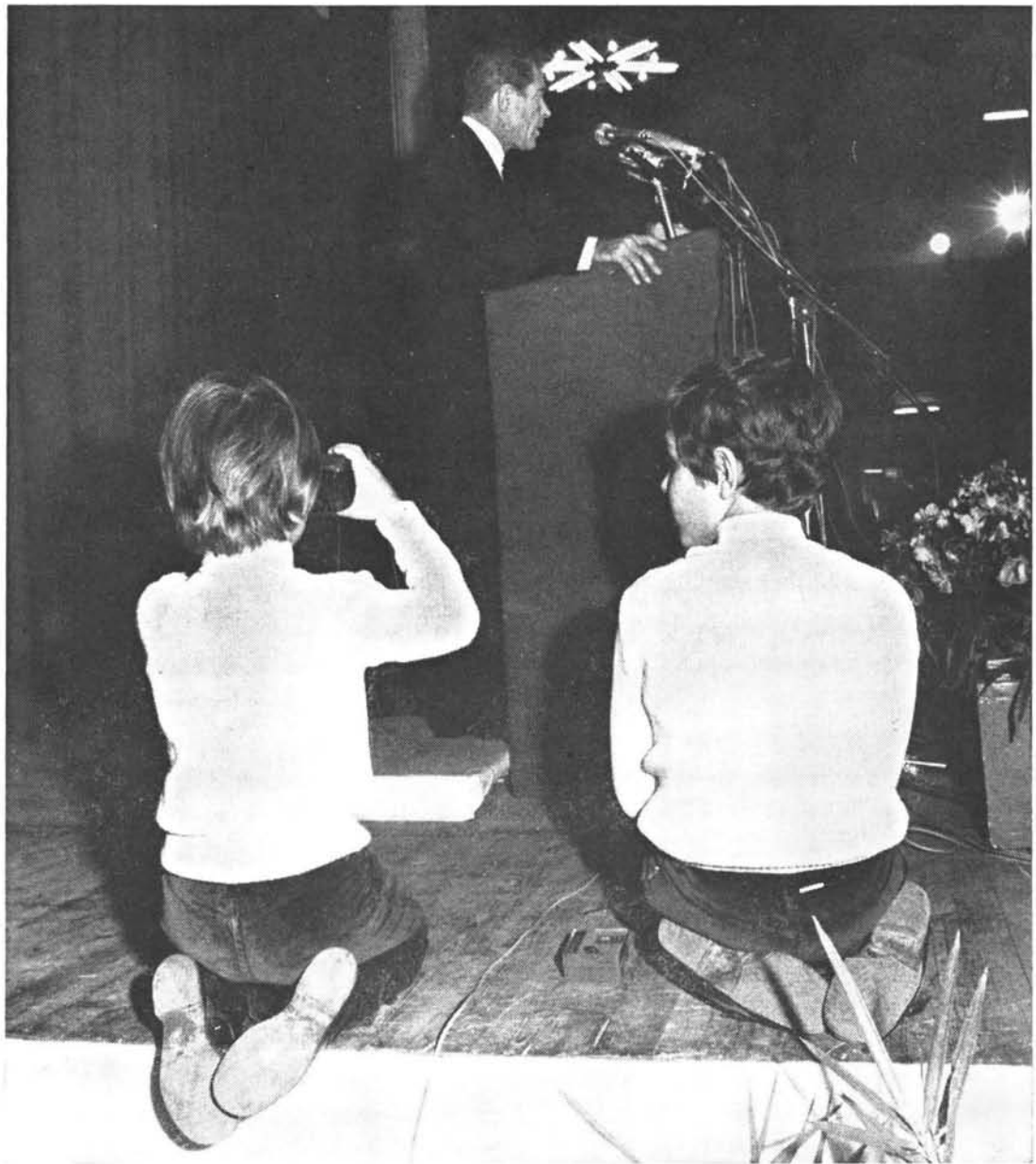
Venant de de Gaulle, cela prêtait à sourire ; venant de lui, cela fait franchement rigoler.

L'été dernier, partant pour les Etats-Unis, il informe les populations par la voix du *Figaro* qu'il va parler là-bas aux deux Chambres américaines réunies en Congrès. En fait, il va bien aux Etats-Unis ; il y parle effectivement devant des parlementaires, mais il s'agit seulement d'une

(1) « J.J.S.S., par J.J.S.S. » (La Table Ronde), Page 66.



Place Stanislas, J.-J. Servan-Schreiber et sa femme Sabine : “ A nous deux, Nancy ! ”



Les petits Servan font les grands Schreiber ! Au Congrès radical, il n'est pas rare de voir les enfants de Jiji assurer les relations publiques de papa.

sous-commission mixte réunissant quelques sénateurs et quelques députés !

Mieux : en revenant à Orly, il annonce qu'il va faire « *quelque chose* » pour les Etats-Unis !

Désarmant, n'est-ce pas ? Mais comme il sait bien mener les hommes ! Les mener en bateau, bien entendu.

Avant la campagne électorale de Nancy, il assure que Dubedout, le maire de Grenoble, a rallié son survêtement blanc.

« *Pas du tout, je n'ai jamais dit ça* », s'exclame l'autre. Alors, Jean-Jacques, admirable d'imperturbabilité : « *Je n'ai pas la moindre intention de polémiquer avec le maire de Grenoble... S'il a changé d'avis, c'est qu'il a ses raisons.* »

Et hop ! C'est l'autre qui passe pour un faux-jeton.

Même scénario avec le merveilleux M. Abs. M. Abs, vous connaissez ? Comment, vous ne connaissez pas ? Mais si, voyons, le grand banquier allemand, président de la Deutsche Bank, un homme fan-tas-ti-que — on dit qu'il a été nazi pendant la guerre, mais ça n'a pas d'importance, ce que nous lui demandons, c'est de l'argent. Eh bien !

M. Abs me l'a dit, il me l'a confirmé encore hier matin par téléphone, il va prendre la tête d'un vaste groupement international, avec des Suédois, des Belges, des Italiens, des Hollandais, pour développer la Lorraine.

En Lorraine, où l'on n'a pas l'habitude du bluff, on se laisse prendre : Dites donc, il en a des relations, ce Monsieur Servan-Schreiber !...

Seulement, voilà : M. Abs, le grand financier, ne semble pas connaître M. Servan-Schreiber aussi bien que celui-ci le connaît. Effectivement, on lui a bien parlé de quelque chose en Lorraine, mais prétendre qu'il y est déjà officiellement arrivé avant d'être parti, M. Abs regrette, non, ce n'est pas sérieux.

Un an après l'élection de J.J.S.S. à Nancy, personne n'a encore vu M. Abs en Lorraine. Le grand Abs, c'est le grand Absent.

Si, dans ce cas précis, notre héros demeure dans la grande tradition des bateleurs de lunes électorales, plus sournoise apparaît l'affaire Descamps, plus typique aussi d'une équivoque soigneusement élaborée.

Au lendemain de l'élection de Nancy, Jiji publie un

communiqué dans lequel il remercie Georges Descamps, alors président de la C.F.D.T., de son « message de confiance ». Tiens, la C.F.D.T. se serait-elle ralliée à Servan-Schreiber ? Pas du tout, mais Descamps s'est fait piéger comme un bleu.

Au soir de l'élection, un membre de l'état-major radical lui a téléphoné : « M. Servan-Schreiber tient à ce que vous soyez personnellement informé des résultats : il est élu. Souchal est écrasé. »

On peut être gauchiste et bien élevé. Descamps dit qu'il remercie M. Servan-Schreiber de son aimable attention et prie son interlocuteur de transmettre ses félicitations au vainqueur. Il n'en faudra pas plus à J.J.S.S. pour faire d'une formule de politesse un vote de confiance.

En revanche, on se demande où il a bien pu pêcher la matière des déclarations qu'il fait quelques mois plus tard au journal allemand *Die Welt* : « Après ma victoire de Nancy, on a tenté de m'acheter en m'offrant le ministère de l'Education nationale. J'ai repoussé cette proposition. »

Naturellement, personne à l'Elysée n'a jamais eu l'idée farfelue de confier la jeunesse de France à un homme qui veut obliger les mères de famille à remettre, dès l'âge de deux ans, leurs bébés à des éducatrices d'Etat, afin de mieux réaliser le nivellement social. Cela vous semble délirant ? C'est pourtant dans « Ciel et Terre ».

Une autre fois, c'est Edgar Faure qu'il essaie de « mouiller », en annonçant que l'ancien président du Conseil a accepté d'être son « conseiller politique pour la Grèce, l'Europe et l'Organisation atlantique ».

« Première nouvelle », déclare l'intéressé. Mais à jongleur, jongleur et demi : Edgar lui renverra une balle liftée en racontant plus tard qu'il était prêt, au moment

de la campagne électorale de Bordeaux, à prendre le train pour aller dire à J.J.S.S. : « Puisque vous avez bien voulu me considérer comme un homme remarquable, je vous conseille de vous retirer. »

« Mais, ajoute Edgar en riant, ma femme m'a dissuadé d'entreprendre cette démarche. »

La fausse libération du père de « Zorba »

C'est après la spectaculaire libération de Théodorakis que Servan-Schreiber tenta de « kidnapper » Edgar Faure. Cet épisode grec est d'ailleurs l'un des plus étonnants chapitres de la funambulesque carrière de Jiji.

Toute l'Europe ébaubie apprend, un jour, que Big Jean-Jacques s'est envolé sur son bel avion blanc pour aller tirer des geôles athéniennes le père musical de « Zorba ». Il a tapé sur la table des colonels médusés, il a exigé, il a obtenu, il a ramené Mikis Théodorakis. Qu'a-t-il donné en échange ? Il a promis que le musicien, une fois en exil, renoncerait à la politique et ne militerait plus dans les rangs du parti communiste ; que le Premier ministre suédois se rendrait en visite officielle à Athènes pour manifester que la Grèce fait partie intégrante de l'Europe.

Là-dessus, à peine débarqué à Paris, Théodorakis confirme sa fidélité au P.C. Et le Premier ministre suédois déclare qu'il n'a jamais été question qu'il aille à Athènes. J.J.S.S. a tout simplement cru pouvoir disposer à sa guise de la parole du compositeur et de celle de l'homme d'Etat !

Oui, mais tout de même, il a fait libérer Théodorakis. Même pas. On apprend, en effet, quelque temps après, que



Quand J.J.S.S. s'affiche sur les murs, le cirque n'est jamais bien loin...

la Grèce avait fait savoir au Conseil de l'Europe qu'elle s'appropriait à libérer 300 détenus, dont Théodorakis. Servan-Schreiber l'avait su. Il avait saisi l'occasion par les cheveux pour jouer les bons samaritains volants.

Ce que l'on sait moins, c'est que les colonels ont été ravis de pouvoir faire endosser leur politique de libéralisation par un homme de gauche. « *Eh bien ! dirent-ils, vous voyez, nous ne sommes pas de si mauvais bougres. Entre nous, imaginez-vous Servan-Schreiber allant chercher Ben Salah à Tunis, Ben Bella à Alger, Siniavski et Daniel à Moscou ? On ne l'aurait même pas reçu. Alors, où sont les dictateurs ?* »

Papadopoulos exploitera l'affaire à fond sur le plan intérieur, non sans succès d'ailleurs.

Pour le coup, Jiji était tombé sur plus roublard que lui. Il est vrai qu'il faut une bien longue cuillère pour souper avec les fils d'Ulysse.

Flirts et tentatives de séduction

Mais qui Jean-Jacques Servan-Schreiber n'a-t-il pas tenté de séduire, avant d'essayer de s'en servir ? De Pierre Mendès France, il fait P.M.F. P.M.F. prend un bon départ, mais il ne tient pas la distance et s'effondre. Qu'à cela ne tienne, l'inventeur n'est pas à bout de ressources. Il convainc Gaston Defferre et le sacre Monsieur X. L'opération ne dure qu'un printemps et, aujourd'hui, Monsieur X., c'est le roi du tiercé.

Ensuite, vient le tour de Jean Lecanuet, que J.J.S.S. soutient aux élections présidentielles contre Mitterrand (lequel Mitterrand s'en souviendra au moment de l'élection de Bordeaux). Lecanuet échoue. Servan-Schreiber, bien lancé vers la droite, flirte alors avec Giscard. Flirt brutalement interrompu par les événements de Mai 68 qui laissent notre homme béat d'admiration.

Les événements de Mai s'estompent, mais pas Servan-Schreiber. Au moment des élections présidentielles, voilà l'infatigable Kennedillon, comme l'a surnommé Mauriac, aux côtés d'Alain Poher. Ce n'est pas qu'il ait un faible pour les causes perdues, c'est qu'il se trompe souvent dans ses pronostics et que ni l'erreur ni l'échec ne le troublent.

Dans ce petit ballet politique, il utilise même le parti communiste. Lors de l'émission « Panorama », en février 70, il proclame devant des millions de téléspectateurs : « *Nos ambitions sont les mêmes que celles des communistes* ». Mais rapidement, il s'aperçoit que cette profession de foi peut lui être préjudiciable. Alors, il revient en arrière, très désinvolte : « *Mais non, je n'ai pas dit ça... Parce que ce n'est pas ce que je pense.* »

Enregistrons la pirouette et écoutons-le déclarer à France-Inter, le 25 mai suivant, qu'il a « *du respect pour les communistes, leur idéal, leur intégrité* ». Puis branchons-nous sur la campagne de Bordeaux, au mois de septembre, et entendons-le expliquer : « *Le parti communiste est dangereux, sa philosophie anachronique. Je ne veux pas d'alliance avec ceux qui négocient avec le parti communiste.* »

A quel saint se vouer ?

En août 70, toujours à France-Inter, il démontre par A + B que « *ce qui est raisonnable, c'est l'unité de candidature, du Centre démocrate jusqu'à la Convention de Mitterrand* ». Mais, en décembre de la même année, Jiji



La poignée de main démocratique à la marchande de poissons. Les voix n'ont pas d'odeur.

démontre par X + Y que, pour les prochaines municipales, la seule solution est l'alliance de « *toute l'opposition, du Centre démocrate au parti communiste* ».

La plus rouée des chattes radicales n'y retrouverait pas ses petits.

D'ailleurs, à l'occasion de ces mêmes municipales, il annonce, le 6 novembre 1970 : « *Le Parti radical présentera des listes dans tous les secteurs de Paris.* » « *C'est à Paris, dit-il encore, que sera jouée, après Nancy et Bordeaux, la troisième manche, la belle en quelque sorte.* »

Au reste, à quelques exceptions près, toutes les grandes villes de France, promesse de Servan, passeront aux mains de ses amis.

Moyennant quoi, il n'y aura pas une seule liste radicale à Paris et les grandes villes de France passeront sous le nez schreiberien.

Quant à la belle, c'est Jiji qui la fera en disparaissant pendant toute la campagne, à New York, en Suède, au ski, on ne sait où...

Appelé au secours dans la nuit

Tout le comportement politique de Servan-Schreiber est fait de ces zigzags. Il approche une idée, un thème de campagne, un parti, une ville, un homme : si l'opération réussit, bravo ! Si elle rate, cela n'a aucune importance. Il a tenté sa chance (électorale) à Yvetot, à Brive, à Cannes ; il a pris Nancy par surprise ; il a échoué devant Bordeaux.

Mais, contrairement à ce que l'on a pu dire, Bordeaux n'a pas été un naufrage. Il n'y a pas de naufrage pour un J.J.S.S., rien que des accidents de parcours, dont il fait son pain quotidien.

Ah ! la campagne de Bordeaux !

Le 27 août, on lui pose la question : va-t-il se présenter contre Chaban-Delmas ?

— *Ce serait amusant, dit-il, mais pas très sérieux, et je ne m'amuse pas avec la politique.*



Chaban parle à Bordeaux... Une main se lève au fond de la salle. Zorro est arrivé !

Cela devient amusant, mais plus sérieux du tout, lorsque, trois jours après, il annonce sa candidature !

Son arrivée à Bordeaux restera un modèle du genre. Chaban est en train de tenir une conférence de presse, quand, soudain, Servan-Schreiber surgit au fond de la salle, expliquant sur un ton pathétique qu'il a été « *appelé au secours, dans la nuit, par les travailleurs des Ardennes* » victimes de la décision de Ford d'implanter sa nouvelle usine sur les bords de la Gironde plutôt qu'à Charleville.

Zorro est arrivé ! Oui, mais en retenant son billet d'avance...

En effet, on apprendra par la suite que c'est la veille qu'il a décidé son intervention impromptue et qu'il a même fait réserver un appartement à l'hôtel Splendid, car Zorro tient à ses aises. Mais, bien sûr, le « *appelé au secours dans la nuit* » vous a une autre allure !

Pourquoi, d'ailleurs, cette candidature ? On serait bien en peine de le dire. A cinq jours de distance, il déclare qu'« *il tient à ce que M. Chaban-Delmas reste maire de Bordeaux* », puis que « *la gestion de maire de M. Chaban-Delmas est déplorable* ».

Même versatilité à propos de la fonction de Premier ministre de Chaban. Il commence par dire que « *le Pre-*

mier ministre parle un langage moderne et raisonnable ». Puis, quand arrive l'élection, il s'exclame : « *On ne saurait laisser à la tête du gouvernement quelqu'un qui a sommé à la mairie de Bordeaux* ».

Quelques jours passent et Servan-Schreiber proclame : « *J'ai bien l'intention de devenir Premier ministre. Je crois d'ailleurs que j'y arriverai assez vite* ». Alors, c'est la guerre à mort ? Ben non, on ne sait plus, parce qu'en janvier dernier, tout est remis en question : « *Il faut, dit-il, changer la politique, et non renverser le gouvernement* ».

Les démentis ? Il s'en moque !

Se souvient-il seulement de ce qu'il a dit la veille ? Sait-il seulement ce qu'il affirmera le lendemain ? Prenons l'exemple de « *Concorde* » ! On peut dire beaucoup de choses sur le coût, sur les chances, sur la nécessité de l'avion supersonique français, mais pas sur le ton de Servan-Schreiber.

Proclamer que « *Concorde, c'est un Vietnam* », télégra-

phier au sénateur américain William Proxmire, principal adversaire du projet U.S. d'avion supersonique, pour l'encourager à la résistance, voilà qui est tout simplement comique de la part de l'auteur du « Défi américain ». Car, dans ce livre, on trouve un éloge dithyrambique du supersonique américain, dont il conjure aujourd'hui Washington de rejeter le projet. Mais peut-être oublie-t-il même ce qu'il écrit...

Qu'importe, d'ailleurs, puisque, pour lui, les contradictions ne tirent pas à conséquence : « *Ce sont des obstacles qu'on balaie d'un revers de la main* », a-t-il dit à Bordeaux devant des partisans tout de même un peu stupéfaits. Seule compte pour lui sa constante volonté de bluffer. Les démentis ? Il s'en moque ; il enchaîne, comme on dit au théâtre ; il passe à une prochaine affaire, à une nouvelle duperie.

Dans un sens, il n'a pas tort de croire qu'il aura toujours un certain public, amusé de le voir sans cesse dépasser la mesure, prononcer des énormités qui font penser à Ferdinand Lop, ce Jiji de grand papa, dont les proclamations funambulesques n'ont jamais franchi les frontières du Quartier Latin.

Il fallait l'entendre à « Panorama », Servan-Schreiber : « *Nous faisons cesser... Nous cassons... Nous brisons... C'est aussi simple que cela...* »

Comme on dit dans le bon peuple : il croit que c'est arrivé.

Dans son genre, il est devenu une sorte d'institution, à la manière de ces excentriques de la vie politique britannique, dont on se raconte partout la « dernière » et sur les incohérences desquels on ferme les yeux, comme on le fait parfois sur certains scandales de la Cour.

« *Je ne suis pas surpris, rien ne me surprend* », déclare laconiquement au sujet de J.J.S.S. cet autre agrégé ès pirouettes qu'est Maurice Faure, le président du Parti radical.

Là résidera peut-être le vrai, le seul, l'impitoyable échec de Servan-Schreiber, quand il lui arrivera de ne plus surprendre, quand les hommes de bon sens se regarderont sans se parler pour le désigner d'un geste indulgent qui voudra dire : Laissez-le donc faire, il est irresponsable.

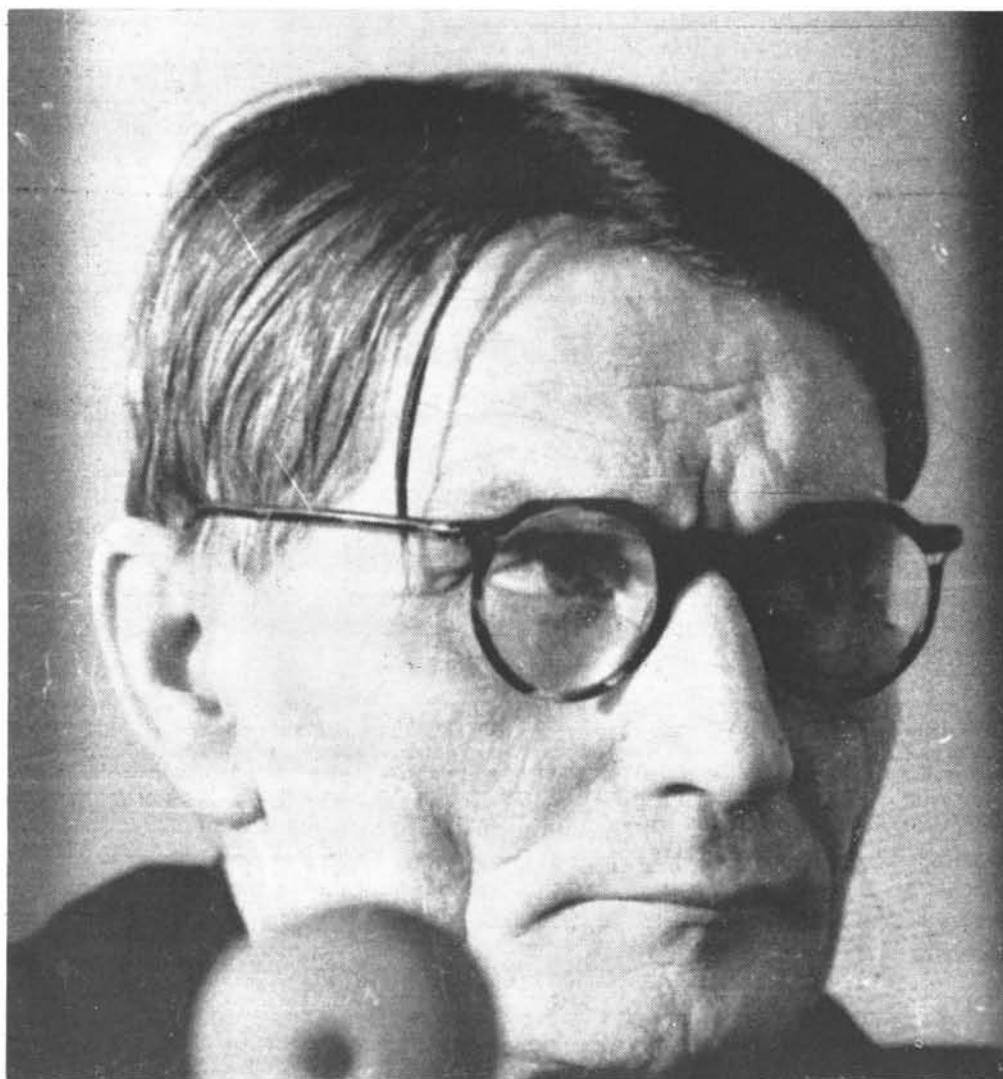
Xavier MARGERIDE.



**A la prochaine !
Quand J.J.S.S. s'en
va, c'est pour mieux
revenir. Mais jus-
qu'où ira-t-il ?**

Le bidon dans la Science

RESTONS SÉRIEUX DOCTEUR TOURNESOL



T.D. Lyssenko: "Où il y a des gènes, il n'y a pas de plaisir".

IL n'est pas recommandé de parler dans les milieux scientifiques français des étoiles naines. Cela rappelle en effet une trop triste histoire.

En 1962, les astronomes hexagonaux annonçaient la découverte d'une nouvelle classe d'étoiles : les étoiles naines.

En 1964, ils confirmaient.

En 1966, les Américains démontraient que les prétendues étoiles naines des Français étaient simplement les lueurs des allumettes que les astronomes craquaient pour allumer

leurs cigarettes. Ces lueurs pénétraient dans le spectrographe !... En 1967, les Américains publiaient une communication à ce sujet (1). Dans le monde, l'hilarité fut générale.

Il s'agissait certainement d'une erreur de bonne foi, mais on n'aurait pas dû l'étouffer. Il aurait été plus franc de la reconnaître avant la mise au point des Américains.

Une histoire du même genre, qui est généralement citée

(1) « *Publications of the Astronomical Society of the Pacific* » - V. 79, 1967, n° 469.

à l'étranger comme un exemple de la façon dont il ne faut pas faire des expériences biologiques, concerne les canards.

En 1956, des biologistes français injectaient de l'A.D.N. à des canards et annonçaient qu'ils avaient obtenu des mutations de l'espèce. Des canards du type Pékin étaient devenus des canards du type Kaki. Et la mutation s'était reproduite pendant onze générations !

Très impressionnés, des savants français et étrangers essayèrent de recommencer l'expérience. Aucun n'y parvint. Les biologistes français étaient très probablement de bonne foi et, récemment encore, l'un d'eux, le Dr Jacques Benoit, professeur honoraire au Collège de France, affirmait qu'il tenait toujours son expérience pour valable, bien qu'elle contredit les théories scientifiques et que personne n'eût pu la reproduire (2). Peut-être a-t-il raison, mais, jusqu'ici, les faits n'ont apporté aucune confirmation.

Les deux exemples que nous venons de donner sont ce que l'on pourrait appeler des erreurs scientifiques « sincères », c'est-à-dire commises par d'authentiques savants qui n'avaient l'intention de duper personne.

Mais, dans le domaine de la science, il existe aussi de véritables fumistes et d'authentiques charlatans. Au risque de froisser l'amour-propre des Français, je suis obligé de dire que les plus magnifiques spécimens de fumistes scientifiques ne se trouvent pas chez nous, mais à l'étranger.

Je me bornerai à en citer trois dans le présent article : Lyssenko, Reich et Marcuse. Mais en parlant de Reich et de Marcuse, qui sont ses prophètes, il me sera difficile de ne pas égratigner Sigmund Freud, qui est leur Dieu.

Commençons par Lyssenko.

Un manuscrit d'origine soviétique, publié récemment par Gallimard, d'après une traduction anglaise (la première publication a eu lieu aux U.S.A.), donne tous les détails sur cette extraordinaire et tragi-comique aventure (3).

T.D. Lyssenko était — et est encore — un charlatan autodidacte. On n'eût sans doute jamais parlé de lui s'il n'avait réussi à obtenir l'appui de Staline dans sa branche qui est la biologie, et plus particulièrement la biologie végétale. Il en profita pour liquider physiquement ses adversaires en les faisant envoyer dans des camps de concentration.

Cela dura de 1940 à 1962. Lyssenko, lui, se porte bien, merci. Mais il n'est plus au faite de sa gloire. Le temps est passé où le peuple chantait dans la rue :

« Joue gaiement, mon accordéon,
« Que je chante avec mon amie
« La gloire éternelle de l'académicien Lyssenko
« Mitchourine a ouvert la voie
« Qu'il suit d'un pas résolu.
« Grâce à lui, nous ne serons plus
« Dupes des mendéliens-morganistes ».

Certains scientifiques français que je connais en firent à l'époque une crise de jalousie, dont aujourd'hui encore ils sont mal remis. Lorsque de vrais savants se mirent à attaquer Lyssenko, quelques savants français prirent sa défense au nom de Staline, « la plus haute autorité scientifique du monde entier ». Aragon, dont la compétence en biologie est bien connue, intervint d'ailleurs brillamment dans le débat (*Europe*, octobre 48). Il défendit Lyssenko en des termes qui méritent d'être relevés :

« Tous les idéologues marxistes faisaient chorus et l'exaltation, avivée par la critique scientifique du lyssenkisme, s'exaspérait au fil des mois qui suivirent. Dans « *La Nouvelle Critique* » (novembre 1949), Francis Cohen soulignait la nécessité dans un pays socialiste d'une « théorie active de l'évolution ». En tout état de cause, ajoutait-il, Lyssenko avait présenté sa thèse devant le peuple soviétique entier, qui l'avait approuvée. Quelle plus haute garantie pourrait-on exiger que celle-là, associée à celle de Staline, la plus haute autorité scientifique du monde entier ? ».

Il n'y a peut-être pas de « lutte pour la vie » à l'intérieur de l'espèce des biologistes, il n'empêche que les adversaires de Lyssenko — d'authentiques savants, eux — furent assassinés les uns après les autres dans des camps de concentration.

Quant aux idées de Lyssenko, qui niait l'existence des chromosomes et des gènes, on peut les qualifier de délire intégral. D'ailleurs, ses disciples n'ont pas tardé à le dépasser. G.M. Bochyane fabriquait des microbes à partir des virus. Mme O.B. Lepechinskaya fabriquait des cellules à partir du jaune d'œuf et guérissait le cancer par des bains de pieds de soude. Tout cela était présenté dans les journaux soviétiques et dans la presse pro-soviétique du monde entier comme des découvertes capitales que l'on commentait doctement.

Un autre disciple de Lyssenko, un certain Prezent, proclamait que les généticiens étaient des bandits trotskistes et des chiens couchants se vautrant devant le monde entier (le comble de l'abjection en pays socialiste). On s'employa aussitôt à les supprimer. Aujourd'hui, plusieurs d'entre eux ont été réhabilités à titre posthume — ce qui leur fait une belle jambe !

Parmi les accusations portées contre les généticiens, il y avait également celle d'être juifs et d'avoir des parents en Israël : on voit que l'antisémitisme soviétique n'a rien de nouveau.

Soutenu par la trique policière

Il n'est pas besoin, je pense, de rappeler que la découverte de la structure en double hélice de l'acide génétique A.D.N., puis celle du code génétique, ont montré à la face du monde combien les généticiens, soviétiques ou autres, avaient raison. On estime généralement de nos jours que la biologie moléculaire, branche dérivant de la génétique, constitue la science la plus importante du monde.

Mais ce n'était sans doute pas l'avis des Lyssenko et consorts qui préféraient donner la chasse aux généticiens. Des biologistes moléculaires, et notamment Hermann J. Muller, prix Nobel, qui découvrit les mutations produites par les rayons X, protestèrent. En 1948, Muller démissionna de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., dont il était membre étranger. La savante assemblée publia alors le communiqué spécial suivant :

« L'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. se sépare sans regret d'un de ses anciens membres qui a trahi les intérêts de la science authentique et a ouvertement rejoint le camp des ennemis du progrès, de la science, de la paix et de la démocratie ».

Mais tant va le stalinisme à l'eau qu'à la fin il se casse...

Le dégel arriva et la libre discussion put renaître. Le lyssenkisme n'y résista pas : il ne fallut pas plus d'un an

(2) « *Kaison Présente* » numéro 6, avril-mai-juin 1968, page 113.

(3) « *Grandeur et chute de Lyssenko* », par Jaurès Medvedev (Gallimard). Préface du professeur Jacques Monod, directeur de l'Institut Pasteur.

pour en démontrer le néant. De 1940 à 1966, la trique policière l'avait soutenu ; confronté aux faits, il s'écroula. Résultat : l'U.R.S.S., tellement en pointe dans d'autres domaines, et notamment dans l'exploitation de l'espace, a pris un retard considérable en matière de biologie moléculaire, et les conséquences de ce retard sont incalculables.

Lyssenko fait toujours partie des trois Académies, il est lauréat de nombreux prix, héros du travail socialiste et neuf fois décoré de l'Ordre de Lénine... Mais le lyssenkisme est mort ; l'Etat soviétique ne le défend plus. Comme le dit le professeur Michael Lerner, ex-président du département de génétique à l'université de Californie (Berkeley), qui a présenté au public américain le courageux ouvrage de Jaurès Medvedev sur Lyssenko (4), l'aventure lyssenkiste est un « épisode fantastique » de l'histoire de l'humanité. C'est même un des épisodes les plus étonnants, car il est rare qu'on voie un charlatan de la science non seulement mettre le pouvoir dans sa poche mais encore éliminer les véritables savants.

Le complot des impuissants

Si Wilhelm Reich était parvenu au pouvoir, en quelque pays que ce fût, il aurait certainement fait un massacre comparable à celui de Lyssenko. Fort heureusement, ce ne fut pas le cas, et nous pouvons parler de lui sans arrière-pensée sur le mode qui convient, à savoir le mode comique.

Reich était un disciple de Freud. Or, on reconnaît aujourd'hui de plus en plus que le cher Sigmund était fou à lier. Il suffit de lire un livre sérieux de psychothérapie — par exemple, « The Unquiet Mind », de William Sargant (5) — pour s'apercevoir à quel point le freudisme est délirant. Déjà, avant Sargant, le philosophe anglais Alfred North Whitehead avait fait très justement remarquer qu'en matière de psychanalyse la réalité, c'est ce que croit l'analyste et l'imagination, ce que croit le patient.

Cependant, dans le délire, les disciples de Freud ont surpassé leur maître. Et Wilhelm Reich s'est surpassé lui-même !

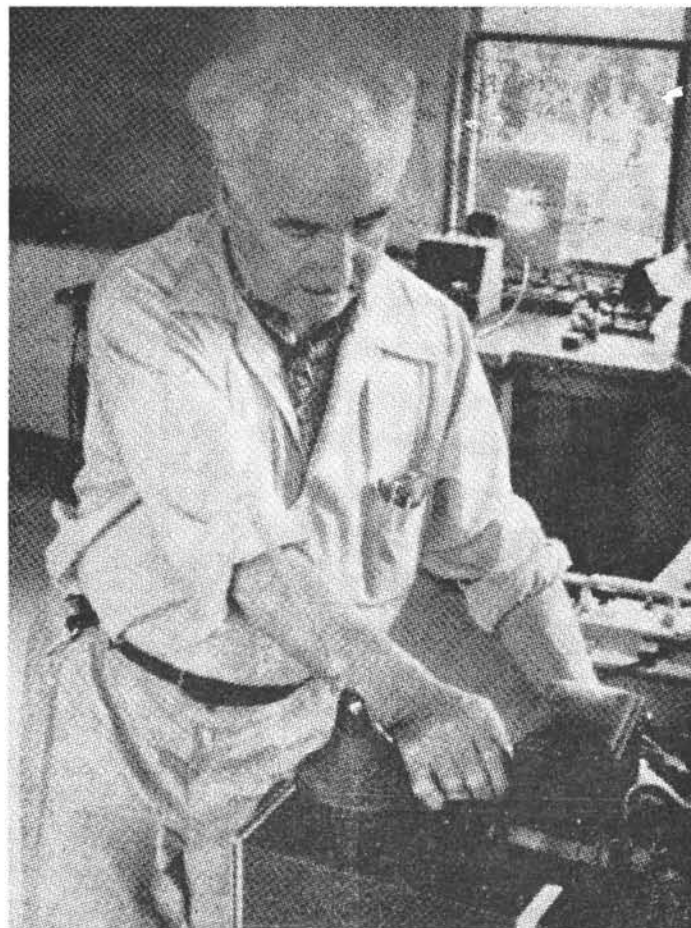
Né en 1897 et élève de Freud, il a écrit quatre livres principaux : « La fonction de l'orgasme » en 1927, « La révolution sexuelle » et « La psychologie des masses du fascisme » en 1930, « L'analyse des caractères » en 1933. L'idée maîtresse qu'il développe à l'époque peut se résumer ainsi : tout s'explique par un complot des hommes impuissants et des femmes frigides contre les hommes et les femmes capables de bonnes performances amoureuses.

D'après Reich, les sujets brillants au lit sont tous communistes. A l'opposé, les hommes impuissants et les femmes frigides sont tous fascistes.

Tirant des conclusions personnelles de ce superbe postulat, Reich quitte le parti socialiste pour rejoindre le parti communiste où il se retrouve dans la même cellule qu'Arthur Koestler. Il crée également l'Institut de la Politique sexuelle, où l'on enseigne à des jeunes gens mineurs les techniques les plus avancées en matière de sexe, sinon de politique.

(4) Rappelons que cet ouvrage n'a jamais pu voir le jour en U.R.S.S. Son auteur fut arrêté, le 29 mai 1970, et interné dans un hôpital psychiatrique, d'où il ne fut libéré que grâce à une réaction énérgique de tous les savants soviétiques.

(5) Pan Books - Londres.



Wilhelm Reich a découvert la couleur du septième ciel : il est bleu !

Les communistes étant par tradition fort prudes, il est expulsé du parti. En 1934, l'Association Psychanalytique Internationale en fait autant.

Retiré aux Etats-Unis, Reich fonde un institut à Rangleley, dans l'Etat du Maine. C'est là qu'il fait sa grande découverte : lorsque deux amants sont comblés, ils dégagent une énergie nouvelle appelée *énergie orgonale*. Cette énergie est bleue et elle produit le bleu du ciel, qui est constamment entretenu par les plaisirs de l'amour. Lorsqu'il n'y aura plus d'amants heureux, le ciel perdra sa couleur. De même le crapaud, sexuellement excité, devient bleu et dégage de l'énergie orgonale. Celle-ci se manifeste également dans le scintillement des vers luisants, les feux Saint-Elme et l'aurore boréale. Les ouragans aussi sont causés par l'énergie orgonale. Comme l'énergie électrostatique, elle se loge volontiers dans les pointes. Aussi s'accumule-t-elle à l'extrémité de l'organe mâle. Après l'acte sexuel, elle reflue dans tout l'organisme, si le coït est réussi. Des détecteurs montrent que les corpuscules rouges du sang s'en sont chargés. Il se produit alors des oscillations qui permettent de répéter l'acte avec succès en moins de dix minutes...

Cette géniale découverte résout, bien entendu, le problème de la frigidité et de l'impuissance. Les frigides et les impuissants manquent simplement d'énergie orgonale ; il n'y a qu'à leur en donner. Ils se convertiront au parti et sauveront le monde.

Fort de cette idée, Reich réalise des appareils à recharger en énergie orgonale. Ce sont des espèces de cabines

téléphoniques à double paroi, dans lesquelles on s'enferme jusqu'à ce que vienne la joie sexuelle.

Les Américains se précipitèrent sur ces dispositifs comme la misère sur le bas clergé. Ils en achetèrent des masses.

Malheureusement pour Reich, les Etats-Unis sont dotés d'une très sérieuse administration fédérale de la médecine et de l'hygiène. C'est cet organisme qui réussit à empêcher la diffusion aux U.S.A. de la thalidomide, évitant ainsi des catastrophes et la naissance de petits monstres. Impartial et apolitique, il dispose de pouvoirs considérables. Il finit par s'émouvoir des fumisteries de Reich, le fit mettre en prison, où il mourut au bout d'un an.

Depuis quelques années Reich est redevenu à la mode et, dans certains milieux, il a presque la même popularité que le L.S.D. On trouve des jeunes qui lisent ses livres. Ils ignorent sans doute qu'il existe des ouvrages de psychanalyse encore plus lestes que ceux de Reich. Je recommande en l'espèce « Thalassa » de Sandor Ferenczy, ouvrage qui a paru dans une collection sérieuse et qu'on n'a donc pas besoin d'aller acheter dans les sex-shops (6).

Il est évidemment heureux que Reich ne soit jamais parvenu au pouvoir dans aucun pays. Néanmoins, on peut rêver, sur le plan de la politique-fiction, à ce que serait un pays reichien. Il y règnerait un Parti tout-puissant. Pour entrer dans ce Parti, il faudrait faire ses preuves... au lit. La météo mesurerait chaque jour le bleu du ciel et, s'il n'était pas assez intense, tout le monde serait prié de copuler au plus vite sur les places publiques. Des livres, des films et des émissions de télévision présenteraient en détail les performances sexuelles du Chef du Parti...

Ce serait une démenche assez savoureuse, et je pense qu'un bon auteur pourrait tirer de cette hypothèse un livre fort amusant. Je donne en tout cas l'idée, moyennant un versement symbolique de 1 centime.

La technique du « Gros Mensonge »

Si Reich personnifie l'un des sommets de la fausse science, Herbert Marcuse, lui, représente le bluff élevé à la hauteur d'une science.

L'énergie orgonale de Reich n'existe pas, mais elle était au moins une caricature de la science. Chez Marcuse, en revanche, rien n'est scientifique, ni la démarche, ni la méthode, ni le résultat.

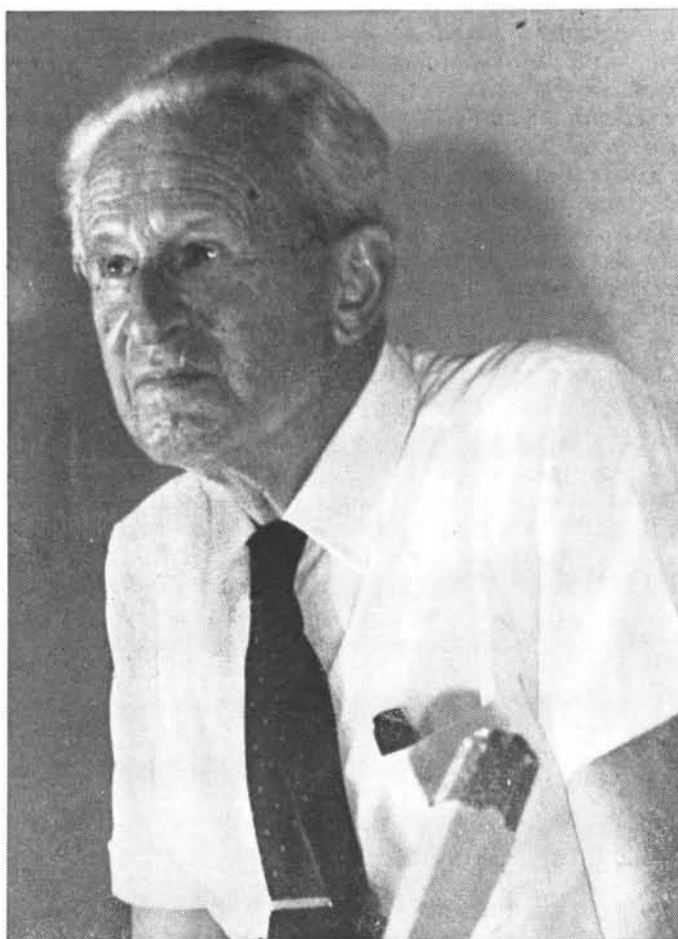
Pourtant sa réputation est immense. Il a eu et il a encore en France de nombreux disciples. Les « révolutionnaires » de mai 68 se réclamaient de lui. Les contestataires de tous poils en ont fait une idole. Alors ?

Herbert Marcuse est né à Berlin, en 1898. Il a fait des études aux universités de Berlin et de Fribourg-en-Brisgau. Il réside depuis 1934 aux Etats-Unis, où il a enseigné successivement aux universités de Columbia, de Harvard et de Boston. Il est actuellement professeur de Sciences politiques à l'université de San Diego, en Californie.

Comme Reich, Marcuse se réclame à la fois de Marx et de Freud. En fait, il descend directement du regretté Docteur Joseph Goebbels.

La technique inventée par Goebbels était celle du « Gros Mensonge ». Elle consistait à énoncer publiquement d'énormes contre-vérités en ne tenant aucun compte des démentis ni des rectifications.

(6) Bibliothèque des Idées (Payot-poche).



Herbert Marcuse : mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose...

C'est cette même technique que pratique Marcuse avec un sens de l'opportunité tout à fait remarquable. Au moment où l'homme se lance dans l'espace à trois dimensions pour atteindre la lune et commencer à explorer les planètes, Marcuse nous explique avec un sérieux imperturbable que l'homme est devenu unidimensionnel... Au moment où l'on massacre des centaines de milliers d'êtres au Biafra, au Pakistan ou ailleurs, Marcuse affirme sans ciller que la principale agression contre l'homme est celle des postes de télévision... Au moment où, en Chine, il est impossible de se marier avant trente ans ni de faire l'amour si l'on n'est pas marié ; au moment où, en Union Soviétique, on enferme les anormaux sexuels dans des camps de répression ; au moment où, en Espagne, une jeune femme en short risque de se faire mettre en prison, Marcuse soutient péremptoirement que c'est notre civilisation occidentale, celle des sex-shops, de la pornographie danoise et de la 42^e rue à New York, qui réprime le sexe !...

Comme on pourrait m'accuser d'exagérer, je vais vous proposer quelques citations :

« La libération commence avec le besoin non sublimé, là où elle est d'abord réprimée. En tant que telle elle est libidinale : Eros en tant qu'« instinct de vie » (Freud), contre-force primitive opposée à l'énergie instinctuelle agressive et destructive et à son activation sociale. C'est dans l'instinct de liberté non sublimé que plongent les racines de l'exigence d'une liberté politique sociale ; exigences d'une forme de vie dans laquelle même l'agression et la destruc-

tion sublimées seront au service de l'Eros, à savoir construction d'un monde pacifié. Des siècles de répression instinctuelle ont recouvert cet élément politique de Eros : la concentration de l'énergie érotique dans la sensualité génitale barre la transcendance de l'Eros vers les autres « zones » du corps et vers son milieu ambiant, elle barre sa force sociale révolutionnaire et formatrice. Là où aujourd'hui la libido est déployée comme une telle force, elle doit servir le processus de production agressif et ses exigences : elle s'intègre dans la valeur d'échange. Par ailleurs règne l'agression de la lutte pour l'existence : à l'échelle individuelle, nationale, internationale, cette agression détermine le système des besoins. » (7).

Admirons au passage la clarté du style, la simplicité de l'expression (!) et voyons un peu plus loin (page 33) :

« Nous pouvons distinguer de vrais et de faux besoins. Sont « faux » ceux que des intérêts sociaux particuliers imposent à l'individu : les besoins qui justifient un travail pénible, l'agressivité, la misère, l'injustice. Leur satisfaction pourrait être une source d'aise pour l'individu, mais on ne devrait pas protéger un tel bonheur s'il empêche l'individu de percevoir le malaise général et de saisir les occasions de le faire disparaître. Le résultat est alors l'euphorie dans le malheur. Se détendre, s'amuser, agir et consommer conformément à la publicité, aimer et haïr ce que les autres aiment ou haïssent, ce sont pour la plupart de faux besoins. »

Et pour terminer, sinon je n'arrêtera plus (page 219) :

« Austin méprise tout ce qui n'est pas usage courant des mots, il diffame ce que « nous inventons un après-midi dans nos fauteuils » ; Wittgenstein assure que la philosophie « laisse toute chose comme elle est ». Ces déclarations sont à mes yeux la preuve du sado-masochisme académique, de l'auto-humiliation, de l'auto-dénégation des intellectuels dont le travail ne débouche pas sur des réalisations scientifiques, techniques (ou autres de cette sorte). »

J'ai fait volontairement des citations assez longues et complètes, car rien n'est plus facile que de déformer une pensée par des extraits tronqués.

Mais seule la lecture complète de Marcuse pourrait donner une idée exacte du délire marcusien et de la contradiction permanente de son œuvre avec la réalité.

Ainsi l'auteur explique avec le plus grand sérieux que c'est en Occident que l'on est opprimé, que nos réalisations techniques ne sont que de la petite bière et qu'il faut lutter contre la société pour que le domaine de l'irration-

nel devienne le domaine du véritable rationnel. Selon lui, nos modernes usines électroniques, propres et hygiéniques, avec des parterres de fleurs, ne sont que des variantes d'Auschwitz. Toujours selon lui, si la télévision cessait de fonctionner, le système se désintégrerait. Il n'y avait pourtant pas de télévision du temps de Hitler, mais cela est un détail qui ne trouble pas le professeur Marcuse...

Il va sans dire que cette forme de démente a été énergiquement dénoncée, et notamment par Alvin Toffler (8).

Toffler fait très justement observer que nous assistons non pas au triomphe mais à la chute de la bureaucratie, qu'en dépit des discours anti-technologiques des Ellul, des Fromm, des Mumford et des Marcuse, c'est précisément la société super-industrielle, la société techniquement la plus avancée, qui ouvre la voie à la plus grande liberté.

Mais ces démentis ne peuvent atteindre Marcuse, pas plus qu'aucun démenti ne touchait naguère Goebbels. C'est ainsi que, pour donner un dernier exemple, il écrit, à la page 303 de « L'homme unidimensionnel », que la société a anéanti l'espace romantique de l'imagination, parce que le progrès technique s'est emparé de l'imagination.

Et il écrit cela au moment où, dans le monde entier, la science-fiction la plus romantique connaît un succès sans précédent ! Rien que dans les trois dernières années, CENT MILLIONS de volumes d'Edgar Rice Burroughs ont été vendus aux Etats-Unis...

Oui, Marcuse est vraiment l'exemple le plus étonnant de la contre-vérité et du bluff élevés au niveau d'une méthode scientifique. Comment de telles choses sont-elles possibles ? Je n'ai pas la place ici de l'expliquer, car il faudrait un volume pour en élucider les causes. Je renvoie le lecteur intéressé aux travaux des vrais savants qui se sont occupés du sujet, et notamment à ceux du professeur H.L. Nieburg (9).

Celui-ci a montré que la science américaine était surtout une machine à mettre chaque année vingt milliards de dollars dans les poches des savants sans attendre aucun résultat.

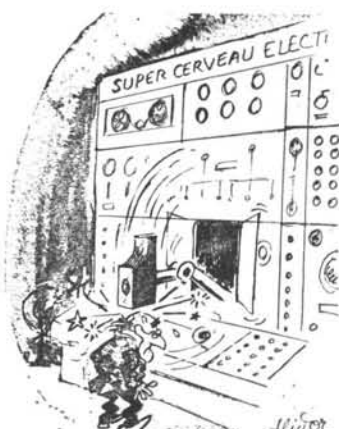
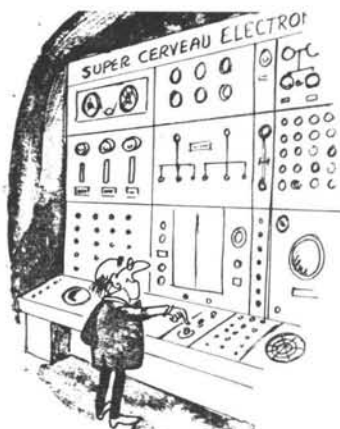
D'autres études du même genre existent, dont quelques-unes à l'état clandestin en U.R.S.S. Il serait souhaitable d'en voir paraître en France, où nous avons, certes, quelques beaux spécimens de charlatans, mais pas du calibre de ceux que je viens de présenter.

Jacques BERGIER.

(8) Alvin Toffler : « Le choc du futur » (Denoël).

(9) « In the Name of Science » (Quadrangle Books - Chicago, 1966).

(7) « L'homme unidimensionnel » (Ed. du Seuil) page 9.



(Dessin de Alidor paru dans "Ciné-Revue").

Le bidon dans la Littérature

LES VRAIS MÉMOIRES DE L'ANTI-MALRAUX



— Ah !
quel ro-
man que
ma vie ...

SI la postérité montre quelque sens de la justice, elle retiendra, ne vous en déplaise, le nom d'André Malraux. Mais d'une manière qui n'est peut-être pas celle qu'attendent le principal intéressé et ses hagiographes habituels. Elle passera sans doute rapidement sur le romancier, ignorera charitablement l'historien de l'art, enterrera pudiquement l'homme politique, mais tiendra à citer en exemple le plus merveilleux comédien et le plus grand virtuose de la contrefaçon ayant habité cette première partie du XX^e siècle, où la concurrence était pourtant rude.

Or, Malraux méritera entièrement ce traitement de faveur, car il aura été beaucoup plus qu'un praticien banal de la contorsion autobiographique et de la légende faite à la main. Il aura été, dans sa vie sinon dans ses livres, un créateur quasi génial : l'inventeur et l'utilisateur presque exclusif d'un système de falsification par personne interposée, propre à faire pâlir d'envie tous les grands imposteurs de notre époque.

Ernest Hemingway, pour citer l'un des plus éminents d'entre eux, mentait comme il respirait, mais, un peu lourdaud de nature, il accomplissait tout le travail lui-même et se faisait régulièrement pincer la main dans le



André Malraux et Clara Goldschmidt : une fugue à Florence les conduira devant M. le maire.

sac. Malraux est beaucoup plus retors : il ne ment jamais lui-même. Il laisse simplement les autres mentir à sa place. Il les laisse interpréter de façon généralement glorieuse, et même grandiose, un écheveau subtil d'allusions obscures, de silences apparemment lourds de sens, d'omissions volontaires, d'airs entendus et de tics nerveux significatifs. Sur ce, les bons esprits brodent, Malraux ne dément rien et la légende se crée. Puis, un beau jour, on s'aperçoit avec quelque effarement que la légende est devenue biographie officielle.

Cette biographie est, bien sûr, impressionnante : pour l'énorme majorité des âmes simples et des esprits candides, Malraux — en laissant même de côté le postulat selon lequel il serait, de toute évidence, l'un des plus grands écrivains de notre temps — apparaît comme un formidable aventurier. On croit savoir, en effet, qu'il a été, en Chine, un chef révolutionnaire à l'action déterminante — voyez ses romans — que ses découvertes archéologiques ont bouleversé le monde des savants, avant que son destin hors série ne le transformât très logiquement en un as de l'aviation républicaine espagnole, un maquisard ayant libéré la France d'une seule main et une éminence grise politique prompte à se colleter avec les grands problèmes de notre pauvre monde. On croit savoir... et cela suffit, car le grand avantage du système est qu'il fonctionne sur des présomptions.

Au milieu de toute cette mousse d'admiration, les faits simples et bruts ont quelque mal à émerger : à savoir, par exemple, que Malraux s'est rendu en Chine pour y faire des courses à défaut de la révolution ; que ses deux entreprises archéologiques se sont terminées l'une par une condamnation de droit commun et l'autre par un éclat de rire général ; qu'il ignorait à peu près tout de ce qu'était un avion au moment de la guerre d'Espagne, et que son action dans la Résistance a peut-être valu plus de sueurs froides à ses camarades qu'à l'occupant.

“Je suis contre la chronologie”

Mais reprenons plutôt les choses à leur début. Au moment délicat que représentait pour lui la publication de ses Mémoires, Malraux a réussi à tourner l'obstacle par une astuce devant laquelle on ne peut que se montrer admiratif : il a récusé publiquement et en grande pompe l'ordre chronologique. C'est simple mais il fallait y penser. En racontant sa vie tout bêtement et dans l'ordre, comme le font les naïfs, il se serait trouvé contraint soit de détruire de nombreux pans de sa légende, soit de mentir froidement, ce qui est toujours dangereux. Beaucoup plus fort que « Papillon », il a choisi de brouiller d'abord les cartes pour les redistribuer à son gré et ne les montrer que dans l'ordonnance choisie par lui.

— *Je suis contre la chronologie*, déclara-t-il noblement à l'époque. Dans l'ordre des « Mémoires », je crois que la chronologie n'est pas la vérité ; c'est très simplement que, si je veux faire un récit de ma vie, ce qui est essentiel échappera absolument. Alors, il s'agit naturellement pour moi d'une certaine chasse. Je ne peux attraper mon gibier qu'avec des méthodes déterminées. Ces méthodes sont donc contre la chronologie.

A la vérité, les méthodes en question sont plus proches du bonneteau que de la chasse. Et un simple retour à la



Le beau ténébreux des années 20 n'a pas supporté l'inhumaine condition de la vie en caserne.

chronologie montre de façon assez éloquente pourquoi Malraux tient tellement à éviter celle-ci. Il aurait d'ailleurs mauvaise grâce à protester contre une telle exploration après avoir écrit, dans ses « Antimémoires » précisément, la petite phrase suivante : « *Il est admis que la vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache* ». Ce qui, dans son cas, peut passer soit pour du cynisme, soit pour de l'inconscience.

Petits livres pornographiques

Rejeton d'une famille d'armateurs dunkerquois ruinés, André Malraux est né à Paris en 1901. Il fait des études au Lycée Condorcet, puis, mollement, à l'Ecole des Langues Orientales. Ayant quitté le domicile familial à dix-huit ans, il gagne quelque argent en faisant des recherches chez les bouquinistes pour le compte d'un marchand de

livres rares. Il passe bientôt à un « métier » plus actif : la fabrication chez l'éditeur Kra, de petits livres pornographiques extraits des œuvres de Sade, à commencer par « Le B... de Venise », vendu sous le manteau avec des aquarelles très « vivantes » de Couperyn.

C'est alors qu'il rencontre une jeune fille de la haute bourgeoisie d'affaires israélite, Clara Goldschmidt, qu'il séduit rapidement, à la fois par un étalage judicieux de son érudition et par un physique de « Pierrot lunaire ». Les tourtereaux partent pour Florence — en cachette, bien sûr, de la famille Goldschmidt — mais, dans le train, un ami du frère de Clara reconnaît la jeune fille en galante compagnie.

— Si ce n'est pas malheureux, s'exclame-t-il. Une jeune fille de bonne famille !

Le scandale est assuré. Malraux propose donc d'épouser au retour. La famille Goldschmidt manque d'enthousiasme, mais le mariage est célébré, le 26 octobre 1921.

Inutile de préciser que le jeune marié n'a guère de situa-



De tout temps André Malraux s'est intéressé à l'Art. Au début, cela lui valut quelques ennuis...

tion. Il a le gîte et le couvert assurés dans le somptueux et sinistre hôtel particulier des Goldschmidt, avenue des Chalets, à Auteuil, où le jeune couple a été installé au second étage, mais l'argent ne rentre pas pour autant. Malraux poursuit donc ses « travaux d'édition ».

— *Il se cantonna, raconte Clara Malraux, dans l'établissement de textes libertins, illustrés non moins libertinement. Je ne sais comment, au début, fut écoutée cette aimable production ; plus tard, des amis se chargèrent, fort efficacement, ma foi, d'une distribution à peine clandestine en cette heureuse époque.*

Il tente aussi de jouer à la Bourse mais ne se montre pas follement doué en la matière. Une autre échéance menace : celle du service militaire, pour lequel le futur colonel Malraux montre fort peu d'enthousiasme. Il est appelé à Strasbourg, dans les hussards, et passe héroïquement à l'action :

— *Dès son arrivée, écrit Clara, qui l'avait accompagné sur place, il argua de ses troubles cardiaques pour ne participer en rien à la vie de ceux qui l'entouraient et ne quitta le lit non défait de la caserne que pour me rejoindre, le soir, dans notre pension — où de nouveau il tombait sur le lit, défait celui-là, haletant, frissonnant, en sueur et grelottant, suite logique d'une absorption massive de granulés de caféine. Le contrôle des pharmacies n'était point alors ce qu'il est aujourd'hui.*

Avec une bonne dose de caféine et un discret coup de piston auprès d'un médecin-major compréhensif, le tour fut rapidement joué : notre héros ne tarda pas à aller grossir la glorieuse phalange des réformés définitifs.

Les mésaventures d'un "archéologue"

L'horizon, donc, était redevenu clair, mais, entre-temps, les ultimes opérations boursières du jeune couple avaient tourné à la catastrophe. Il fallait faire quelque chose. Et, là, Malraux eut sa première grande idée.

— *Du Siam au Cambodge, déclara-t-il un jour à Clara, le long de la Voie Royale qui va des Dang Rek à Angkor, il y avait de grands temples, ceux qui ont été repérés et décrits dans l'Inventaire, mais il y en a sûrement d'autres, des petits encore inconnus aujourd'hui... Eh bien, nous allons dans quelque petit temple du Cambodge, nous enlevons quelques statues et nous les vendons en Amérique, ce qui nous permettra de vivre ensuite tranquillement pendant deux ou trois ans.*

Ici s'impose d'ailleurs une rapide parenthèse : cette déclaration très précise et les négociations commerciales qui la suivront n'empêchent pas, à l'heure actuelle, toute une cohorte de commentateurs d'affirmer que, dans cette affaire cambodgienne, Malraux n'a été guidé que par « sa passion de l'art khmer », et qu'il faut être bien méchante langue pour lui attribuer un autre mobile. Dans ce qu'il est convenu d'appeler la grande presse, on relève pêle-mêle, sur cette période de sa carrière, des « raccourcis » tels que :

« *Tout jeune encore, on l'a vu chercher en Orient des trésors enfouis dans les temples abandonnés* », ou bien : « *Il fut archéologue au Cambodge* », ou bien : « *De 1923*



.. plus tard, quand il sera ministre du général, cela lui vaudra un surnom : le Brouillon de Culture.

à 1925 (sic), il parcourt la jungle asiatique à la recherche des trésors perdus de la civilisation khmère », ou bien encore : « Après avoir étudié le sanscrit, il part à 22 ans pour le Cambodge, chargé d'une mission archéologique. »

L'une des premières démarches de Malraux vise à obtenir du ministre des Colonies, Albert Sarraut, une lettre d'introduction qui fait s'exclamer Max Jacob :

— Une mission à Malraux ! Il sera orientaliste et finira au Collège de France, comme Claudel. Il est fait pour les chaires.

Mais aussi pour les affaires, car, dans le même temps, Malraux engage des négociations avec un important marchand de tableaux, qui se met aussitôt en rapport avec quelques confrères américains en vue de l'écoulement rationnel et fructueux d'un lot de statues khmères : le produit futur de la « mission archéologique ».

Déjà habité par l'intense réalisme que nous lui connaissons maintenant, Malraux achète également dans un grand magasin... douze scies égoïnes, dont il pense ingénument qu'elles lui suffiront pour venir à bout des temples khmers les plus coriaces.

Et, en octobre 1923, c'est le grand départ. Avec Clara et un compagnon d'aventure, Louis Chevasson, méchamment surnommé « l'Incolore ».

Djibouti, Saïgon, Pnom-Penh, puis le but de l'expédition : le temple de Banteai-Srei, dans la brousse cambodgienne. On est à pied d'œuvre, mais les défaillances de l'équipement sont cruellement ressenties. Les malheureuses scies égoïnes cassent les unes après les autres ; Malraux et Chevasson doivent finalement, au milieu d'un joyeux

gâchis, extirper au ciseau sept statuette — « deux pièces mobiles dites antefixes et cinq fragments de bas-relief », comme le précisera le jugement — d'un poids total de mille kilos et d'une valeur d'estimation d'un million de francs de l'époque.

Mais — dénonciation, vérification de routine ou soupçons de longue date ? — les autorités font ouvrir les caisses au retour à Pnom-Penh, saisissant à la fois les statues et une édifiante correspondance avec les marchands américains. Tout le monde est arrêté.

Clara, ayant avalé le contenu d'un tube de somnifères, a la chance d'être rapatriée sans poursuites au bout de trois mois. Malraux et Chevasson restent en prison.

Le 21 juillet 1924, le tribunal de Pnom-Penh, présidé par le juge Jodin, condamne le premier à trois ans de prison ferme et cinq ans d'interdiction de séjour, et le second à dix-huit mois de prison. La première expédition de l'archéologue André Malraux est terminée.

La légende de Malraux Tsé-Toung

Rentrée en France, Clara n'est pas inactive. Usant des modes intellectuelles de l'heure avec un instinct remarquable, elle réussit à susciter en faveur de son mari une pétition que signent André Gide, Jean Paulhan, François Mauriac, Anatole France, Louis Aragon et André Breton.

Le mythe du jeune intellectuel exalté y est allégué, conformément à des méthodes que nous connaissons bien aujourd'hui ; et la conception éminemment démocratique et progressiste d'après laquelle un vol ne doit pas avoir le même poids selon qu'il a été commis par un tourneur sur zinc ou par un bachelier ès lettres a déjà fait son chemin. Devant la cour d'appel de Saïgon, Malraux s'en tire avec six mois et le sursis. Il va pouvoir rentrer en France et découvrir que la révolution prolétarienne lui tend les bras.

La révolution, mais aussi l'édition, en la personne de Bernard Grasset qui brandit un contrat. Condamné en justice, l'intellectuel famélique, auteur d'une maigre plaquette intitulée « Lunes en papier », est subitement devenu intéressant. Le monde des Lettres cultive déjà l'un de ses principaux vices.

Mais Malraux estime avoir d'abord un compte à régler avec l'administration coloniale indochinoise qui a osé le punir comme un vulgaire pékin, lui, le « fils de roi » à la mode de Gobineau, l'ami d'Arland et le protégé de Breton. Ah, mais ! Il veut revenir et « leur en faire baver ». Il s'associe, en février 1925, avec l'avocat saïgonnais Paul Monin pour fonder un journal nommé *L'Indochine*, qui, sous le couvert de la « défense des droits annamites », attaquera sans relâche l'administration. En dépit de la désapprobation du gouvernement général, il paraît officiellement de juin à août 1925. Puis, les ennuis commencent. Le gouvernement général réagit et le journal s'effondre. C'est le moment, pour le biographe organisé, de servir au lecteur la tarte à la crème classique du fameux et mystérieux voyage en Chine.

Malraux se rend à Hong-Kong et à Canton, où s'agitent les fractions déjà rivales du Kuo-Ming-Tang. Il y va, en fait, pour se procurer les moyens techniques — essentiellement, les caractères d'imprimerie — nécessaires à la continuation de son journal. Au mieux, il y reste deux mois, ce qui semble un peu court pour cette action révolutionnaire déterminante dont se gargarisent ses hagiographes : « Commissaire spécial du Kuo-Ming-Tang »... Bien entendu ! « Délégué à la propagande »... Quoi de plus normal ?

A la vérité, il ne subsiste aucune trace du passage de Malraux à Canton.

Mais, poussée comme un troupeau d'oies par quelques journalistes imaginatifs, la légende, une fois de plus, est allée bon train. Un jour, un esprit agile s'avisa qu'en 1925, Mao Tse-Toung, lui aussi, se trouvait à Canton. Le rapprochement était tentant. Il fut tenté. Une véritable escalade s'engagea. Ce fut tout d'abord : « Et si Mao et Malraux s'étaient rencontrés à Canton ? », puis : « Lorsque Mao et Malraux se sont rencontrés à Canton... », enfin : « A l'époque où Mao et Malraux combattaient côte à côte en Chine... ».

Il fait frémir les jolies femmes

Dès novembre 1925, notre « Chinois » était de retour à Saïgon, où il faisait reparaitre son journal sous un nouveau titre : *L'Indochine enchaînée*. Ses éditoriaux étaient alors signés « Jacques Tournebroche ».

En février 1926, le terrain devient trop brûlant. Risquant l'expulsion en bonne et due forme, Malraux prend les

devants et regagne la France. Il emporte dans ses malles « La Tentation de l'Occident » et, avec ce texte, l'amorce d'une belle carrière littéraire et mondaine qui va lui permettre de jouer tout à loisir les loups-garous dans les salons parisiens.

Après « Les Conquérants », « La Voie Royale » et « La Condition humaine », Mauriac, déjà spécialiste des découvertes littéraires vingt-deux ans avant celle de Françoise Sagan, écrit de lui qu'il s'avance « le poignard à la main ». A la terrasse des Deux-Magots — cela s'impose — le nouveau romancier à la mode fait frémir les jolies femmes en leur racontant par le menu comment on découpe en fines tranches les Chinois rebelles au sens de l'Histoire.

En 1933, le Prix Goncourt est venu récompenser ses efforts, et, chose assez curieuse, on a fini par le prendre pour un archéologue et un orientaliste : il fait même des conférences. Lui montant quelque peu la tête, cette réputation va l'amener à devenir le principal acteur de l'une des farces les plus grotesques de l'entre-deux-guerres : la fausse découverte de la capitale de la Reine de Saba.

“ Je crois que nous nous gourons ! ”

En février 1934, nanti à la fois de l'argent de son prix et du désir de s'affirmer, il tombe sur les écrits assez fumeux de Fresnel, consul de France en Arabie vers le milieu du XIX^e siècle, affirmant que la capitale de la Reine de Saba existe encore dans la région de l'oued Adhanat. Les archéologues se tapotent discrètement le menton lorsqu'on évoque le sujet devant eux, mais Malraux voit là l'occasion de sa vie.

Il affrète un avion, un Farman 190 que pilotera le capitaine de réserve Corniglion-Molinier, futur général et futur ministre — lui aussi. L'opération de presse organisée autour de l'expédition est grandiose.

Pourtant, du côté de la cartographie, cela se présente moins bien : à Djibouti, dernière escale avant les choses sérieuses, les hardis explorateurs s'aperçoivent que leurs cartes ne coïncident aucunement avec celles de la base aérienne. Les différences les plus légères sont de l'ordre de 50 kilomètres !

Au-dessus des terres à explorer, la situation se révèle encore plus confuse : les aviateurs ne trouvent pratiquement aucun des points de repère prévus. Et Corniglion-Molinier, réaliste, griffonne sur un carnet qu'il tend à Malraux cette phrase significative : « *Je crois que nous nous gourons* »...

Il ne reste que dix minutes avant le demi-tour rendu nécessaire par l'épuisement du carburant, lorsque survient enfin la « découverte » que Malraux racontera ensuite avec cette belle simplicité qui n'est pas son moindre charme :

« *A droite, devant nous, commence à devenir distincte une tache presque blanche, une plage de galets colossaux au milieu du sable. Accident géologique ? Erreur ? Nous nous répétons qu'il faut attendre, approcher, mais, déjà, au fond de nous-mêmes, nous avons reconnu des tours, et nous SAVONS que c'est LA VILLE. Nous arrivons dessus, la regardons grandir comme un affamé mange...* »

Cependant, chose assez curieuse, tout autour de la « cité perdue », des Bédouins jaillissent de leurs tentes et com-

LES PETITES ANNONCES
L'INTRANSIGEANT
au tarif de 75.000 francs
par an - 750.000 francs
pour deux ans - 1.500.000 francs
pour trois ans - 2.250.000 francs

Le Journal de Paris

TROISIEME EDITION

L'INTRANSIGEANT

PARIS - 10, rue de Valenciennes - 10, rue de Valenciennes - 10, rue de Valenciennes

Le Journal

AU-DESSUS DU DÉSERT D'ARABIE

En survolant
a capitale mystérieuse
de la reine de Saba

Le prodigieux spectacle de la cité morte
par André MALRAUX

**Dans la galerie murée,
86 mineurs ont péri
asphyxiés ou brûlés vifs**

*La révélation d'un drame : « Une grande découverte,
et puis le feu... Le soufflage personnel des
Bastards, sans conséquence... »*

(Une œuvre spéciale, André WILLOUX)




La scène de la « ville de Saba. (Cliquez de A.F. Hertz) (Cliquez de la grande photo adjointe)

La révélation d'un drame : « Une grande découverte, et puis le feu... Le soufflage personnel des Bastards, sans conséquence... »

Le 9 mai 1934, " L'Intransigeant " commence la publication d'un grandiose reportage : " En survolant la capitale mystérieuse de la reine de Saba ", par André Malraux. Hélas! il n'y a pas plus de mystère que de capitale...

mençant à tirer sur l'avion sans aucun égard pour les sentiments élevés de ses occupants. S'il y a bien des ruines dans l'oasis survolée, il y a aussi, apparemment, des habitants. Malraux n'en prend pas moins de nombreuses photos avant de faire demi-tour vers Djibouti.

Et, quelques jours plus tard, à la « une » de *L'Intransigeant* s'amorçait un reportage à sensation : « *En survolant la capitale mystérieuse de la reine de Saba* », par André Malraux.

Pendant dix jours, l'affaire tint la vedette. On alla jusqu'à embaucher un architecte pour reconstituer en maquette la « cité morte ». Puis, ce fut brusquement le silence. Un silence épais et inquiétant.

Ayant soigneusement enquêté sur cette affaire, l'écrivain d'aviation Edmond Petit devait écrire, trente ans plus tard, dans son livre « Missions très spéciales » :

« J'ai voulu en avoir le cœur net et je me suis mis à la recherche des documents qui avaient été produits dans « L'Intransigeant ». Ils restent introuvables. Bien plus, aucune des personnes qui ont eu une part directe ou indirecte dans l'expédition et que j'ai pu retrouver n'a pu se souvenir exactement ni me donner des indications précises. C'est troublant. Restait à consulter un archéologue. C'est ce que j'ai fait en demandant à Mlle Jacqueline Pirenne, spécialiste de l'Arabie, ce qu'elle en pensait. Naturellement, elle dispose aujourd'hui de bien plus d'éléments que ceux qu'on pouvait trouver en 1934, en particulier des cartes à grande échelle qu'elle a établies elle-même. »

Or, selon Mlle Pirenne, le « mystère » n'en est pas un : ce que Malraux avait pris pour la capitale de la Reine de Saba n'était pas une ville mais une vaste oasis formée de plusieurs sites, dont quelques-uns sont en ruines et d'autres encore habités, comme Asahil-Rymn, Duraïb et Kharib. D'où, d'ailleurs, la présence de ces chameliers irascibles qui prirent Malraux pour un pigeon d'argile...

LA CAPITALE MYSTERIEUSE DE LA REINE DE SABA



MANIFESTATION FRANCO-ALLEMANDE



Ce n'est décidément pas dans les sables chers à T.E. Lawrence que notre Prix Goncourt pourra déterrer la gloire dont il rêve. Il ne lui reste plus qu'à revenir vers la politique, d'ailleurs fascinante et fiévreuse en cette année 1934.

Comment on devient colonel d'aviation

Pour Malraux, toujours en quête de la Grande Aventure qui semble le fuir et qu'il est perpétuellement obligé de réinventer dans sa tête, commence le temps des congrès, des conciliabules et des poings levés sur les estrades. Car c'est de nouveau vers le communisme que se dirige notre esthète en mal de frémissements.

Le fascisme lui paraît bien présenter une certaine séduction, mais il a déjà pour lui, dans l'autre camp, sa réputation « chinoise ». De plus, l'extrême-gauche est très à la mode chez ses amis littérateurs.



Tribun pour meetings en tous genres, Malraux-le-Jeune ignore encore les vertus des voix du silence..

De cette époque date sa fameuse phrase : « *Tout homme actif et pessimiste est ou deviendra fasciste, sauf s'il a une fidélité derrière lui.* »

Une fidélité ou des habitudes...

Toujours frénétique et avide de sensations rares, Malraux rencontre Trotsky en exil, avant de se rendre, en août 1934, au Congrès des Écrivains Soviétiques, à Moscou. Il voit Gorki, puis proteste avec André Gide contre le procès de Dimitrov. Mais, sur les estrades des meetings anti-fascistes, dont il est devenu un habitué, il s'est déjà exclamé :

— *Si la guerre éclate, notre place sera là où sera l'Armée Rouge.*

La guerre d'Espagne, en 1936, va lui donner l'occasion de traduire concrètement cette proposition, tout en asseyant enfin cette réputation d'homme d'action à laquelle il tient par-dessus tout. Et ce d'une façon aussi ironique qu'inattendue.

C'est, en effet, de sa belle-famille « bourgeoise et nantie » que lui viendra, en dernière analyse, sa brusque et surprenante ascension dans la hiérarchie militaro-révolutionnaire. Très exactement de l'un des frères de Clara, homme d'affaires jouissant de bonnes relations dans les milieux industriels.

Une délégation républicaine espagnole était venue à Paris, dans l'espoir d'acheter des avions, mais elle se heurtait partout à des fins de non-recevoir. Ce fut alors que Malraux, qui avait contribué à accueillir la délégation, songea à son beau-frère et lui demanda s'il ne pourrait

pas user de ses relations pour ménager un rendez-vous avec un important constructeur, « pour la cause ».

Le beau-frère se démena tant qu'il finit par obtenir le rendez-vous. Ici se situerait d'ailleurs un petit intermède comique, parfaitement éloquent. L'affaire arrangée, Malraux se serait fait un instant tirer l'oreille pour une raison dramatique : le rendez-vous avait été pris pour neuf heures du matin, alors que notre volontaire de la mort avait coutume de ne se lever qu'à onze heures !

Le beau-frère, excédé, ayant menacé de se fâcher et de tout laisser tomber, Malraux aurait fini par accepter ce grandiose sacrifice.

L'entrevue se termina de façon favorable et le constructeur accepta de vendre quelques avions. Du coup, Malraux-le-Sauveur se retrouva colonel d'aviation dans l'antichambre. De la réforme définitive aux cinq galons, on a rarement vu avancement plus foudroyant ! Même Chaban-Delmas — qui était quand même sous-lieutenant de réserve au moment où il fut nommé général de brigade — ne parviendra pas à battre ce record.

La brigade des incompetents

Sur sa lancée et pourvu de ses galons tout neufs, Malraux organise une formation de « volontaires » étrangers,

l'escadrille « Espana », qui se met au service de la République en danger.

Sur ce point précis, mieux vaut laisser la parole à l'homme le plus compétent pour en juger : le général Hidalgo de Cisneros, ancien commandant en chef de l'aviation républicaine espagnole.

Selon lui, la contribution de Malraux à la guerre « s'avéra tout à fait négative ».

« Peut-être aspirait-il à tenir chez nous un rôle analogue à celui que joua lord Byron en Grèce ? ».

Remarque d'une rare perspicacité.

« André Malraux, poursuit le général, n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un avion et il ne se rendait pas compte, je crois, qu'on ne s'improvise pas aviateur, surtout en temps de guerre. »

L'ancien commandant en chef juge d'ailleurs encore plus sévèrement les 12 ou 15 « volontaires » amenés par Malraux :

« Certes, dans le nombre, il y en eut trois ou quatre qui étaient des antifascistes sincères, venus en Espagne animés par leur idéal... Les autres n'étaient que de simples mercenaires, attirés par l'appât du gain (Se rend-on compte de ce que représentait, à l'époque, un salaire mensuel de 50.000 francs ?). Malraux, ignorant des problèmes de l'aviation, ne jouissait auprès d'eux d'aucune autorité, et on peut facilement imaginer de quoi sont capables des types de cette sorte livrés à eux-mêmes. Loin d'être une aide, ils furent une charge... ».

Le général ajoute qu'il a, à plusieurs reprises, demandé leur renvoi, refusé par son gouvernement dans la crainte d'un scandale.

Rendons pourtant cette justice à Malraux : si perdu qu'il soit devant des responsabilités qui le dépassent, il n'est pas lâche et fait même tout ce qu'il peut pour payer de sa personne. Il participe à des missions de bombardement, mais, bien sûr, comme « sac de sable », ses compétences ne lui autorisant guère d'autre rôle.

Tout cela serait plutôt touchant sans le vacarme fait alentour. Un beau jour, Malraux est blessé. La République espagnole lui donne — pourquoi pas, au point où l'on en est ? — ses étoiles de général. Puis il quitte le front pour revenir à des activités où, quoi qu'il veuille et quoi qu'il pense, il se montre certainement plus efficace : des conférences en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, des écrits. En 1937 paraît « L'Espoir ».

Le père Churchill et le gars de Gaulle

En 1939, il se sépare de Clara — dont il divorcera officiellement en 1946. Il a fait la connaissance d'une romancière, Josette Clotys, que les coups du sort l'empêcheront d'épouser mais qui lui donnera deux fils. Le malheur s'acharnera sur cette union : Josette Clotys mourra écrasée par un train, à Brive, en 1944, et les deux fils, Gauthier et Vincent, se tueront en voiture, en 1961. Autre justice à rendre à Malraux : si grand comédien qu'il soit dans presque toutes les circonstances de la vie, il se montrera, devant le malheur personnel, d'une dignité et d'un courage qui commandent le respect.

La guerre ayant éclaté, l'ancien général de l'aviation

républicaine espagnole, revenu dans les normes militaires françaises, s'engage à trente-huit ans comme deuxième classe dans une unité blindée. Là encore, le geste est méritoire — aussi méritoire que celui de Mussolini faisant, en 1916, la même chose au même âge et dans les mêmes conditions — mais il est hors de doute que Malraux savoure tout particulièrement cette situation : elle ne peut manquer de lui rappeler la conduite d'une de ses idoles, Lawrence, s'engageant, lui aussi comme deuxième classe, dans la R.A.F., après avoir abandonné sa vareuse de colonel.

Comme tant d'autres, Malraux sera fait prisonnier. Comme beaucoup moins d'autres, il s'évadera pour rejoindre la Résistance et les maquis de Corrèze.



Général en civil, le volontaire de la guerre d'Espagne s'est transformé en conférencier.

Là, il faut bien le dire, le mélodrame recommence. Repris par son démon, Malraux, alias Berger, est, selon les témoins, un clandestin de cinéma.

« Qui a rencontré cet étrange Berger, écrit Pierre Vianson-Ponté, ne peut l'oublier. Le feutre à la Scarface ou le béret vissé sur la tête, allumant l'une à l'autre les cigarettes anglaises trouvées dans la pointe des « containers » parachutés — signe extérieur d'importance dans la clandestinité — il monologuait, gouailleur et piaffant, sur « les copains », « le père Churchill » et « le gars de Gaulle », terminant chaque période par un « à vous de jouer » qu'il fallait se garder de prendre au pied de la lettre pour une invitation à donner la réplique. »

Car Malraux a repris du galon : il est de nouveau colonel. Et il y croit.

Pourtant, il ne semble pas que ses talents de guerillero se soient sensiblement améliorés depuis cet épisode qui

SEANCE DU 18 DECEMBRE 1952

Additif

au compte rendu in extenso de la 2^e séance du 4 décembre 1952.
(Questions écrites.)

Page 5973, 2^e colonne, rédiger comme suit le texte de la question écrite n° 5750, de M. de Léotard à M. le président du conseil, ministre des finances et des affaires économiques.

5750. — 4 décembre 1952. — M. de Léotard demande à M. le président du conseil, ministre des finances: 1^o s'il a eu connaissance de l'état ci-après des destinations données à la prise de guerre de 2.280.000.000 de francs effectuée en gare de Neuvic (Dordogne) le 26 juillet 1944:

F. F. I.

Périgueux, le 29 décembre 1944.

Payeur aux armées départemental.

Etat indiquant les destinations données à la prise de guerre de 2.280.000.000 de francs affectés en gare de Neuvic le 26 juillet 1944.

DATE	DESTINATION	MONTANT
		francs.
29/7/44	Versé à Léonie du directeur du M. U. R. pour les militaires de la R. 5.....	100.000.000
30/7/44	Versé au commandant Grandville pour les services de la santé des zones R. 5 et R. 6.....	1.500.000
30/7/44	Versé au commandant Grandville pour R. Clair vivre.....	500.000
4/8/44	Versé au S. R. et C. F. du colonel Berger..	500.000
4/8/44	Versé au colonel Rivier, commandant la 12 ^e R. M.....	250.000.000
5/8/44	Versé pour libération de trois prisonniers.	500.000
8/8/44	Versé au colonel Robert de l'E. M. I. R....	4.000.000
9/8/44	Versé pour libération du colonel Berger....	4.000.000
11/8/44	Versé à M. Chasseigne.....	2.000.000
19/8/44	Versé à trésorier F. T. P. du colonel Rivier.	8.500.000
24/8/44	Versé à Isotherme région du Sud-Ouest....	300.000.000
25/8/44	Versé à lieutenant Garland du Q. G. inter-allié	10.000
28/8/44	Versé à directeur service santé Dordogne..	2.000.000
19/9/44	Versé cap. Gemmerlé pour service presse.	100.000
21/9/44	Versé à commandant Luc du colonel	

eut pour cadre un square de Toulouse, durant la guerre d'Espagne, et qu'il raconte lui-même dans ses « Antimémoires » :

« Un jour, dans le petit square, je manipulais mon revolver, le canon vers la terre, dans la poche de mon pardessus. Par inadvertance, j'avais tiré. Le bruit n'avait attiré l'attention de personne... ».

Ce qui, en revanche, ne figure pas dans les « Antimémoires », c'est l'histoire exacte de sa libération, après sa capture par les Allemands, en 1944. Mitraillé alors qu'il circulait dans une voiture à fanion tricolore, blessé à la jambe, il avait été pris et remis finalement à la Gestapo de Toulouse. Après un simulacre de fusillade, il avait été menacé d'être torturé et avait alors fièrement déclaré aux Allemands que Berger était un pseudonyme et qu'il était en réalité l'illustre écrivain André Malraux. Après cette révélation, on se borna à l'enfermer à la prison Saint-Michel de Toulouse.

Sur la suite de l'affaire — et notamment sa libération — le récit de Malraux devient nébuleux. Il se contente de laisser entendre que les Allemands s'enfuirent, un beau matin d'août, sans se soucier de leurs prisonniers.

Mais le « Journal Officiel » du 18 décembre 1952 apporte une autre explication. Sous forme d'une question écrite posée à Antoine Pinay, alors président du Conseil et ministre des Finances, par un député, M. Pierre de Léotard, et reproduisant un état, rédigé le 29 décembre 1944 à Périgueux par le payeur départemental de l'état-major F.F.I. — état « des destinations données à la prise de guerre



Colonel Berger dans la Résistance (ci-dessus) Malraux, capturé par les Allemands, est libéré contre versement de 4 millions de francs, ainsi qu'en témoigne cette coupure du « Journal Officiel ».

de 2.280.000.000 de francs effectuée en gare de Neuvic (Dordogne) le 26 juillet 1944 ».

Or, cette pièce mentionne à la date du 9 août 1944 : « Versé pour la libération du colonel Berger : 4.000.000 de francs ».

Malraux aurait donc bel et bien été libéré par les Allemands en échange d'une rançon de quatre millions versée par la Résistance. Le cas n'est pas unique et il n'a rien d'infamant. Cela tendrait même, au contraire, à prouver qu'on tenait à lui. Alors, pourquoi ce mystère ? Parce que



1945 : rallié au gaullisme, fasciné par le général, l'écrivain devient ministre de l'Information.

Malraux sera toujours Malraux et que cette affaire ne lui paraît sans doute pas s'insérer harmonieusement dans sa légende.

Coup de foudre pour le général

C'est, ensuite, la formation de la brigade Alsace-Lorraine, composée de maquisards agissant en appui de la Première Armée. Et c'est le retour à la politique, par la grande porte, cette fois : ayant officiellement renoncé au communisme, totalement rallié à de Gaulle, qu'il a fini par rencontrer presque fortuitement dans un bureau de la rue Saint-Dominique, Malraux devient conseiller technique, puis, en novembre 1945, ministre de l'Information. Un poste rêvé pour un intellectuel, surtout après le précédent de Giraudoux.

Mais, toujours perspicace dans la méchanceté, Mauriac insinuera plus tard, dans son « De Gaulle », que Malraux aurait certainement préféré le ministère de l'Intérieur. Il ne s'est sûrement pas trompé sur ce point : Malraux, toujours dévoré par son étrange bovarysme, se veut homme d'action et de décision. Mais, en dépit de son goût bien connu pour les Belles Lettres, de Gaulle a gardé en lui suffisamment de l'adjudant-chef de carrière pour se méfier des intellectuels. A ce stade, il ne les envoie pas balayer les écuries, mais il évite de leur donner des postes où l'action pèse son poids.

Toutefois, ne nous y trompons pas : la rencontre de Gaulle-Malraux s'est incontestablement soldée par une sorte de coup de foudre. D'abord de la part de Malraux, bien

sûr : le général le fascine d'emblée et ne cessera de le fasciner de plus en plus. Il y a une raison évidente à cela, à savoir que de Gaulle est tout simplement ce que Malraux a toujours voulu être sans jamais y parvenir. Il est non seulement un grand comédien mais un grand aventurier, un vrai, qui ne se contente pas d'émettre des mots d'auteur, mais qui joue réellement au poker avec les hommes et les événements. C'est un Malraux qui a réussi.

D'ailleurs, dans « Les chênes qu'on abat », Malraux laisse tomber le masque. Il dit, répète et souligne que le gaullisme est « une aventure personnelle ». Or, il n'en veut pas, il n'en a jamais voulu connaître d'autres, lui que certains ont parfois pris pour un politique ou pour un « engagé ».

De l'autre côté, de Gaulle était peut-être heureux de se sentir instinctivement compris. De toute façon, la notoriété littéraire de Malraux flattait son côté bas-bleu, qui n'était pas mince.

Malraux réinvente la critique d'art

Lors du retrait du Sauveur dans ses terres, en janvier 1946, Malraux est également contraint de plier bagages. Pendant quelque temps, il s'occupera les doigts en entreprenant, avec l'exquise modestie qui le caractérise, de réinventer la critique d'art. Il est inutile de s'étendre sur le gigantesque bluff que représente la « Psychologie de l'Art ». Des critiques comme Georges Duthuit en ont assez bien démonté les mécanismes. La technique en est

d'ailleurs facile à résumer : simplification à l'extrême, avec rapprochements abusifs pour le fond et pathos systématique pour la forme.

La grande vie recommence

Avec le R.P.F., Malraux va retrouver d'autres jeux et d'autres espoirs. A commencer par celui, périodique, d'être l'animateur d'une grande aventure politique — celle qu'il traque sans répit, et sans succès, du communisme au gaulisme.

Cette fois, de Gaulle le laisse s'en donner à cœur-joie : il n'y a pas de risques tant que les choses sérieuses n'ont pas commencé. Mais l'aventure tourne court. Il faudra attendre 1958. Entre-temps, selon certaines mauvaises langues, Malraux, rongé et envieux, aurait tourné quelques regards interrogateurs du côté de Poujade. Aventure, S.V.P. ?

En mai 1958, c'est la grande vie qui recommence. Il va, bien entendu, être d'abord nommé ministre de l'Information : il est abonné au poste. Abonné, mais peut-être pas très informé. Au mois de juin, le bruit court qu'il a tenté de recruter son cabinet parmi les activistes d'extrême-droite mais qu'on l'en a discrètement dissuadé. A son premier grand discours public, le 14 juillet, il menace le communisme international d'un doigt fébrile, concluant avec un curieux chevrottement :

— *A bon entendeur, salut !*

Conseil qui n'est pas perdu pour tout le monde, puisque, lors de la formation du gouvernement suivant, il se retrouve ministre des Affaires Culturelles, plus spécialement chargé du blanchiment des façades.

Que dire de sa carrière, ensuite ? Il suit de Gaulle qui lui jette de temps à autre un discours à ronger. Pour Le Corbusier ou pour Jean Moulin.

Le 24 avril 1961, pourtant, un grand frémissement : c'est la nuit-clé du putsch d'Alger. Tandis que Michel Debré invite les populations à lui faire un rempart de leurs corps devant les parachutistes, Frey a péniblement rallié, regroupé et habillé en Croquebol modèle 47 deux ou trois cents harkis P.S.U. Ils sont rassemblés dans la cour du ministère de l'Intérieur, les bras ballants et le casque enfoncé jusqu'au maxillaire inférieur. Surgit Malraux qui, jubilant, les harangue, s'exclamant à la fin :

— *No pasaran !*

De nouveau, il s'y croit. Il ne lui en faut pas beaucoup. On a finalement les soldats de l'An Deux qu'on mérite...

Après la disparition de son illustre modèle, Malraux est resté seul à se ronger les ongles, en retournant dans sa tête ses rêves enfuis. Car la réussite d'une carrière de comédien n'est pas celle d'une carrière d'aventurier. Celle-ci, il l'a ratée ; il restera toute sa vie ce qu'il ne voulait pas se contenter d'être : un homme de lettres qui a tant d'imagination qu'il finit par en donner aux autres.

Jean BOURDIER.



“Un homme avide de jouer sa biographie, comme un acteur joue un rôle”. André Malraux. “La Voie Royale”.

Le bidon dans la Presse et la Publicité

COMMENT ON VOUS BOURRE LE CRANE

LE bidon s'est d'abord appelé le bobard. Mais, en ces temps anciens, les journalistes se contentaient d'inventer l'événement. Ils n'allaient pas jusqu'à le fabriquer.

Tartarin croyait à ses exploits imaginaires, et les chroniqueurs militaires de 1914 finissaient par ne plus douter que les Cosaques se trouvaient bel et bien « à quelques étapes de Berlin ». Un quart de siècle plus tard, ils n'avaient d'ailleurs qu'à suivre les augures officiels pour déclarer solennellement que la route du fer était définitivement coupée.

De même, c'est en toute innocence journalistique que des gazetiers trop enthousiastes décrivirent, le 8 mai 1927, l'arrivée triomphale des aviateurs français Nungesser et Coli à New York, alors que les malheureux reposaient déjà au fond de l'Atlantique.

Mais quand le bobard se fait bidon, la crédulité imprudente se transforme en mensonge délibéré.

Après la guerre, le bidon est devenu la spécialité de certains hebdomadaires à sensation. L'image a relayé le texte pour renforcer le « vécu » de certaines scènes totalement montées par des reporters plus pourvus d'imagination que de scrupules.

Ils se trouvent toujours des excuses : « Le public aime ça ». Affirmation qui, pour eux, justifie tout. Pour un peu, ils prétendraient faire œuvre sociale en jonglant avec la vérité !

En revanche, ce qu'ils ne disent pas, c'est que le bidon se vend fort bien. Et que c'est là sa seule raison d'être.

Comme le canard aux navets, le bidon journalistique se prépare de différentes façons.

Première recette : faire frémir ou faire pleurer. Pour croire à son petit bonheur, le lecteur doit le nourrir sans cesse du malheur des autres. L'honnête homme a besoin des coups de feu des gangsters. Très vite, l'encre d'imprimerie fait bon ménage avec le sang.

Au sortir de la guerre, le public, encore traumatisé par les monceaux de cadavres défigurés de Katyn ou d'Auschwitz, est devenu particulièrement sensible à l'horreur. On lui en fournira, et même de l'horreur exotique.

Le Congo, avec ses Balubas et ses mercenaires, va devenir une des terres d'élection du bidon. En Afrique noire, la main-d'œuvre ne manque pas et l'on raconte dans les salles de rédaction une histoire atroce.

Des soldats noirs venaient de liquider d'une balle dans la nuque quelques prisonniers, dont le premier tort avait été d'appartenir à une tribu ennemie depuis la nuit des temps. Arrive un photographe qui prend quelques clichés des victimes. Bonnes photos qui se vendront bien à une agence, mais manquent un peu de vie (!).

Très poliment, il demande aux Noirs s'il ne serait pas possible de recommencer pour prendre sur le vif des photos de l'exécution elle-même. Quelques pauvres diables récupérés dans la brousse vont servir de figurants. Ils sont promptement alignés sur le bord de la piste et fusillés séance tenante, tandis que le journaliste s'affaire derrière ses appareils.

La légende de ses images atroces sera faite plus tard. On attribuera ce massacre aux Katangais ou aux Lumumbistes, selon la coloration politique du journal. Ou au hasard, tant les Noirs se ressemblent et les crimes se valent.

Des morts qui servent deux fois

Parfois, les cadavres servent plusieurs fois. Ainsi, quand Enrico Macias partit faire une tournée en Israël, en juin 1970, *France-Dimanche* voulut « dramatiser » un peu le voyage. Il publia côte à côte deux photographies : sur l'une, Macias se trouvait avec des soldats ; sur l'autre on pouvait voir un militaire en treillis gisant sur le sable, tout ce qu'il y a de plus mort. La légende donnait le frisson : « *Cet homme est mort à quelques mètres d'Enrico* ». Une troisième photo concluait logiquement : « *Macias sera obligé de chanter avec un gilet pare-balles* ».

Malheureusement pour *France-Dimanche*, un confrère ne devait pas tarder à dévoiler la supercherie : la photo du cadavre datait du 6 juin 1944 et avait été prise en Normandie !

L'essentiel pour un journal à sensation est de posséder de bonnes archives. Il faut avoir en stock toute une série d'expressions : le sourire et la tristesse, la colère et la surprise. On saisit au vol un acteur qui grimace parce qu'il a une poussière dans l'œil et, quelques mois ou quelques années plus tard, on ressort la photo, avec une légende

Ce qu'ils n'ont jamais osé vous avouer

LA VIE SEXUELLE DE VOS ENFANTS enfin RÉVÉLÉE par des médecins

France Dimanche

N° 1240 LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOS D'INFORMATION EN FRANCE Semaine du 9 au 15 mai 1970

Lire en p. 14

ENRICO MACIAS BLESSÉ au CŒUR

Le geste du cœur et le courage d'Enrico se sont retournés contre lui ! On ose l'accuser aujourd'hui de n'avoir pensé qu'à sa publicité en Israël !

Cet homme-ci est mort à quelques mètres d'Enrico. Et lui, le soir, dans le campement, s'est mis à pleurer. Aujourd'hui des jaloux ont le droit de se servir de sa mort pour accuser Enrico d'une basse trahison.

Accusé...

Couvert de lettres anonymes

... de se faire de la publicité sur le dos des morts !

obligé de chanter avec un gilet à pare-balles

FRANCE-BIDON PRIS EN FLAGRANT DÉLIT

Cet homme tué à quelques mètres d'Enrico Macias (dixit "France-Dimanche", à gauche) est en réalité un soldat américain tombé, le 6 juin 1944, sur une plage de Normandie (cf le document authentique, à droite). Mais à "France-Bidon", on exploite aussi bien la crédulité du public que les cadavres !

bien émouvante du style : « Il pleure parce que le public l'a boudé à son dernier récital ».

Pour les petites gens, on ne possède pas d'archives. Alors, il faut provoquer les sentiments. Une mère de douze enfants vivait avec son mari dans un taudis de deux pièces, en grande banlieue. L'Assistance publique avait obtenu que deux de ses gosses fussent confiés à un établissement d'éducation. La mère était ravie de cette solution qui lui enlevait une charge, mais des journaux, prévenus de l'affaire, avaient décidé de titrer : « On arrache deux jumeaux à leur maman ».

Il fallait une photo de la mère en larmes pour illustrer les articles. Mais allez faire pleurer une femme qui n'en a pas envie ! Pendant plus d'une heure les reporters se relayèrent à qui pourrait déclencher ses larmes.

On dut lui parler de ses varices et de la phlébite qui la menaçait pour enfin provoquer une expression de douleur inquiète aussitôt prise au vol...

Des néo-nazis de carnaval

Si le bidon fait bon ménage avec le social, il s'accommode aussi bien de la politique.

Au mois de mai 1966, *Paris-Match* dépêcha photographes et reporters en Allemagne de l'Ouest avec pour mission de rapporter des documents sur « la renaissance du nazisme outre-Rhin ».



1944, 6 h, même lieu, l'un des premiers morts américains. A son cou, l'étiquette, signée d'un officier, constatant le décès.

Arrivés à Munich, les journalistes ne perdirent pas de temps et se rendirent aussitôt chez un costumier travaillant pour le cinéma et pour le carnaval, Peter Breuer. Ils louèrent un stock de drapeaux à croix gammée et quelques uniformes noirs SS. Restait à recruter des « néo-nazis ». Des portiers d'hôtel et des garçons de bar acceptèrent, moyennant un bon pourboire, de se prêter à la mascarade.

Les photos furent très réussies. Les scènes fixées sur la pellicule avaient un petit aspect de messe noire et on put raconter que des fanatiques se réunissaient clandestinement pour tendre le bras devant le buste du défunt Führer et entonner en chœur le « *Horst Wessel Lied* ».

Les anciens combattants de la résistance s'émurent et dénoncèrent la renaissance de l'hydre fasciste et l'influence du mythe nazi sur la jeunesse d'Outre-Rhin. L'affaire se politisait d'autant plus qu'à cette époque le général de Gaulle devait se rendre en visite officielle à Moscou.

Malheureusement pour les auteurs de ce reportage-bidon, un de leurs confrères découvrit la facture du costumier et interrogea les figurants. Le frisson d'horreur se termina en éclat de rire.

Quand les journalistes manquent d'imagination, ils reçoivent parfois des renforts inattendus. Tel cet abbé Larzabal, curé de Socoa au Pays basque français, qui, au moment du procès de Burgos, invita des chaînes de télévision étrangères à tourner, dans la salle des fêtes de son église, des scènes de tortures. Des militants séparatistes, costumés en

gardes civils et en policiers franquistes, passaient à la question certains de leurs camarades jouant le rôle de victimes de la répression. Cris et coups, rien ne manquait à ce chef-d'œuvre du reportage truqué, où les journalistes se trouvaient dépassés dans le domaine du bidon par un ecclésiastique plus ingénieux qu'honnête.

Attitude plus fréquente qu'on ne croit et qui rappelle les fameuses redditions d'armes du temps des guerres coloniales. Quelques dizaines d'indigènes venaient remettre devant les caméras de vieilles pétoires qui leur avaient été distribuées, la veille, par les spécialistes de l'action psychologique. Tout le monde feignait d'être dupe et, à la fin, on récupérait les fusils qui pouvaient servir une autre fois.

Là, les journalistes ne sont plus auteurs mais complices. Cela leur permet de garder leur conscience pour eux et même de faire œuvre patriotique.

Un bruit de train remplace les chars

La presse parlée ne tient pas à laisser à la presse écrite l'exclusivité du bidon.

Lors des événements de Tchécoslovaquie, en août 1968, un reporter d'un poste périphérique se trouvait à la frontière, du côté autrichien, à quelques kilomètres de Bra-



Les néo-nazis de "Paris-Match" : des garçons de bar habillés au décrochez-moi-ça.

tislava. Il s'était éloigné de ses confrères, qui battaient la semelle dans la nuit, pour enregistrer un reportage particulièrement émouvant. Le clou de l'émission était le bruit des chenilles des chars soviétiques que l'on percevait dans le lointain. En réalité, il s'agissait tout simplement d'un train qui haletait dans la campagne voisine. Mais, avec le ton dramatique du reporter, l'illusion était parfaite.



Cependant, dans le domaine du bidon, l'amour est encore plus inépuisable que la guerre. La presse du cœur possède un certain nombre de sujets en or, sur lesquels il est pratiquement possible de revenir chaque semaine (1).

(1) A cet égard, il existe une concurrence acharnée entre les deux principaux hebdomadaires du cœur : France-Dimanche et Ici-Paris. Chaque journal possède des informateurs en place chez le confrère ; on se chipe des titres ou bien on s'arrange pour contredire le concurrent.

Si les têtes couronnées occupent si souvent la « une » des hebdomadaires spécialisés, c'est qu'on imagine mal un souverain se donnant le ridicule de faire un procès à un journal. Les cours ont leur dignité.

L'avantage du système, c'est que l'imagination n'y joue qu'un faible rôle. Le public désire toujours les mêmes histoires : « Ça va mal entre Elisabeth et le prince Philip », « La reine Fabiola n'aura pas l'enfant qu'elle espérait », « Farah Diba devra-t-elle divorcer ? »... (2).

Sans cesse, les mêmes personnages reviennent sur la scène comme les carabiniers dans les théâtres de sous-préfecture : Margaret, Onassis, Grace de Monaco, Soraya...

Même les disparus peuvent encore servir et, récemment, un hebdomadaire titrait : « Kennedy n'est pas mort ! »

(2) On pourrait, à ce propos, citer ce directeur d'un hebdomadaire à sensation qui a pour habitude de formuler lui-même chaque semaine un titre, laissant à ses rédacteurs le soin d'inventer le texte qui le justifiera.

Dans le domaine du spectacle, le bidon devient une véritable institution. Tout est soigneusement réglé entre l'impresario de la vedette dont il faut parler et le journal qui accepte de lui faire cette publicité en forme de scandale.

Deux thèmes essentiels : l'amour et la santé. Mais une règle impérative : tout doit aller mal. Comme dit un spécialiste de ce genre de journalisme :

— Dans le bidon, le bonheur, c'est le bide !

Il ne s'agit plus de raconter une histoire ou de dévoiler un secret, mais de « monter un coup ». Un coup minutieusement mis au point par l'impresario et le journaliste.

La pseudo-révélation arrive toujours à un moment où la vedette a besoin de publicité : gala, tournée, lancement d'un disque ou d'un film (3).

Tout commence par un dîner dans un endroit à la mode. C'est un dîner d'affaires tout comme un autre. L'impresario attaque :

— Cette fois, c'est décidé, on va fiancer Babette (4).

— Avec qui ?

— Attendez un peu. Voyons d'abord l'histoire de ce grand amour : elle l'a connu dès l'enfance. Ça plaira à la province. Les premiers succès les ont séparés... Si on parlait d'une tentative de suicide ?

— De qui, lui ou elle ?

— Des deux.

— Vous êtes trop exigeant. Mettons : lui d'abord. Son suicide à elle, on pourrait le garder en réserve.

— D'accord. Alors, il en réchappe. Elle l'apprend. Elle le revoit en cachette. C'est la réconciliation, les amours clandestines. L'aveu : « Oui, je l'aime ». Le mariage prochain...

— Vous avez une date pour le mariage ?

— A la rentrée. J'ai besoin de faire durer le suspense pendant toute la tournée de cet été.

A la veille du pseudo-mariage, ce sera la rupture.

Le journaliste propose :

— A ce moment, on pourrait imaginer sa tentative de suicide à elle ?

Cette idée du journaliste plaît à l'impresario. Sauf un petit détail : il préférerait une dépression nerveuse, sans aller jusqu'aux barbituriques.

— Ce sera excellent pour la rentrée à l'Olympia. De toute façon, on en reparlera...

Il reste à trouver le fiancé. On se passe des photos. Babette fait la difficile :

— Pas celui-ci, il est trop moche... Pas celui-là, il est trop vieux...

— On ne peut quand même pas te donner un premier communiant !

— N'oubliez pas que c'est un ami d'enfance.

On finit quand même par se mettre d'accord sur la photo d'un oiseau rare. Babette ne l'a jamais vu et ne le verra jamais. Peu importe, cette photo sera publiée comme un « document » : « Le portrait qui ne la quitte jamais ».

(3) Ainsi, vous avez sans doute remarqué combien la vie sentimentale et mondaine de Brigitte Bardot était conditionnée par la sortie de ses films. Depuis peu, elle s'est découverte un nouveau « fiancé » et se laisse complaisamment photographier en sa compagnie. En outre, elle accepte de paraître en public et va jusqu'à donner le coup d'envoi d'un match de football. Tout cela a une explication : son nouveau film, « Boulevard du Rhum », dont il faut « préparer » la sortie.

(4) Prénom sans signification et interchangeable. Vous pouvez lui substituer celui de votre chanteuse préférée.



Curieux, ces "fiancés" que l'on voit toujours de dos ! (Photographie tirée de "France-Dimanche").

Mais il faut quand même un reportage où les deux fiancés se trouvent ensemble. Rien de plus facile : un des collaborateurs du journal, pris de dos, jouera à merveille le personnage.

Avantages du procédé : le même figurant peut servir pour deux ou trois vedettes et, avec lui, on est au moins certain de ne pas avoir de procès ! (5).

Il ne reste plus qu'à prendre rendez-vous pour les séances de pose.

La technique de ce genre de clichés soulève toutefois quelques petits problèmes. Il ne faut surtout pas que les photos soient trop léchées. Le public doit croire qu'il s'agit de documents pris clandestinement, à l'insu des amoureux.

(5) Un journaliste indépendant — que nous ne nommerons pas — s'est d'ailleurs fait une spécialité de ce genre de photos-bidons. Dès qu'un personnage célèbre est enterré, il emmène au cimetière sa secrétaire et la fait poser de dos, agenouillée, un foulard noir sur la tête, devant la tombe toute fraîche. Cela lui permet de « monter » une histoire aussi touchante qu'exclusive : « Celle qu'il aimait en secret est venue lui dire un dernier adieu »...

On les surprendra donc de loin, avec un télé-objectif, et plus la photo sera floue, plus elle paraîtra authentique. D'autre part, jamais le « fiancé » ne doit être photographié de face, mais en profil perdu ou même de dos. Plus le résultat ressemblera à une photo d'amateur et plus le public s'y laissera prendre et croira avoir entre les mains la preuve des amours clandestines de Babette...

Les « complices » de ce reportage-bidon se retrouvent quelques jours plus tard pour un nouveau dîner. On discute longuement sur le choix des clichés :

— Babette doit avoir l'air à la fois heureuse et traquée... Tenez, j'aime bien celui-ci où elle le regarde avec des yeux tristes !

Mais c'est surtout l'impresario qui a l'air triste ce soir. Le journaliste l'interroge :

— Des ennuis ?

— Non. Enfin, pas exactement. Mais cette histoire de fiançailles, je me demande si c'est bien à votre hebdomadaire de la lancer. Votre reportage est bon. Pourtant il paraîtrait encore plus vrai si la nouvelle était publiée d'abord par un quotidien.

— Dites tout de suite que *France-Machin* ne fait pas sérieux.

— Il fera encore plus sérieux si vous publiez deux pages-photos après un article de dix lignes dans *Le Givaro*. Je m'en charge.

Coup de fil, le lendemain, au chroniqueur parisien de ce quotidien :

— J'ai décidé de fiancer Babette.

— Encore !

— Ce n'est que la deuxième fois...

— Comment est-il, votre fiancé ? Connu ?

— Non, c'est un ami d'enfance. Je vais vous expliquer...

L'opération bidon se déroule ensuite selon le scénario convenu.

En cas de besoin, Babette protestera qu'il s'agit d'une atteinte à sa vie privée. Pour faire encore plus vrai, elle annoncera qu'elle fait un procès au journal. Naturellement, il ne viendra jamais devant les tribunaux.

Tout le monde sera content. Le journaliste parce qu'il aura réalisé un bon « scoop », l'impresario qui songe déjà à ses recettes, la vedette parce qu'on parle d'elle, et aussi le public qui aura sa ration hebdomadaire de sentiment.

Le « fiancé » durera quelques mois, avec des rappels de temps à autre : disputes, réconciliations, projets, désespoirs...

Viendra enfin la rupture définitive. Mais Babette ne sera pas oubliée pour autant. Son impresario est d'ailleurs là pour y veiller. Il convoque à nouveau un journaliste :

— Encore une histoire d'amour ?

— Non, cette fois c'est un accident de santé. Parlez-en à votre conférence de rédaction.

Le journaliste propose l'idée à son patron. Mais celui-ci est intransigeant :

— Je veux du sérieux. Au moins la polio. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Pas mal. Mais je voudrais d'abord lui demander ce qu'elle en pense.

Coup de téléphone :

— Allo, Babette, la polio, ça te dérange en ce moment ?

— Un peu, j'ai une tournée...

— On va essayer de trouver autre chose, mais sans trop préciser : un mal mystérieux...

— Oui, mais alors pas le cancer. J'ai horreur de ce truc et ça porte malheur. De toute façon, je dois être guérie pour novembre.

— Ne t'en fais pas. On te fera aller à Lourdes. Un miracle, rien de meilleur avant un gala.

C'est sans doute Piaf qui a « bénéficié » la première de reportages-bidons sur ses maladies. Les journalistes sont même allés tellement loin que beaucoup de spectateurs espéraient secrètement avoir « la chance » de la voir mourir en scène. Rien de tel pour remplir une salle !...

Cependant certains acteurs ne se prêtent pas à ce jeu. Ils passent pour de mauvais coucheurs et on les attend au tournant après leur mort (6).

Ainsi Bourvil, qui était déjà enterré quand on a dévoilé des souffrances qui avaient été bien réelles.

Des hebdomadaires comme *France-Dimanche*, *Ici-Paris* ou *Spécial dernière* ont une telle réputation de « bidon » que des vedettes arrivées à un certain stade de notoriété préfèrent utiliser, pour faire parler d'elles, des journaux estimés plus sérieux, comme *Match* ou *L'Express*.

Belmondo ou Delon se déclarent volontiers hostiles au bidon « sauf dans un canard sérieux et pour un gros coup ». Leur fameuse querelle au moment de la sortie de « Borsalino » a pu ainsi atteindre une hauteur fort profitable à la publicité du film...

Le bidon reste tellement lié au succès d'une carrière ou d'un spectacle que ses détails demandent de longues trac-tations. On peut dire que les trois-quarts des prétendues « indiscretions » concernant les vedettes ont fait l'objet de coups de téléphone préalables destinés à régler jusqu'à la grosseur des lettres composant le titre de l'article.

Ceux qui se plaignent d'atteintes à leur vie privée n'ont en général pas manqué de convoquer photographes et journalistes à la moindre de leurs sorties. Et même quand ils se fâchent, c'est souvent encore du bidon...

La poudre de perlinpinpin

Le bidon, comme le dieu Janus, présente deux faces. Dans le reportage, il insiste toujours sur le malheur (des autres). Dans la publicité, il promet sans cesse le bonheur (des gogos).

L'incroyable dose de crédulité qui pousse les lecteurs à prendre pour paroles d'Evangile les serments d'amour des idoles les incite tout autant à croire aux miracles des modernes marchands de poudre de perlinpinpin.

Là encore, on trouve les deux motivations essentielles du bidon : l'amour et la santé.

Les guérisseurs se contentent pour le moment de publicité rédactionnelle et évitent de parler de maladies trop graves, comme le cancer ou la polio. Les charlatans de la médecine, eux, s'en tiennent aux signes extérieurs de la mauvaise santé : migraine, obésité ou insomnie.

(6) ... Et même parfois de leur vivant. C'est l'explication de certains articles fielleux ou vengeurs dont le lecteur ne comprend pas a priori la raison.

Seule
DEPUIS 20 ANS



...LA VRAIE
Croix d'Agadès
DE ROGER MEUNIER
attire la chance...
M^{LE} DÉPOSE
TIERCE
AMOUR
BIEN-ÊTRE
tout ce que vous désirez de la vie, ceci ne vous

ce TALISMAN
n'est pas comme les autres
c'est
une **IDOLE**



CHARGÉE AU COURS DES SIÈCLES
de la réalisation des espoirs de mil-
lions d'hommes :
C'EST LA DÉFENSE surannée des
sionnaire qui la ramène chez nous.
Elle passe ensuite de mains en mains
et chaque fois le même prodige se
renouvelle : son propriétaire

vous bonheur - votre réussite
dans votre vie



révélation
des secrets rituels
et magiques des
disciples de
ÇAKYA-MOUNI
Depuis des siècles
ence bénéfici
aide

des centaines d'exemples le prouvent : voici enfin pour vous la
chance unique de connaître vraiment santé, bonheur, prospérité.

extraordinaire! la Madone
aux larmes
de Syracuse
peut réaliser tous
vos souhaits (sincères
et légitimes)
même si vous êtes sceptiques, même si
vous avez tout essayé, tout tenté : c'est
véritablement "la" chance unique et for-
midable qui s'offre à vous... la dernière
peut-être. Ne la laissez pas échapper et for-
profitez-vous aussi des bienfaits de "votre"
Madone aux larmes.



GRATUIT! AUTHENTIQUE! c'est (aussi)
une véritable œuvre d'art
façonnée par le même artiste
tous les jours la céleste
grâce

Pour connaître la merveilleuse histoire
cette Madone qui, en 1953, a pleuré
75 heures, vraiment : à 600 millions

La Pensée
prodigieuse
force secrète
permet d'agir à distance
sur l'esprit des autres



Une méthode extraordinaire et inédite
pour transmettre votre pensée aux autres,
leur imposer votre volonté, susciter en
eux des désirs, des sentiments, etc.,
et cela de près comme de loin, d'une
façon absolument secrète. Demandez au-
jourd'hui même, sans aucun engagement
la continue brochure

LES « TORCHES-ARDENTES »
de Madame CLEMENT
AUX EMANATIONS PRODIGIEUSES;
A L'EFFICACITÉ SANS PRÉCÉDENT,
ADAPTÉES A LA RÉCEPTIBILITÉ DE CHACUN



Les travaux de Madame CLEMENT sont basés sur
le spiritisme traditionnel des magiciens de la plus
Haute Antiquité.
En brûlant chez vous, pour vous, ses « TORCHES-
ARDENTES » dégagent un pouvoir jamais égalé
dans l'occultisme.
Réunis en Congrès mondial, tous les grands savants
des sciences occultes ont unanimement reconnu
l'efficacité, sans égale, de sa méthode : elle est
la seule au monde à la posséder.

Mme CLEMENT met au service de tous
le secret du succès en

La crédulité publique n'a pas de limites. C'est elle qui fait la fortune des marchands du Temple.

La hantise de la ligne permet de faire bien des dupes. On se réfugie au besoin derrière une autorité médicale, bien entendu anonyme. Qui résisterait à cet appel : *un médecin découvre le moyen de maigrir sans drogues, sans exercices et sans régime ?*

On vous promet de perdre jusqu'à 18 kilos de graisse superflue. Et en dormant, encore... On s'engage avec le même optimisme à effacer les ventres et à faire grossir les seins...

Mais tout « bidon » comporte également une part de mystère. L'hypnotisme à la portée de tout un chacun permet de résoudre bien des problèmes. On peut acquérir un regard fascinant par correspondance, agir à distance sur l'esprit des autres et même prévoir l'avenir, car aujourd'hui n'importe qui peut acheter « la sphère divinatoire extra-magnétique ».

Aucune loi n'empêche d'astucieux commerçants de vendre des porte-bonheur, et le catalogue des croix, des médailles et des breloques est inépuisable. Un bijou de pacotille, quand on l'affuble de pouvoirs mystérieux, vaut cent fois sa valeur. Bonne opération pour le fabricant !

Rien n'est négligé dans ce domaine, où il faut quand même se renouveler. Le christianisme fait alors bon ménage avec l'hindouisme, le magnétisme avec le dynamisme, et la Pierre du Nord avec la Croix du Sud.

On mobilise la madone aux larmes de Syracuse, qui peut réaliser tous vos souhaits (sincères et légitimes, précise la notice pour sauvegarder une apparence de morale...). Quand à la déesse Lakshmi, « son pouvoir miraculeux est historiquement prouvé ».

S'il existe un miracle dans toute cette publicité-bidon, c'est bien l'inépuisable crédulité des acheteurs de ces gris-gris. Car, non seulement ils achètent, mais encore ils s'en vantent. Les témoignages sont là. Avec les noms, les photos et les adresses de ceux pour qui « le miracle est devenu quotidien ». De quoi convaincre les plus réticents...

D'ailleurs, ces marchands d'amulettes jouent sur le velours. En effet, à partir du moment où ils vendent quelques milliers de médailles, il se trouve mathématiquement parmi les acheteurs quelques personnes à qui survient un événement heureux et qui ne résistent pas à l'envie de se

voir citées en exemple. Le plus dur, c'est d'amorcer la pompe au départ : on utilisera donc, pour commencer, des noms et des témoignages bidons.

Mais nos marchands de bonheur ne vendent pas que du vent. Parfois ils enferment ce vent dans une enveloppe séduisante. La dernière mode, qui nous vient d'Amérique, est celle des « poupées gonflables » grandeur nature, munies d'une « peau douce et naturelle ». Pour 67 francs seulement, vous pouvez vous procurer une femme (presque) vivante qui vous offre « 1.000 possibilités d'amusement ». On a même prévu un lot de cinq « party-girls » pour les polygames esseulés.

C'est que le bidon se porte de plus en plus sur le sexe. Lunettes qui déshabillent, films « étrangers », manuels d'éducation érotique, etc. (7).

Peut-on enrayer cette vague de publicité-bidon ? Il existe bien un B.V.P. (Bureau de Vérification de la Publicité) chargé de contrôler le sérieux des annonceurs. Mais la plupart des publicités attrape-nigauds ne tombent sous le coup d'aucune loi. Les gens ne sont pas obligés d'envoyer de l'argent. S'ils le font, c'est à leurs risques et périls.

De leur côté, les agences de publicité sérieuses (ne souriez pas, il en reste quelques-unes) prennent aussi leurs précautions, c'est-à-dire réclament le paiement comptant des publicités dont elles ignorent l'origine : 99 fois sur 100, ces publicités sont payées cash. L'argent n'est donc pas un gage de respectabilité. Alors ?

Alors, ce n'est pas encore demain que disparaîtront ces placards proposant une paire de jumelles pour 29 F ou un pistolet pour 25 F. Et les gogos alléchés recevront toujours, en échange de leur argent, une paire de jumelles d'enfant ou un pistolet miniature !

L'incitation de majeurs à la crédulité n'est pas encore un délit établi.

Frédéric SOREL.

(7) Voir notre chapitre sur le bidon dans l'Erotisme.



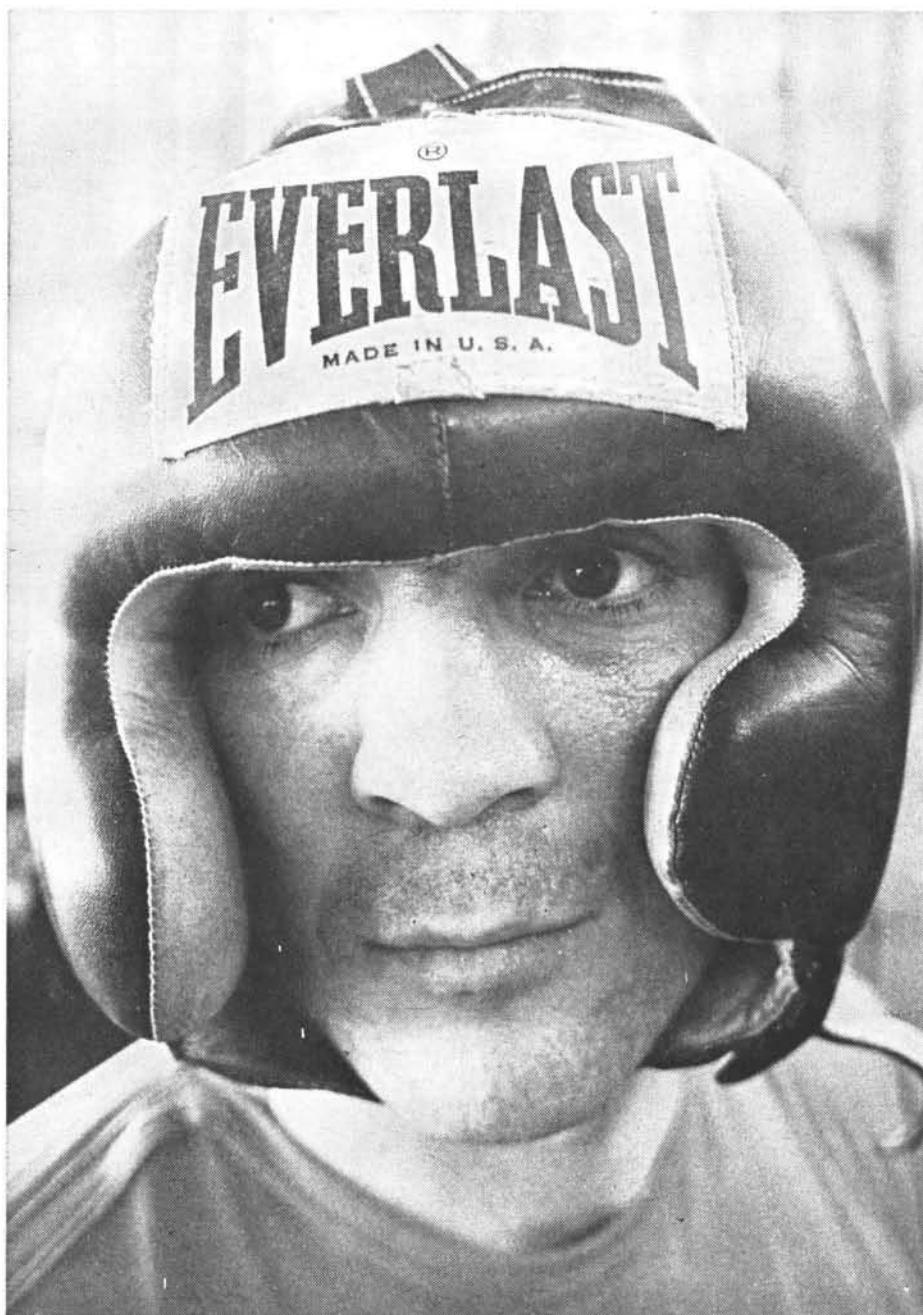
**LE REGARD FASCINANT
DES HYPNOTISEURS**

Vous l'obtiendrez sans peine par un moyen simple et facile. Vous SEDUIREZ irrésistiblement en AMOUR. Vous IMPOSEREZ votre volonté en AFFAIRES. Vous ferez FORTUNE et REUSSIREZ en toutes choses.

Cela saute aux yeux, naturellement !
(Publicité parue dans la presse).

Le bidon sur le ring

CERDAN JUNIOR : UN NUMÉRO BIEN AU POING



Cerdan fils : la
grande classe
n'est pas hérédi-
taire...

LE point de départ de la carrière de Marcel Cerdan junior est une tragédie. Celle de la mort de son père, le grand Marcel Cerdan, disparu dans la nuit du 27 au 28 octobre 1949, quand l'avion qui l'emmenait aux Etats-Unis percuta un pic des Açores.

Accident d'autant plus dramatique qu'à cette époque déjà, la France entière vivait en état de « frustration » vis-à-vis de Marcel Cerdan. Il avait perdu son titre de champion du monde des poids moyens devant Jack La Motta, le 16 juin 1949, à Detroit, sur un mystérieux accident musculaire survenu au bras gauche. Cette blessure ouvrait la porte à une revanche, dont l'issue ne faisait de doute pour personne, tant la classe de Cerdan paraissait supérieure à celle de La Motta.

Paradoxalement, en ne redonnant pas à Marcel Cerdan-père la chance qu'il méritait, la fatalité préparait la carrière de Marcel Cerdan-fils. Il suffisait d'attendre le jour et l'heure.

En vérité, toutes les conditions étaient réunies pour que le destin du prestigieux Marcel servit un jour de tremplin à un autre Cerdan. Un immense capital affectif attendait un héritier. La fin trop brutale d'un champion avait laissé la France sur sa faim de gloire. Le nom de Cerdan restait nimbé d'une auréole désenchantée, que les années ne parvenaient pas à ternir. Enfin — coïncidence ou ultime don du ciel ? — le petit Cerdan, né le 4 décembre 1943, à Casablanca, n'avait même plus besoin de se faire un prénom. On l'avait baptisé Marcel.

Quand, onze ans après la mort de son père, le 4 avril 1960, Marcel Cerdan junior monta sur le ring de la Salle Wagram, à Paris, la France se reprit à rêver. Une nouvelle épopée pugilistique commençait, fondée sur la magie d'un nom et d'une descendance.

Marcel Cerdan II n'avait que 16 ans et demi quand il reçut ainsi, en plein visage, l'adulation d'une foule chauffée à blanc. D'autres que lui auraient sans doute vacillé. Mais le manager, Philippe Filippi, avait su cuirasser l'âme de son protégé : ce fut lui le premier vainqueur de cette bataille de Wagram. Son Aiglon était prêt à s'envoler.

Le nom de l'adversaire de Cerdan II ? Aucune importance, quantité négligeable. 2.500 spectateurs hurlaient : « Marcel, pense à ton père ». Parmi eux, des vedettes du Tout Paris, d'anciens champions ex-rivaux de son père, des dizaines de photographes, des cameramen de cinéma, tous les journalistes spécialisés et même un envoyé spécial du grand magazine américain *Life*. Dans l'ombre, des « financiers » de la foire aux gnons soupesaient déjà les avantages à tirer d'une situation aussi richement prometteuse.

Un manager qui connaît la musique

L'essentiel, dans un sport commercial comme la boxe, c'est de faire connaître un boxeur, de transformer son nom en valeur or. Le mécanisme de toute ascension dans le « boxing business » repose sur des principes simples, com-



Le petit Marcel dans les bras de son père.

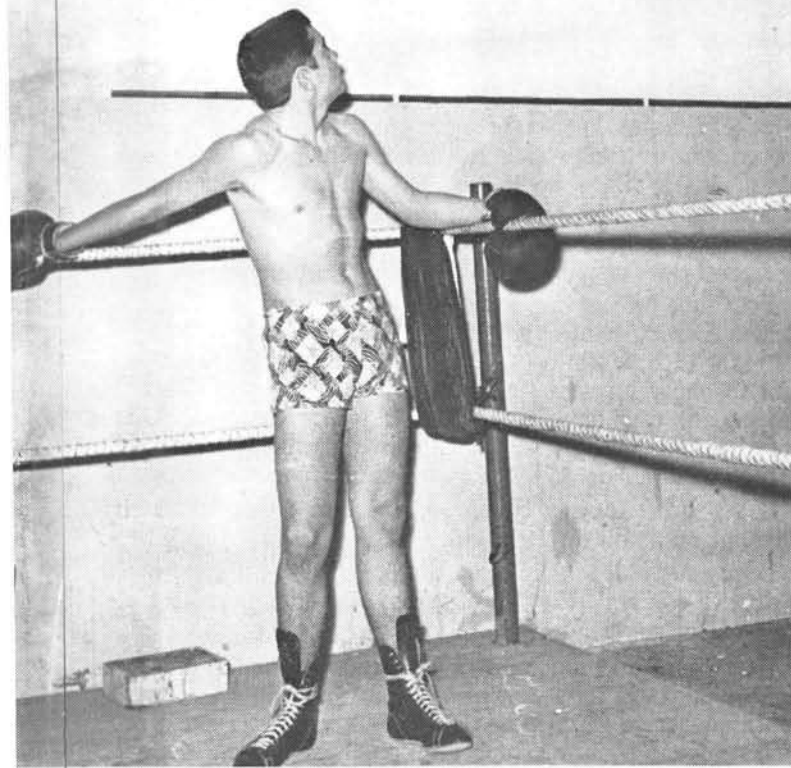
parables à ceux du « show business » : il s'agit d'abord de trouver une série d'adversaires à la force du boxeur pour le hisser très progressivement vers le sommet. Alors seulement on pourra l'opposer à des rivaux de premier plan, les confortables recettes et le prestige de l'intéressé ne risquant plus de souffrir d'un échec. On n'avait pas agi autrement avec Cerdan-père.

Avec le fils c'était encore plus facile : le nom était déjà tout « fait ».

Gilbert Benaïm, l'impresario du Palais des Sports, avait d'ailleurs, au lendemain de la soirée de Wagram : « L'important était que, par la volonté de ce jeune garçon, la tradition des Cerdan se poursuivît ». Le filon était trouvé ; restait à l'exploiter rationnellement en persuadant le public que Cerdan II était un boxeur de la même trempe que Cerdan Premier.

Voyons donc comment on a tenté d'y parvenir.

Marcel Cerdan junior n'avait pas encore 15 ans lorsqu'il



Le jeune Cerdan sous l'œil de son père.

fut « confié » au manager Philippe Filippi, un ami de son père. Corse bon teint, truculent et « comédien » à souhait, Filippi est rompu à toutes les subtilités de la boxe et, de surcroît, très lié avec les financiers du Palais des Sports. En outre, son « écurie » était alors bien pourvue en boxeurs de premier plan : Séraphin Ferrer, Alphonse Halimi, Chérif Hamia, Honoré Pratesi, etc. On comprend donc que la famille Lopez (la famille de Marinette Cerdan, la veuve de Marcel), ait insisté pour que le « petit » fût confié à Filippi.

Pour donner encore plus de poids à son parrainage, celui-ci, jamais à court d'idées, révéla que Marcel Cerdan-père attendait d'avoir reconquis son titre mondial pour s'enrôler dans son team. Curieuse allégation, car, à l'époque — en 1949 — Marcel Cerdan venait de prendre son frère Vincent pour manager et on le voit mal se priver de ses services pour ceux de Filippi. S'il l'avait réellement souhaité, il l'eût fait de longue date. Mais passons ! L'im-

portant était de susciter dans l'esprit du public l'image d'un fils respectueux exauçant un vœu posthume de son père. Marcel Cerdan II avait une « mission » à continuer, un flambeau à reprendre.

Toujours dans cette même optique, quand Marcel junior vint à Paris, il ne pouvait s'installer ailleurs que chez Edith Piaf. Certes, elle était sa marraine, mais, surtout, son nom avait été étroitement uni à celui de son père, et cela bien avant que Simone Berteaut n'eût fait un best-seller de leur liaison. Le jeune homme habita donc l'immense appartement du boulevard Lannes, dans une promiscuité « artiste » qui n'était peut-être pas l'idéal pour un entraînement sportif. Qu'à cela ne tienne ! Il fallait bien perpétuer la légende...

Mêlant habilement la réalité et la fiction, on faisait de l'image d'Epinal. Rendez-vous compte : un boxeur débutant ramassant les gants échappés des mains de son père, sous l'aile protectrice d'une vedette populaire ! Il y avait de quoi faire pleurer dans les chaumières. Dix ans plus tard, *France-Dimanche* pincera sans vergogne la même corde sensible en lançant sur huit colonnes et en rouge « les fiançailles de Marcel Cerdan junior et de Mireille Mathieu ». Le nouveau Cerdan et la nouvelle Piaf ! Il suffisait d'y penser.

Rendons-lui cette justice, Philippe Filippi n'était pas à l'origine de cette mascarade (n'est-ce pas, M. Johnny Stark ?). Il fit mine de la désavouer. Mais, dans son for intérieur, il dut quand même s'en féliciter, car tout ce qui donnait au jeune Marcel une dimension extra-pugilistique ne pouvait que renforcer sa célébrité.

“Ce gosse sera très, très fort”

Le décor étant planté et l'atmosphère créée, il fallait maintenant s'occuper de la carrière sportive de l'héritier valeureux. Filippi connaissait suffisamment la boxe pour savoir qu'aucun fils de champion n'a jamais fait un grand champion. Il convenait donc de se montrer prudent et de ne pas compromettre par un échec le formidable battage publicitaire entretenu autour de l'adolescent. Un ring n'est pas un podium et les coups de poing ne sont pas des caresses.

Mais, en attendant, cela n'empêchait pas les déclarations d'intention. Pour vanter son poulain, Filippi se fit camelot : « *Cerdan sera un champion aussi grand que son père, prophétisait-il. Il y a des signes qui ne trompent pas. Trente-six ans d'expérience m'autorisent à dire que ce gosse sera très, très fort. Si je n'avais pas senti en lui un sujet d'exception, il y a belle lurette que j'aurais payé au petit une place d'avion, un aller simple pour Casablanca, en demandant vite à sa mère de lui trouver un bon métier.* »

Tout était dans cette déclaration : la référence au père, les garanties du manager, le pari sur le fils, et même la générosité du billet d'avion !

La suite était plus contestable — du moins l'avenir se chargera-t-il de la contredire : « *Je suis certain qu'il frappera très fort, un jour. Le punch s'apprend, se travaille, se « mijote » à mesure que le corps se durcit au combat.* »

Enfin, Filippi terminait par une envolée lyrique (et darwiniste) : « *Marcel et moi, nous avons une sorte de contrat*

moral. Nous nous sommes mutuellement promis d'aller le plus loin possible ensemble. Je crois à l'hérédité de toutes mes forces ».

Tout cela était écrit dans *Paris-Presse* du 18 décembre 1963, un an avant que Cerdan II ne devint professionnel. Remarquons dès à présent que, dans le cas du jeune Marcel, l'hérédité lui a surtout permis de gagner plus d'argent qu'aucun boxeur de sa valeur n'en a jamais amassé : plus de 150 millions d'anciens francs...

Les débuts d'un néo-professionnel

Filippi ne laissa pas Cerdan « moisir » chez les amateurs. Et pour cause ! En finale des championnats de Paris, son élève avait subi une troublante défaite par K.O. au premier round devant un certain Vandriessche. Il était temps d'aviser. Le manager, inquiet, s'empressa donc de lui faire signer une licence de boxeur professionnel. « Là, au moins, on peut choisir ses adversaires... », avoua-t-il avec un réalisme qui confine au cynisme. Par bonheur, le faux pas n'avait pas eu trop de retentissement. La France entière attendait avec impatience le néo-professionnel.

Et le miracle se reproduisit une deuxième fois ! Pour ses débuts « pro », Cerdan II fit salle comble à Neuilly, le 12 décembre 1964. On lui avait opposé un certain Alexis Scheid, un homme de tout repos. Marcel l'emporta sans trop de mal. Ce Scheid symbolisait déjà, à lui seul, tous les adversaires que l'astucieux Filippi allait placer sur la route de Cerdan pour le mener vers ce but suprême : le championnat du monde.

Filippi découvre une grave lacune

Cette première victoire professionnelle « relança » le jeune Marcel. Maintenant tout était en place pour le quadrille : l'entreprise Cerdan allait pouvoir tourner à plein régime. Le « petit », comme le surnomme affectueusement Filippi, possédait les rudiments de son métier. On s'était même évertué à faire de lui un bon technicien, « garantie » toujours utile en cas de controverses futures. Filippi voulait, en effet, éviter le piège dans lequel, trente ans après Primo Carnera, un José Urtain s'effondrera pour n'avoir pas assimilé les principes élémentaires de l'art pugilistique.

D'autre part, il apparut d'autant plus nécessaire de faire de Cerdan un « styliste » que son manager avait détecté chez lui une grave lacune : il manquait de puissance ! Or, un boxeur sans punch est condamné à végéter. On essaya bien de combler cette faiblesse par un travail intensif (Filippi envoya secrètement son poulain couper des arbres dans les Pyrénées pendant trois étés !) mais rien n'y fit. La force de frappe de Marcel junior n'évoque pas plus aujourd'hui qu'il y a huit ans celle de son défunt père.

Mais revenons à 1965. Sur la lancée de Paris, le nom de Cerdan était devenu en province une valeur or. Filippi organisa donc incontinent la plus fructueuse tournée publicitaire jamais accomplie par un boxeur. Toutes les villes de France y passèrent : de Limoges à Dunkerque, de

Besançon à Bordeaux, de Marseille à Metz, de Rennes à Grenoble, de Châlons-sur-Marne à Alfortville ou à Cannes, etc.

Au total, une trentaine de cités et autant de combats contre des adversaires de second ordre, incolores, inodores et sans danger.

Pourquoi, d'ailleurs, se gêner ? Partout on « redemandait » du Cerdan. Il assurait la recette à lui seul. Alors, qu'importe l'adversaire choisi ; il suffisait qu'il fût de bonne composition.

Filippi, lui, veillait à sauvegarder les intérêts matériels de son poulain. Et il y veillait bien, n'exigeant pas moins d'un million (d'anciens francs) par rencontre, et quelquefois beaucoup plus.

Les organisateurs ne se faisaient pas trop tirer l'oreille, car Cerdan faisait salle comble. (A titre de comparaison, Roger Ménétreay, autre étoile montante du ring, ne touchait pas plus de 500.000 anciens francs de ces mêmes organisateurs.)

Quant aux combats eux-mêmes, ils ne respiraient peut-être pas toujours la sincérité la plus absolue. A force de vouloir faciliter à tout prix la promotion d'une vedette, on en arrive parfois à certains accommodements — qui n'ont rien à voir avec le ciel. Nous n'accusons personne et attendons encore moins des aveux de la part des divers intéressés. Le voile du silence se déchire plus difficilement que celui du Temple.

Pourtant, un des anciens rivaux de Cerdan, le Limousin André Leguy, battu par jet de l'éponge au 2^e round, le 12 mars 1965, à Limoges, tint un jour des propos étranges. Son manager lui avait proposé un combat contre Cerdan, moyennant une bourse de 100.000 francs (anciens). Une aubaine pour un pugiliste de sa classe, dont les cachets ne dépassaient jamais 25.000 anciens francs par combat.

Il n'y avait qu'une condition, expresse : que le match s'arrêtât au 4^e ou au 5^e round.

Leguy fut réticent. En vain, d'ailleurs, car il n'avait plus à donner son accord ; son manager s'en était purement et simplement passé...

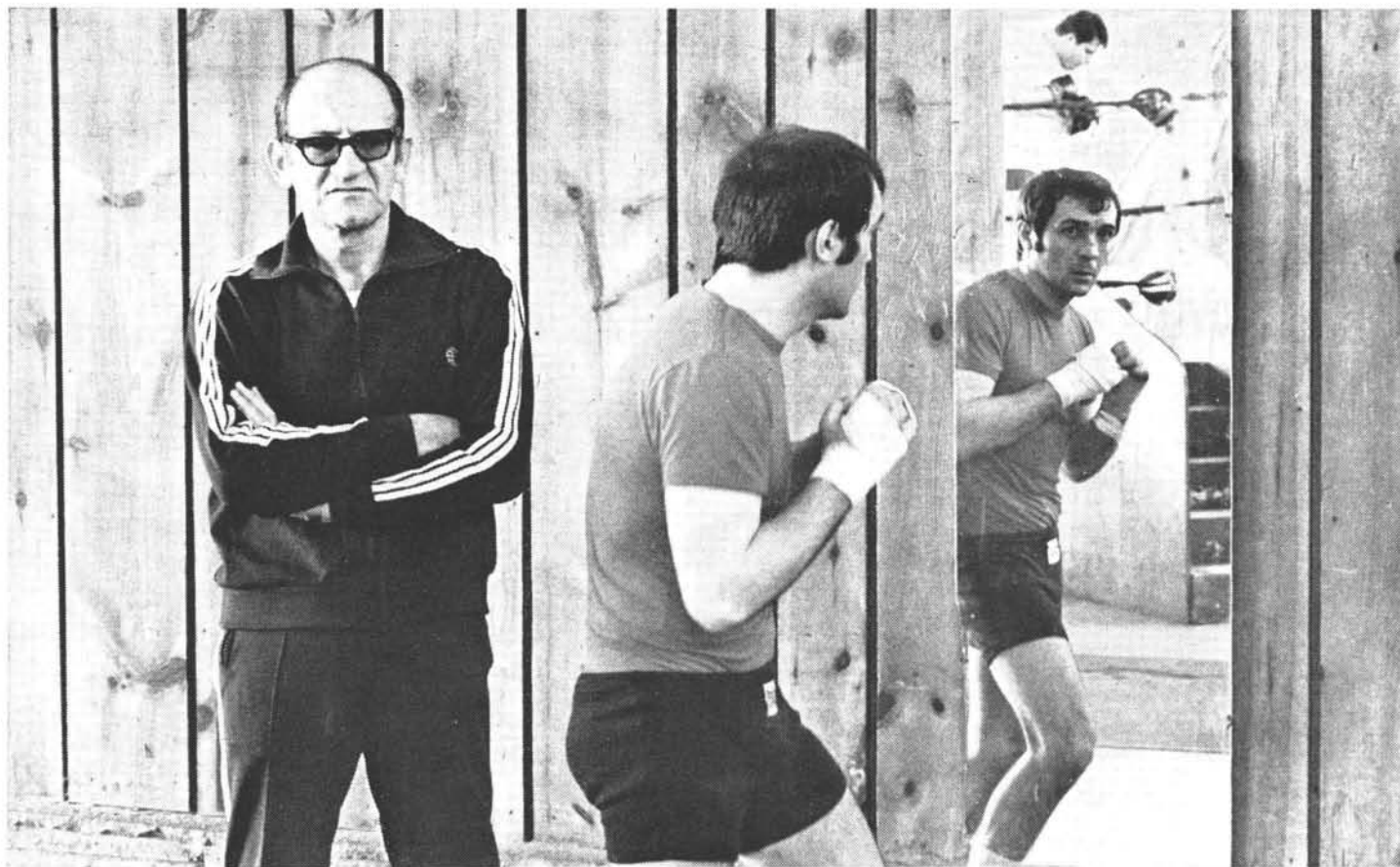
Au début de la rencontre, Leguy encaissa malencontreusement un assez rude crochet. Pendant la minute de repos, son manager se garda bien de lui donner les sels qui « réveillent » un boxeur sonné. Du coup, ses chances étaient sérieusement compromises. A la reprise, le manager s'empressa de lancer l'éponge sur le ring, en signe d'abandon, sous les hurlements du public. Tant pis pour son poulain. Lui, il avait tenu ses engagements.

C'était le sixième combat professionnel de Cerdan, sa première victoire avant la limite...

Combien d'autres Leguy Cerdan a-t-il ainsi battus au cours d'affrontements douteux ? On ne le saura sans doute jamais. Pour l'instant, il continuait son Tour de France des rings, rencontrant au hasard des Allemands, des Espagnols, des Britanniques (tous de deuxième série) ou des Français inconnus, brusquement surgis de l'ombre à la faveur d'une confrontation fructueuse.

Certes, il y eut parfois des « ratés ». Ainsi, à Dunkerque, 800 spectateurs le conspuèrent à l'issue d'un combat d'une trop évidente médiocrité. Mais ce genre d'incident était rapidement étouffé.

L'attirance magique du nom de Cerdan était si profitable (au sens trébuchant du terme) qu'on en vint à « monter » des combats à la chaîne, comme de vulgaires rencontres de catch. A un solide docker de La Rochelle,



Vieux renard des milieux pugilistiques, Philippe Filippi espère encore mener le "petit" au sommet.

Gilles Fincato, on offrit d'arrondir son bas de laine en affrontant Marcel junior deux fois en dix mois : le 30 décembre 1968 à Besançon et le 27 septembre 1969 à Boulogne. Dans les deux cas, ce Fincato, qui n'était même pas classé parmi les dix meilleurs boxeurs de sa catégorie, se comporta en figurant intelligent. Il sut fournir un spectacle honorable à une foule qui n'avait d'yeux que pour l'héritier d'un nom prestigieux.

Détail significatif : si Filippi avait « choisi » Fincato comme adversaire de Cerdan, c'est parce que ce dernier avait complètement arrêté la boxe pendant une dizaine de mois. Le temps de se marier à Toulouse, dans la plus grande discrétion. Un fils, Nicolas, vint au monde deux mois après la cérémonie. Simultanément Marcel junior se lança dans les affaires : il acheta un restaurant à Toulouse et un bar à Argelès-sur-Mer. (C'est d'ailleurs pour « relancer » ce bar qu'il alla boxer, le 2 avril 1971, à Perpignan, contre l'Allemand Klaus Klein, un vétéran à bout de souffle qu'il domina facilement aux points).

C'est l'émeute au Palais des Sports

Mais, en boxe comme ailleurs, il n'est bon bec que de Paris. Il fallait donc produire de temps à autre Cerdan sur le ring du Palais des Sports — ne serait-ce que pour renforcer les liens d'« amitié » qui unissent Filippi, Charley Michaëlis et Gilbert Benaïm.

Cependant, à Paris, les choses étaient plus délicates : on

ne mystifie pas les aficionados de la Porte de Versailles comme de quelconques profanes de province. Aussi est-ce au Palais des Sports que Cerdan apparut le mieux dans sa vérité limitée, condamné à un destin également limité.

Cela n'empêcha pas le roué Filippi d'entretenir l'équivoque en organisant toute une série de matches d'un intérêt sportif très discutable mais d'un rapport financier indiscuté.

Voilà pourquoi on assista à une succession de combats bidons, toujours minutieusement réglés et soigneusement orchestrés par une presse complaisante. Une manière de record fut établi le 6 décembre 1965 avec le match Cerdan-Nollet.

Fernand Nollet, qui avait largement dépassé la trentaine, était pratiquement à la retraite. Il n'avait pas remis les gants depuis plus de neuf mois. On lui organisa un furtif combat de « mise au point » en province, le 22 novembre. Il s'agissait de « faire mousser » son duel avec Cerdan comme un test décisif et capital pour ce dernier.

Cerdan se prêta au jeu et annonça : « *Ma carrière ? Tout ou rien. Avec Nollet, c'est le début de ma deuxième période* ».

En réalité, il ne risquait pas grand-chose. Nollet n'avait accepté de remonter sur un ring que parce que son manager, l'avisé Jean Bretonnel, avait flairé la bonne affaire et obtenu de partager fifty-fifty la recette globale de la réunion avec Filippi qui, lui, ne voulait pas un combat de plus de six rounds.

Chacun des adversaires reçut 3.500.000 anciens francs pour dix-huit minutes d'un combat parfaitement insipide, qui, aux dires de Georges Carpentier, « desservit la boxe ».

A l'annonce du verdict — une victoire « de faveur » pour Cerdan — l'émeute éclata au Palais des Sports. Et, le lendemain, dans les journaux, on put lire les titres suivants :

« *Le vrai scandale Cerdan* » ;

« *Une sympathique aventure sportive dégénère en opération commerciale* ».

Quant à Georges Carpentier, il ajouta : « *On peut se demander si Cerdan a une carrière de champion devant lui. Je suis surpris qu'on lui laisse exercer ce métier et qu'on ait pour lui les plus hautes ambitions...* ».

Ce soir-là, quelques yeux commencèrent à s'ouvrir.

La ficelle était trop grosse

Dans l'escouade des adversaires choisis par Filippi pour son poulain, avec l'assentiment des « financiers » du Palais des Sports, on trouve de tout : un homme en fin de carrière, usé et déjà malade (François Pavilla, malheureusement décédé depuis), un Américain totalement inconnu (Withfield), un vétéran de 36 ans aux moyens limités (Lucien Fernandez), qui n'était plus monté sur un ring depuis sept mois et termina sa carrière contre Cerdan, etc. Le seul rival de qualité fut un espoir, Robert Gallois, que le jeune Marcel battit avec peine.

L'important était toujours de « garantir » la victoire du « petit ». On sut y parvenir, même dans des circonstances apparemment discutables, puisque des témoins impartiaux purent écrire : « *Les juges ont voulu que l'épopée Cerdan continue* ».

Astucieusement, Filippi évita les hommes « durs » (Orsolics, Josselin). Le risque était trop grand. En outre, il refusa toujours de faire disputer à Cerdan des championnats de France ou d'Europe, car, en cas de succès, il eût perdu la liberté de « choisir » ses adversaires. Un champion officiel se doit, en effet, d'affronter des challengers non moins officiellement désignés, sous peine d'être destitué de son titre.

Tous ces petits calculs se révélèrent payants. A l'occasion de son match contre Pavilla, Marcel Cerdan établit le record des recettes du Palais des Sports : 240.442 francs pour 5.000 spectateurs. Ce record sera amélioré deux ans plus tard, le 25 janvier 1971, pour le match Cerdan-Lopopolo, avec 243.760 francs. Quel magnifique atout dans le jeu du tandem Filippi-Cerdan que cette aptitude à enfoncer le plafond des recettes !

Il y eut tout de même une soirée où Filippi, en bon méridional qu'il est, dut se rendre compte qu'il avait « lancé le bouchon un peu trop loin ». Ce fut le 16 janvier 1970, lors du scandaleux match entre Cerdan et Pablo Lopez, chasseur d'hôtel à New York de profession et boxeur d'occasion. C'est Filippi lui-même qui avait déniché le groom-pugiliste aux Etats-Unis. Le Palais des Sports avait donné son accord. Le résultat fut catastrophique.

Ce Lopez ne faisait même pas partie des 50 meilleurs boxeurs de sa catégorie aux U.S.A. Son palmarès était aussi inconnu que lui. Il ne tint pas deux rounds devant Cerdan !... On parla de « truquage », de « parodie de combat », d'« insulte à la boxe et à la mémoire du grand Cerdan », etc. L'indignation fut à son comble. Des spectateurs voulaient lyncher Cerdan et Filippi ; d'autres exi-

geaient d'être remboursés. Cette fois, vraiment, la ficelle avait été trop grosse !

Il s'ensuivit une brouille entre Filippi et le Palais des Sports, brouille plus apparente que réelle. Elle n'empêcha pas le bouillant manager de Cerdan de reprendre rapidement du poil de la bête et de poursuivre ses déclarations tonitruantes : « *Cette année sera capitale pour Marcel !* », ou : « *Maintenant Marcel est sur la route du championnat du monde* », ou bien encore : « *Cerdan est un boxeur mystique. Personne ne peut le comprendre* ».

Autant de belles paroles qu'il ne coûte pas un centime d'énoncer et qui ont le mérite d'entretenir le suspense sur l'avenir du « petit ».

Mais, tout bateleur et hâbleur qu'il soit, Filippi sentit bientôt qu'il ne suffisait plus d'annoncer de mirifiques projets et qu'il devenait urgent pour Cerdan de tenter le « gros coup ». Il accepta donc un match à New York contre un dénommé Donato Paduano, jeune Canadien de 24 ans, qu'il présenta comme une « terreur ».

Les maîtres du Madison Square Garden — le Palais des Sports new yorkais — avaient compris depuis belle lurette quel pactole pourrait représenter le nom de Cerdan judicieusement exploité sur le Nouveau Continent. Encore fallait-il lui trouver un adversaire qui le mît en valeur. Paduano leur sembla l'homme adéquat pour lancer Marcel Cerdan II sur le marché américain. Filippi, n'ignorant rien de ces secrets espoirs, en profita pour exiger la forte somme pour son protégé : 40.000 dollars (20 millions d'anciens francs) contre 25.000 dollars pour Paduano. Révélation intéressante : un investissement aussi important n'avait été consenti que dans la perspective, garantie par Filippi aux Américains, que Cerdan II serait capable de réussir aux U.S.A. une carrière aussi tonitruante que celle de son père.

Las ! Cerdan s'inclina sur blessure. Filippi eut beau tonner contre les juges, l'arbitre, les officiels, le tapis du ring (!) jugé trop mou... rien n'y fit. Pour les Américains, l'aventure Cerdan était terminée avant même d'avoir commencé. Toute la belle « opération » ne résista pas aux coups de poing d'un Canadien assez fruste, pas plus promis que Cerdan à un mirifique avenir pugilistique. En moins d'une heure, Paduano avait assigné au Français ses véritables limites. Le fils du « bombardier marocain » n'était qu'un honnête boxeur, habile de ses poings, courageux, mais assurément incapable de se frayer un chemin dans la jungle des rings américains.

Et la revanche contre Paduano ?

Les rêves des organisateurs du Madison Square Garden s'étaient effondrés. Pas ceux de Filippi, qui, décidément incorrigible, annonçait, dès le lendemain du combat, que Cerdan était réclamé par plusieurs villes des Etats-Unis et que sa vraie campagne américaine ne débiterait qu'en octobre. Un plan était élaboré, des noms d'adversaires cités. Octobre, c'était octobre 1970, mais jusqu'ici Cerdan s'est bien gardé de retourner aux Etats-Unis, ne serait-ce que pour y disputer sa revanche contre Paduano ! Aucun organisateur américain ne tient à la mettre sur pied. Sans intérêt...

Filippi changea alors ses batteries : il fit venir en France

Dario Hidalgo, un vainqueur de Ménétreay, le grand rival de Cerdan sur le plan national.

Hidalgo mystifia Cerdan, en décembre dernier, à Marseille. Mais les juges donnèrent la victoire au jeune Marcel. Un nouveau scandale éclata, qui ferma les portes des salles de boxe marseillaises au tandem Filippi-Cerdan. Un nouveau rêve s'écroulait, car l'ambition de Filippi était d'installer son poulain à demeure dans la grande cité phocéenne, afin d'en faire une vedette locale et de recommencer, au niveau de la boxe, l'opération spectaculaire qui a transformé l'Olympique de Marseille (football) en une splendide machine à recettes.

Le maître et l'élève savent aujourd'hui que l'avenir s'annonce difficile. C'est déjà un miracle d'avoir fait de Marcel Cerdan II ce qu'il est. Un miracle d'astuce, bien entendu. Il était une vedette avant d'être un boxeur ; son nom valait de l'or avant que ses coups de poing ne fussent cotés à la bourse des gnons. Tout le mérite de Filippi est d'avoir su tirer le maximum d'un athlète finalement limité, mais qui bénéficiait d'une extraordinaire aura affective.

Jusqu'au prénom qui était une aubaine. Un Cerdan qui ne se serait pas appelé Marcel (et il y eut notamment Guy et René qui esquissèrent un semblant de carrière pugilistique) n'aurait intéressé personne. Pas plus un Filippi qu'un organisateur.

Marcel Cerdan II, c'est le mythe du champion recréé à partir d'une somme de souvenirs et d'un capital de sympathie. Le jeune Marcel ne se laissait-il d'ailleurs pas complaisamment photographier avec les fétiches de son père, la montre qu'il portait le jour de sa mort, la culotte tachée de sang de son championnat du monde, la coquille protectrice, etc. ? Tout cela, certes, est bien émouvant mais ne fait pas un authentique champion. Il manquera toujours à Marcel junior ce qui fait les grands boxeurs, à savoir la résistance et le punch.

Est-il responsable d'un destin que l'on a taillé trop grand pour lui ? Peut-être pas, mais à moins d'être totalement circonvenu par son entourage, on imagine mal qu'il n'ait pas conscience du rôle qu'on lui fait jouer. Qu'il ait amassé un joli magot en quelques années, ce n'est que le tribut d'un patronyme glorieux ; qu'il se croie investi d'une mission pour reconquérir le titre mondial, ce n'est qu'une attitude.

Mais qu'il prétende avoir baptisé son fils : Nicolas, pour que l'aventure pugilistique des Cerdan s'arrête à lui, c'est déjà montrer le bout de l'oreille. Car le bambin (2 ans) porte un second prénom. Vous l'avez deviné ? Marcel !

Emmanuel FRANÇOIS.



A tout hasard nous vous présentons la troisième génération Cerdan, en compagnie de ses parents.

Le bidon dans le Sport

LES COULISSES DES FAUX EXPLOITS

Aussi longtemps que le sport n'est qu'un effort athlétique, une discipline et un dépassement, il ne laisse aucune place au "bidon". Le sprinter qui enfonce le mur des 10 secondes aux 100 mètres, le skieur qui descend à 90 km/h, le marathonien qui s'écroule sur la ligne d'arrivée n'ont ni le temps ni la possibilité ni l'envie de "faire du cinéma".

Mais le sport moderne est également un spectacle, avec tout ce que cela comporte de passion et d'enthousiasme, mais aussi de mise en scène et d'esbroufe. Les activités sportives sont devenues si nombreuses et elles tiennent une telle place dans les préoccupations de nos contemporains qu'il eût été étonnant qu'elles ne suscitassent point, de temps à autre, quelques vocations d'illusionnistes. Les recenser toutes tiendrait de la performance et nécessiterait une distance que les dimensions du "Crapouillot" ne peuvent contenir. Aussi nous contenterons-nous de quelques exemples particulièrement symptomatiques ou joyusement pittoresques.

Au catch, les coups ne se donnent pas, ils se préparent !

A la lettre F, l'annuaire téléphonique comporte une liste impressionnante de Fédérations sportives représentant toutes les disciplines. Cependant, on y chercherait en vain une Fédération française de Catch. Et celui qui, voulant se renseigner sur ce sport hautement viril, aurait l'idée de s'adresser à la Direction des Sports, rue de Châteaudun, risquerait fort d'être pris pour un joyeux farceur. Car, pour les services officiels qui régissent le sport en France, le catch n'existe pas.

— Voyez côté cirque, dit-on rue de Châteaudun...

Pourtant on catche un peu partout dans le monde. Ici et là s'affrontent des gros, des moins gros, des lilliputiens. Des femmes aussi. On catche partout, sauf en Italie, où ce « sport » n'a pas droit de cité, sinon au music-hall sous forme de parodie exécutée par des humoristes virevoltants.

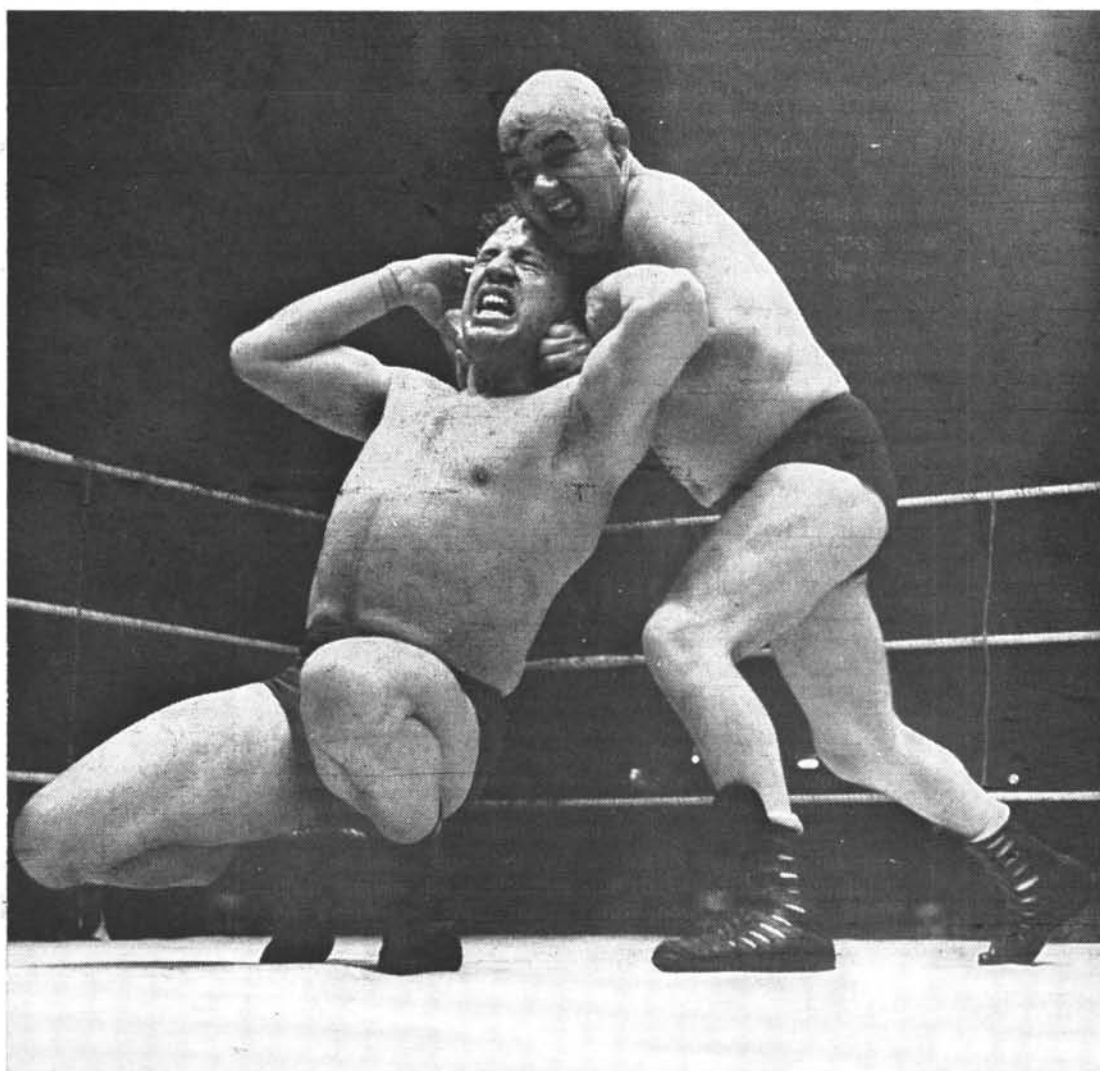
Aux Etats-Unis, où l'on n'est jamais en retard d'une fantaisie, les rencontres ne se déroulent pas seulement sur

la rude toile du ring. Celui-ci a parfois été transformé en bassin et l'on y a catché dans l'huile et même au milieu de poissons morts !

Aux environs de 1919, aux Folies-Bergère, entre deux numéros de girls emplumées, un ring était dressé sur la scène : chaque soir s'y déroulait un « tournoi de lutte libre ». Les vedettes de l'époque se nommaient Constant le Marin, un massif Anversois ; Cazeaux l'Etrangleur, un Bordelais chauve et grimaçant ; Vervet, un colosse ventripotent, et un Américain blond et athlétique, Murphy, qu'on laissait souvent gagner, afin de faire plaisir aux soldats yankees venus faire une dernière virée aux Folies avant de regagner leur Kentucky ou leur Oregon natal.

Si les spectateurs d'aujourd'hui avaient vu à l'œuvre les lutteurs de cette époque, ils auraient sûrement trouvé leurs évolutions bien mièvres et fort peu spectaculaires. Une série de bras roulés, des étranglements, des ponts... Un point c'est tout. Mais on suait beaucoup sous les sun-lights, même si l'on ne se faisait guère de mal.

En 1920, un jeune Limougeaud qui effectuait son service dans les pompiers de Paris, devint champion olympique de lutte... à Anvers. Mais être soldat du feu n'était pas un métier pour Henri Deglane. Bourlingueur dans l'âme, il se fit lutteur professionnel et alla monnayer ses dons aux Etats-Unis et au Canada. Il en rapporta ce spectacle athlétique qu'est le catch d'aujourd'hui.



Même les grimaces sont soigneusement étudiées...

Associé à l'ancien lanceur de poids Raoul Paoli, il devint organisateur et le défunt « Vel d'Hiv » de Grenelle connut, grâce à lui, de chaudes soirées. Sur le ring s'affrontaient des mastodontes, tous issus de la lutte classique comme en témoignaient leurs oreilles en choux-fleurs et leur nuque de taureau camarguais.

Les acrobaties étaient rares et toujours mesurées. On faisait un peu de « cinéma », mais on jouait surtout la carte de la force pure : le public admirait sans réserve Deglane tenant à bout de bras les 103 kilos de Dan Koloff avant de les précipiter sur le ring comme un paquet de linge sale. Certes, tout cela était parfaitement orchestré, mais il était presque normal d'y croire, tant les catcheurs évitaient toute pitrerie.

Les spectatrices environnées frissonnaient un peu et criaient beaucoup : rares, cependant, étaient ceux qui se permettaient de s'étonner ouvertement que des manchettes fissent si peu mal.

Si le « Vel d'Hiv » a disparu sous la pioche des démolisseurs en 1958, le catch, lui, subsiste, mais il n'a plus pour cadre que des salles sans ampleur et un public qui, comme la peau de chagrin, rétrécit un peu plus chaque année.

Les acteurs, eux aussi, ont changé. S'ils sont plus souples que par le passé, ils ont cru bon de pimenter le spectacle par des scènes qui relèvent de la pure clownerie.

On manque malheureusement de statistiques établissant quel pourcentage de spectateurs vont de nos jours voir un combat de catch pour rigoler un bon coup et combien croient encore dur comme fer à la sincérité des exhibitions.

Ces préliminaires posés, voyons ce qu'il en est exactement du catch.

Non seulement il n'est pas reconnu officiellement comme un sport, mais il obéit aux seules lois du spectacle. Comme les artistes, les catcheurs forment des troupes. Les vrais lutteurs se faisant de plus en plus rares (le plus doué d'entre eux étant certainement le souple et cabotin Ben Chemoul) le catch est aujourd'hui entre les mains d'organisateurs qui se jalourent, se chipent les vedettes ou les trucs susceptibles d'attirer, d'amuser ou de faire vibrer le public.

Inutile d'essayer de tirer les vers du nez à ces messieurs sur la sincérité du catch. Tous vous feront la même réponse :

— N'affranchissez pas les caves !...

Plus qu'une réponse, c'est une ligne de conduite et celui qui vendrait la mèche serait assuré de devoir s'inscrire au chômage. On ne crache pas dans la soupe chez ces messieurs. Même lorsqu'on n'a plus faim...

Le « mordu » du catch est un curieux spécimen dont l'aveuglement fait l'étonnement et la joie de ceux qui ont compris depuis longtemps et vont au catch comme on va

voir Zavatta. Le « pur », lui, ne voit pas les ficelles, grosses pourtant comme des câbles de marine. Il pâlit et se ronge les ongles devant une torsion du pied (qui devrait normalement déboîter le genou en deux secondes) et menace d'une chaise, à la sortie, le « méchant » qui a laissé son favori affalé dans un coin, entouré de soigneurs qui s'apprêtent à le transporter à « l'infirmerie ».

Le « pur », lui, ne voit pas que l'arbitre tourne ostensiblement le dos, tandis que, derrière lui, on transgresse ouvertement les règles dont le détail reste un mystère et qui varient selon l'ambiance de la soirée ou l'heure du dernier métro.

Le « pur » ne voit pas le menton qui s'avance au-devant de la manchette, si gentiment « bossée » qu'elle ne ferait pas de mal à un boy-scout. Le pur ne cherche pas à comprendre pourquoi l'homme, prétendument ficelé dans les cordes, se laisse assommer par son adversaire, alors qu'il n'aurait qu'un tour de poignet à donner pour se libérer.

Ce même « pur », tout à sa fièvre, s'insurge devant les brutalités étalées ; il hurle à la vue d'une fourchette dans les yeux qui n'a jamais aveuglé personne ; il trépigne au spectacle de ces tignasses tirées, de ces nez tordus qui ne porteront jamais de traces, de ces coups terribles qui ne produiront pas même le plus léger hématome.

Et pour cause !

Ces hommes qui, chaque soir, au cours de leurs tournées, ont l'air de distiller la haine et de livrer le combat de la mort, il faudrait les suivre, une fois le rideau tiré, pour se rendre compte de ce qu'est vraiment le catch.

Le « pur » découvrirait alors des choses qui le laisseraient rêveur. Les deux adversaires qui, il y a quelques instants à peine, semblaient vouloir se désosser mutuellement, sont maintenant à leur hôtel — s'il s'agit d'une réunion de province — en train de « taper » une paisible belote. Et loin de se lancer des insultes homériques, ils échangent, entre deux plis, des remarques du genre :

— Tu vois, Lucien, quand je me relève après l'enfourchement, il faudrait refaire le coup de la prise au sol qui dure un peu et qui me permet de souffler. C'est que je n'ai plus vingt ans, moi !...

Non, la troupe des catcheurs ne connaît pas de drames internes. Peu importe qui gagne ou qui perd, puisque, le lendemain, tout recommencera un peu plus loin, après un voyage en minicar et des agapes toujours fort joyeuses. Tout recommencera avec le même scénario, les mêmes prises, la même conclusion, comme un numéro de cirque bien réglé.

Des accidents, des blessures ? Il y en a, bien sûr. On ne se balance pas hors du ring sans risquer un coin de chaise mal placé qui vous froissera quelques côtes ou vous déchirera quelques muscles. Taisons le nom de notre interlocuteur-catcheur qui tient, on le comprend, à garder son anonymat, mais écoutons-le :

— S'il n'était pas « bidon », le catch ne serait pas possible. Réfléchissez deux minutes et vous comprendrez que, s'il était sincère, il se terminerait toujours par des accidents graves et parfois même mortels. Avant la prise qui mettrait fin au combat, on assisterait à une interminable séance d'esquives, aucun des adversaires ne tenant à se faire attraper une jambe ou retourner un bras, trop assuré qu'il ne pourrait résister longtemps à une torsion un peu appuyée. Pour être catcheur, il faut donc s'intégrer au système. Sous peine d'être vidé rapidement...

Ceux qui ont oublié cette règle élémentaire n'ont d'ailleurs pas fait long feu. On cite encore le nom de cet ancien

boxeur, une terreur du ring, qui, venu au catch et ayant voulu y faire la loi, se fit corriger d'importance par les gens du métier, outrés que l'on ait pu songer à vouloir se faire vraiment mal sur un ring, alors que tout doit s'y passer en douceur.

Dans les vestiaires de toutes les enceintes sportives, les journalistes se pressent à la fin d'une rencontre pour enregistrer les déclarations des vainqueurs et les lamentations des vaincus. Vous n'en verrez jamais dans les vestiaires des catcheurs. Ce qui s'y dit ne peut les intéresser. Ils sont affranchis.

Ils savent, par exemple, qu'à l'époque du fameux « Ange blanc », envoyé sur terre pour punir les méchants, celui-ci, un Sud-Américain du nom de Francisco Pino, eut rapidement de nombreux imitateurs. Investi d'un soudain don d'ubiquité, « L'Ange Blanc » catchait le même soir à Bayonne, à Lunéville, à Bruxelles et à Moulins...

Le canular dura de longs mois, certains spectateurs, recordmen de la crédulité, suivant « L'Ange » dans ses déplacements, anxieux à l'idée qu'un super-méchant pourrait faire bobo au défenseur du sport pur et dur !

Puis vint « L'Homme masqué », un Américain musculeux qui suait chaque soir sous son cuir que ses adversaires, curieux et en fin de compte toujours punis, tentaient en vain de lui arracher.

Au fond, les catcheurs s'amuse bien. Ils montent sur un ring comme on va au bureau où à l'atelier, font leur exhibition et rentrent tranquillement à l'hôtel ou chez eux. Les dangers les plus réels, ils les courent à la descente du ring, en rejoignant le vestiaire. Un coup de parapluie malencontreux est si vite arrivé...

L'âge venant, la plupart d'entre eux disparaissent sans tambour ni trompette. A l'Elysée-Montmartre (que dirige aujourd'hui l'ex- « méchant » mais toujours très courtois Delaporte) ou au Cirque d'Hiver, on ne voit plus « Monsieur Muscle », alias Duranton, flanqué de son éternel valet de chambre auquel il fallait sans doute donner une prime supplémentaire pour les horions reçus et prévus par contrat.

Quant à Henri Deglane (soixante-dix ans, saluez !) il coule des jours tranquilles à Saint-Jean-Cap-Ferrat, parmi ses orangers. Il ne regarde jamais le catch à la télévision. Cela ne le fait même plus rire...

A Lille, on rit encore du footballeur qui venait du froid

« A beau mentir qui vient de loin. »

VOILÀ un dicton qui semble s'appliquer particulièrement au football, où le joueur « bidon » ne peut exister que s'il vient d'au-delà des frontières. Recommandé ou non, mentant effrontément sur ses véritables qualités, il parvient alors à berner des dirigeants de club fortunés, toujours prêts à ouvrir leur portefeuille quand il s'agit de dénicher l'oiseau rare qui fera remonter le standing de leur équipe. Un joueur du cru, ou même en provenance d'une quelconque région de France, ne



Le brave président Henno a la mine toute réjouie. Mais gare aux lendemains qui déchantent !

pourra jamais être un joueur « bidon ». Trop nombreux sont ceux qui l'ont vu opérer, trop faciles les vérifications des références produites pour qu'il puisse donner le change.

Mais il en va tout autrement avec ces joueurs qui viennent du froid... ou du chaud. La petite histoire du football est pleine d'exemples de garçons débarqués d'Amérique du Sud, des pays de l'Est ou de quelque lointaine contrée où la hiérarchie des manieurs de balle est mal connue des Français, et qui, une fois sur place, se révèlent n'être que des traîne-savates incapables de tenir les promesses faites par l'intermédiaire — plus ou moins de bonne foi — qui les a chaudement recommandés.

Il ne reste plus alors aux dirigeants victimes de ces escroqueries qu'aucune loi ne punit, qu'à ouvrir leur portefeuille une dernière fois pour offrir aux aigrefins du ballon rond un billet de retour accéléré.

Parmi ces joueurs « bidons », dont les noms se sont évanouis d'autant plus facilement que les dirigeants roulés n'aiment guère à les rappeler, il en est un, toutefois, dont le souvenir, seize ans après, provoque encore l'hilarité dans les brasseries lilloises et les tavernes sportives du Nord de la France.

Il s'agit du Hongrois Zakarias.

En 1954, la finale de la Coupe du Monde opposait, en Suisse, l'Allemagne à la Hongrie. Les Allemands l'emportèrent. Les péripéties de ce choc de géants étaient encore dans toutes les mémoires, et plus particulièrement à Lille, où Dieu sait si l'on aime le football, quand, un beau matin, un homme se présenta au siège du Lille Olympique Sporting Club (L.O.S.C.). Timidement, il demanda à parler au président. On lui donna l'adresse de Louis Henno, aujourd'hui décédé, dont le dévouement à la cause du football

nordiste était exemplaire. Courtier en laine, vivant autant pour son club que pour son métier, Louis Henno était un homme heureux : le L.O.S.C. sortait à peine de sa grande époque, il était encore champion de France et résistait vaillamment à la montée du Stade de Reims.

Lorsque Louis Henno vint ouvrir au visiteur, dont on lui avait annoncé la venue, il trouva devant lui un homme à la présentation médiocre, vêtu d'un complet élimé et portant des chaussures visiblement fatiguées. L'affabilité naturelle du président le fit sourire à l'inconnu en qui il ne vit au premier abord qu'un quémendeur.

L'homme baragouinait un français néanmoins compréhensible :

— Je suis Zakarias. Je viens de Hongrie. J'en ai assez de la vie derrière le rideau de fer. Je viens jouer chez vous, si vous voulez bien de moi...

Dans la tête de Louis Henno, ces simples mots firent « tilt ». Il n'avait pas besoin de précisions supplémentaires. Zakarias ! Le demi-gauche de l'une des plus prestigieuses formations du monde ! Un joueur dont la France ne possédait aucun équivalent !

Quelques instants plus tard, confortablement installé dans le salon du président, Zakarias, tant bien que mal, en cherchant ses mots, racontait son aventure. Si dans les mines du Nord on compte un très grand nombre de Polonais, on n'y emploie pas de Hongrois, et Louis Henno dut abandonner l'idée de faire venir un interprète pour en savoir plus long sur l'homme providentiel qui lui tombait du ciel.

D'ailleurs, était-ce bien la peine ? N'en savait-il pas déjà suffisamment ? Dans n'importe quel pays du monde, un homme comme Zakarias valait une fortune. Les Italiens lui auraient certainement fait un pont d'or... Et c'était la France qu'il avait choisie ! Et Lille par-dessus le marché ! Vous parlez d'une aubaine !

— Nous parlerons de contrat plus tard, déclara Louis Henno. En attendant, nous allons vous habiller correctement, vous loger aussi. C'est le plus urgent.

Visiblement Zakarias était ravi. Comme si d'être en France constituait la réalisation de son vœu le plus cher.

Le président, lui aussi, était ravi. Avec un tel joueur le L.O.S.C. trouvait un renfort inespéré. Encore convenait-il de ne pas se faire couper l'herbe sous le pied. Par bonheur, personne n'était au courant de la présence de Zakarias : les tractations allaient pouvoir se dérouler en toute tranquillité. Il suffisait d'attendre que cet homme qui venait de vivre une série d'aventures dangereuses pour fuir son pays, eût retrouvé ses esprits, sa sérénité et sa forme physique.

Cependant la saison du football 1954-55 était sur le point de commencer. Il fut donc convenu que l'on agirait avec patience mais avec diligence ; avec précaution aussi, afin de ne pas donner l'éveil et d'éviter les surenchères que d'autres clubs ne manqueraient pas de faire au Hongrois si, par hasard, ils étaient au courant.

Pendant quelques jours on ne parla pas de football à Zakarias. Pas plus qu'on ne parla de l'oiseau rare à quiconque. « Silence total », avait recommandé Louis Henno aux autres dirigeants du L.O.S.C. Il fallait d'abord retaper le gaillard.

Un matin, on l'emmena à une séance d'entraînement du club. Du bord de la touche, Zakarias regardait jouer les Lillois sans faire le moindre commentaire, comme un artiste du ballon qu'aucune prouesse ne peut plus étonner.

— Ça doit vous donner envie de remettre les chaussures à crampons, lui dit Louis Henno, tout ennu.

— Pas pour le moment. Je souffre d'une légère elongation que seul le repos pourra guérir. J'ai attrapé cela à la frontière hongroise. On m'a tiré dessus et j'ai dû plonger dans un fossé.

Qu'à cela ne tienne ! On attendrait le rétablissement. D'ailleurs, le président, pour faire connaître la présence de son joueur-prodige, avait une autre idée que de l'exhiber sur un terrain de football.

Bien nourri, bien habillé, bien couvé, Zakarias n'eut bientôt plus l'aspect du pauvre hère qui s'était présenté à Louis Henno. On sentait renaître la vedette. Ah ! quelle

APPELLATIONS NON CONTROLÉES

L'AMERIQUE du Sud est, à juste titre, considérée comme un paradis du football et ses joueurs ont toujours fait rêver, chez nous, les amateurs du ballon rond. Aussi, lorsque les frontières françaises furent fermées aux footballeurs étrangers, certains intermédiaires, plus astucieux que scrupuleux, proposèrent-ils à des dirigeants de club des joueurs sud-américains « d'origine française ».

C'est ainsi que l'on vit arriver Nestor Combin, fils d'un Indien de la Pampa, qui fit son service militaire en France et joua même en équipe nationale. Mais à côté de quelques individualités de réelle valeur (Combin, Rambert) combien de fausses vedettes, parfaitement « bidons », tels l'arrière Auzoberry ou l'intérieur Dandru que Nice paya une fortune, alors qu'ils ne valaient pas tripette.

Puis vint l'ère des joueurs d'Europe centrale — autre paradis du football. Une nouvelle fois, on assista à de curieux mimacs. Ainsi Lyon paya une forte somme le demi-centre de l'équipe tchèque Popluhar qui, pourtant, avait 35 ans ! Ce fut naturellement un échec. D'autres clubs connurent pareille mésaventure avec des joueurs yougoslaves prétendument internationaux.

En vérité, un étranger sur dix apporte quelque chose au football français, deux sur dix dépassent légèrement la moyenne, alors que les 7 autres sont inférieurs aux espoirs régionaux. Hélas ! trop de dirigeants préfèrent donner de l'argent à un inconnu au nom ronflant plutôt qu'à un junior pétri de qualités !

tête allaient faire les dirigeants des autres clubs nordistes quand ils sauraient !...

Vint enfin le grand jour. Des invitations avaient été lancées aux journalistes de Lille, de Roubaix, de Tourcoing et de toute la région. Ils se faisaient un plaisir de monter en épingle la venue du grand Zakarias.

Au siège social du L.O.S.C., on avait soigneusement ménagé le suspense. Un rideau rouge était tendu devant une estrade.

Louis Henno prit la parole :

— Chers amis de la presse, vous qui nous avez toujours soutenu par vos reportages et vos articles, j'ai enfin trouvé le moyen de vous récompenser. J'ai pour vous une nouvelle inattendue, incroyable, sensationnelle. Derrière ce

rideau, il y a un nouveau joueur qui opérera cette saison au L.O.S.C. Je paie un magnum de champagne à celui d'entre vous qui me dira son nom !

Brouhaha, étonnement ! On jette des noms ; le président les récuse et sourit.

Finalement, on tire le rideau et, d'un geste large, comme s'il découvrait une statue, Louis Henno offre à ses amis journalistes l'un des meilleurs joueurs du monde :

— Je vous présente Zakarias, vice-champion du monde de football, futur demi-gauche du L.O.S.C.

Applaudissements, vivats ! Les quelques rares envoyés spéciaux qui ont suivi la Coupe du Monde en Suisse manifestent un léger étonnement. Oh, très léger !

— Je ne l'ai vu que sur le terrain, confie Chantry de *La Voix du Nord*, car on nous interdisait les vestiaires. Mais il m'avait paru plus trapu.

Zakarias est entouré, questionné : dix fois, vingt fois, il répète son aventure. Le lendemain, celle-ci remplit les colonnes de la presse nordiste. A Paris, quelques « rubriques » de football reçoivent un fameux savon pour ce ratage : comment ont-ils pu ignorer un tel événement ?

— Maintenant, au travail, déclare Louis Henno à Zakarias. Pour vous remettre tranquillement en condition, nous allons vous faire disputer un match amical contre Fécamp. Après quoi, nous signerons votre contrat.

C'est au vestiaire, tandis que les joueurs du L.O.S.C. revêtaient maillots, culottes et chaussettes, que les soupçons commencèrent à poindre.

La façon dont Zakarias lançait ses chaussures sembla bizarre. Mais après tout, en Hongrie, peut-être s'y prenait-on différemment...

Sur le terrain les hésitations firent vite place à une certitude : l'homme, gauche, malhabile, emprunté, avait sans doute vaguement joué au football du temps de l'école primaire, mais il était incapable d'effectuer un blocage, d'ajuster un tir, de faire le moindre dribble. Des joueurs comme celui-là, et même meilleurs, il y en avait des dizaines parmi les minimes du L.O.S.C. !

Le beau rêve du président s'effondrait ! L'homme s'appelait vraiment Zakarias, mais il n'avait rien à voir avec la vedette de l'équipe hongroise.

On le lui fit savoir sans ménagement. Dans les tribunes, les journalistes lillois se tapaient sur les cuisses. A la sortie du stade, deux gendarmes attendaient. Menottes aux poignets, Zakarias s'en fut, sans un regard pour ceux qu'il avait bernés.

On apprit un peu plus tard que c'était un légionnaire déserteur.

La ronde continue, mais où sont les Six Jours d'antan ?

LA presse sportive lance à intervalles réguliers la bonne nouvelle :

— Un Palais des Sports à Paris. Enfin.

Le lieu varie : c'est tantôt une île du côté de Puteaux,

tantôt un terrain à Issy-les-Moulineaux, quand ce n'est pas sur l'emplacement des Halles, en plein cœur de Paris.

Puis le silence ensevelit les espoirs. Le serpent de mer a regagné ses abysses. Et l'ancien habitué du défunt « Vel d'Hiv » de Grenelle se reprend à rêver. A rêver aux Six Jours d'antan...

Ce que l'on ignore généralement, c'est que cette foire annuelle du cycle, qui vit le jour à Paris en 1913, est une invention américaine. Le tout New York se pressait autour du minuscule anneau du Madison Square bien avant que Paris ne découvre ce spectacle haut en couleurs.

C'est un Vélodrome d'Hiver vieux seulement de deux ans qui accueillit les premiers Six Jours français, tandis que la guerre était à nos portes. Les grands spécialistes qu'étaient alors les Américains Goulet et Fogler vinrent nous donner les premières leçons : nos pistards n'eurent plus qu'à copier leur matériel, leur position sur la bicyclette et leur science de cet effort si particulier.

La guerre terminée, les Six Jours de Paris connurent rapidement un extraordinaire succès. Qui voulait y assister ne devait pas rater le coche. Les portes étaient closes de bonne heure, sitôt le plein fait, et des milliers de candidats-spectateurs déçus piétinaient sur le boulevard de Grenelle, contenus à grand-peine par des gardes républicains à cheval. Ils devaient se contenter des quelques informations que leur lançait de temps à autre un seigneur bariolé et suant venu respirer un moment autre chose que l'atmosphère enfumée du Vel d'Hiv.

— Alors, qui est en tête ?

— Egg-Sérès. Ils ont repris un tour. Mais pour battre Van Kempen, ça ne va pas être de la tarte...

On a beaucoup calomnié les Six Jours. De grosses bêtises ont été écrites par des gens qui ne voyaient que le côté spectaculaire de l'épreuve mais en oubliaient complètement les dures fatigues qui faisaient rentrer chez eux, à partir du troisième jour, des coureurs, pourtant de métier, mais qui n'arrivaient pas à supporter le manque de sommeil. Ceux qui allaient jusqu'au bout étaient de véritables athlètes, auxquels il n'aurait pas fallu dire, en face, qu'ils étaient des « artistes ». Et que leurs Six Jours, c'était de la frime.

Car, dans les Six Jours d'alors — les vrais — ceux qui en étaient les vedettes imposaient par leur valeur une allure, un forcing qui remettaient vite chacun à sa véritable place.

Le public de Grenelle, volontiers frondeur, mais connaisseur et exigeant, ne s'y trompait pas. Et ceux qui se sortaient les tripes dans les « chasses » interminables de la soirée savaient que leurs efforts étaient appréciés et admirés. Certes, au restaurant de la pelouse, où l'on venait plus pour être vu que pour voir, n'avait-on sans doute pas la même réceptivité, mais Georges Berretrot, le maître des lieux, n'en demandait pas tant. Du moment qu'il avait chaque soir son compte de primes... L'ineffable Fernand Trignol, un ex-truand à l'argot hermétique, faisait visiter le campement au petit jour et tout ce que Paris comptait d'artistes en renom allait soulever un rideau de guitoune pour apercevoir un coureur assoupi et respirer une odeur d'embrocation.

Quoi qu'on ait pu dire, il n'y avait pas de combinaisons éhontées aux Six Jours et le fameux « train bleu », si souvent mis en accusation, n'était en réalité qu'une entente plus ou moins tacite entre grandes équipes, alliées pour un



Aux Six Jours de Grenoble, la course est "neutralisée" pendant un défilé de mannequins !

temps, afin d'écarter la venue au premier rang d'un intrus sans grand renom. Mais, dès qu'approchait la fin, c'était de nouveau la bataille à couteaux tirés, tant une victoire aux Six Jours de Paris comptait pour récolter des engagements sur les autres pistes.

Ceux qui terminaient portaient sur le visage les stigmates des fatigues accumulées et, lorsque, le dernier tour d'honneur effectué, ils regagnaient le quartier des coureurs pour enfiler leur complet déposé 144 heures plus tôt, celui-ci flottait sur leurs épaules. Ils quittaient Grenelle émaciés comme des derviches-tourneurs et n'aspiraient plus qu'à d'interminables séances de repos.

— Les Six Jours de l'époque, c'était le bain, assure Georges Wambst, qui gagna ceux de Paris en 1926 et 1928, et demeure aujourd'hui un alerte sportif de 67 ans. Nous dormions comme des brutes, trois petites heures par jour seulement. Croyez-moi, ça faisait mal...

Georges Wambst, qui est devenu manager, n'ose même plus raconter aux pistards « modernes » tout ce qu'il connut dans les cuvettes européennes ou américaines.

— Ce n'est pas la peine, ils ne comprendraient pas.

Car les Six Jours ont progressivement évolué. De deux coureurs se relayant, on est passé à trois, ce qui diminue passablement la fatigue, on en conviendra. Mais, là où les Six Jours furent littéralement castrés, c'est quand les vélodromes qui les organisaient fermèrent leurs portes au public à 2 heures du matin pour ne les rouvrir que l'après-midi suivant. C'était amputer l'exploit sportif de sa principale caractéristique : la résistance. Et alors que, jusque-là, des coureurs, même très athlétiques, considéraient qu'ils pouvaient difficilement disputer plus de 5 à 6 Six Jours dans l'hiver, on vit des cyclistes de valeur très moyenne en aligner jusqu'à une douzaine dans la saison, sans ressentir la moindre fatigue.

— C'est de la vraie rigolade, admettait le talentueux Rick Van Looy, aujourd'hui retiré. Nous dormons trop et ne roulons pas assez...

Car non seulement on dort tout son saoul dans ces Six Jours new-look, mais l'empoignade, par comparaison avec le passé, est réduite à sa plus simple expression. Une petite demi-heure de « chasse » au cours de la soirée, entrecoupée d'arrêts divers pour un défilé de mannequins ou pour une chanteuse fantaisiste, et c'est terminé...

— J'ai récemment emmené des amis voir les Six Jours d'Anvers, nous avoue ce phénomène du cyclisme que fut le Hollandais Geerit Schulte, et j'ai eu honte... J'ai 54 ans : donnez-moi un mois d'entraînement et, des Six Jours comme ça, j'en fais trois par mois sans même être essoufflé !

Mais là où l'on bat tous les records dans le domaine de l'esbroufe et du pied-de-nez au public, c'est peut-être à Milan.

Certes, on met des vedettes sur la piste. Des vedettes de la route comme Motta, Gimondi ou Bitossi, auxquels on adjoint des spécialistes comme Post ou Altig, afin que le manque de métier des uns soit estompé par la technique des autres. Mais la lutte prend vite des allures de mascarade et les pitreries d'Altig, le clown-maison, ne parviennent pas à masquer le manque de combativité.

— Je me demande comment le public de Grenelle aurait réagi, dans le temps, si nous avions osé nous conduire de la sorte, dit encore Georges Wambst. Je crois bien qu'il aurait foutu le feu !...

Aujourd'hui, en France, il n'y a plus qu'une seule piste couverte susceptible d'accueillir des Six Jours : celle de

Grenoble, de création récente, puisqu'elle a été aménagée dans l'enceinte qui servit aux Jeux Olympiques d'Hiver, en 1968.

L'hiver dernier, la municipalité grenobloise avança généreusement quelques millions pour offrir des Six Jours à ses administrés. Le « plateau » coûta 22 millions, et jamais des coureurs néophytes en la matière n'avaient été aussi grassement payés.

Mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a et les nouveaux « écureuils » n'opposèrent pas la moindre résistance aux vétérans Peter Post, Rudi Altig ou Fritz Pfenniger, qui sont tous trois près de la retraite. Le meilleur tricolore de ces Six Jours de pacotille fut le blond Alain Van Lancker qui, cependant, ignore et ignorera toujours que son manque de résistance (il essaie vainement de devenir routier) l'aurait contraint à l'abandon au bout de 48 heures à l'époque où le sévère Bob Desmarests (le père de Sophie) régnait sur un petit monde de garçons consciencieux, qui trouvaient normal de gagner leur contrat à la sueur de leur front, tout en enthousiasmant les titis de Paris, auxquels ils en donnaient vraiment pour leur argent.

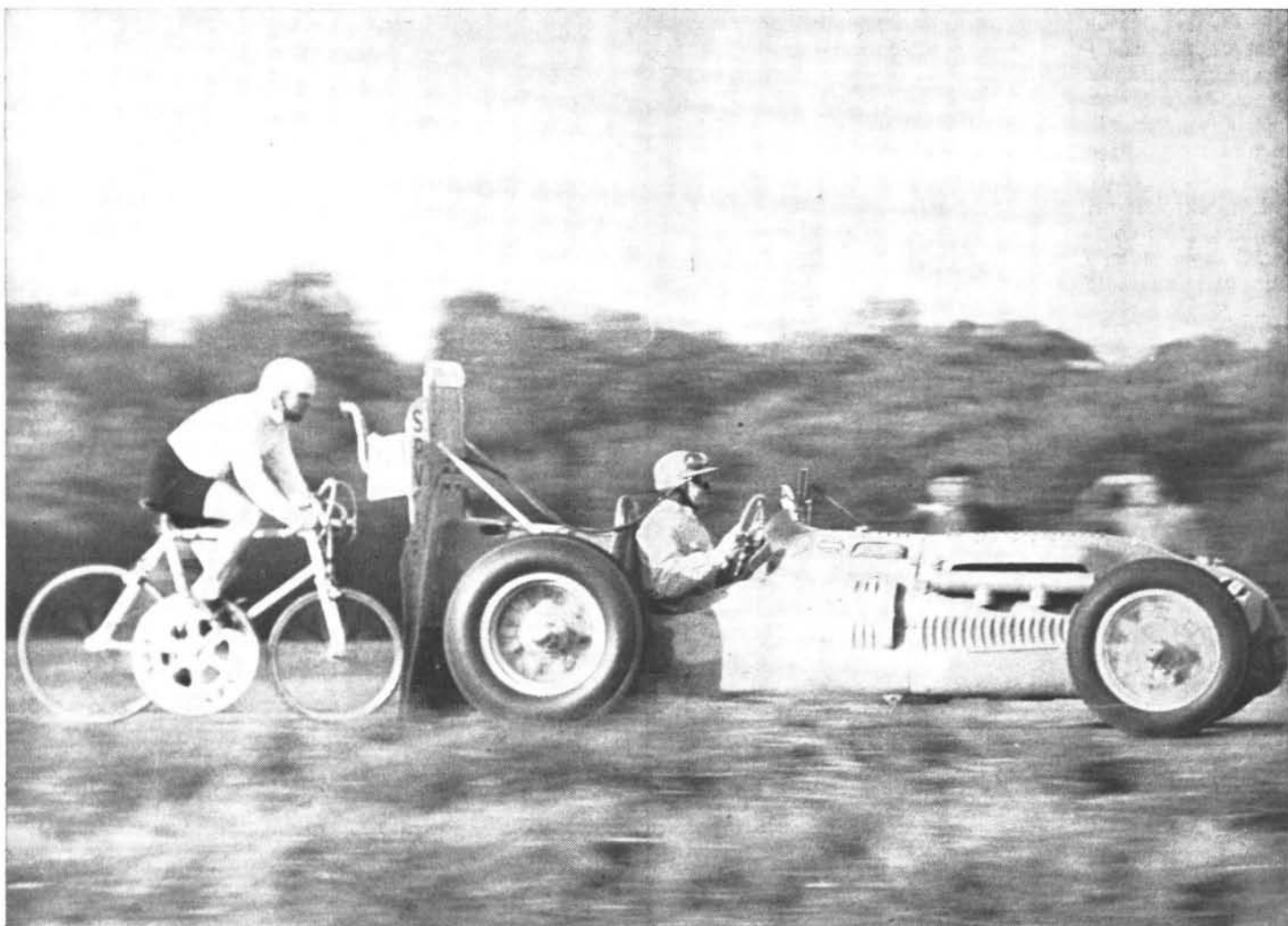
Un record du monde (175 km/h à bicyclette) qui ne signifie rien

EN 1951, le recordman du monde de l'heure — à vélo, sur piste et sans entraîneur — était l'incomparable, l'unique, le redoutable Fausto Coppi, vainqueur du Tour de France, du Giro et de toutes les grandes classiques de la route. Neuf ans plus tôt, sur la piste du Vigorelli de Milan, Coppi avait parcouru 45,848 km dans l'heure.

Seul un homme de sa trempe pouvait se permettre un tel exploit et inscrire à son palmarès le plus beau record du cyclisme. Car tous les records du vélo ne sont pas de cette qualité. Il en est un en particulier qui, bien que spectaculaire, ne possède qu'une valeur toute relative et n'exige qu'une bien mince valeur athlétique. Tout au plus un culot monstre et un réel mépris du danger. C'est celui de la plus grande vitesse derrière entraîneur, que détenait à l'époque le minuscule Alfred Letourneur, ex-roi des Six Jours de New York et de Chicago, petit bonhomme truculent et sympathique qui avait ainsi trouvé le moyen de faire oublier qu'il était sur le déclin.

Son exploit, réalisé sur route à Bakersfield, près de Los Angeles, dans le sillage d'une voiture de course munie d'un coupe-vent, avait été officiellement contrôlé par les chronométreurs de l'Automobile Club d'Amérique, sur une distance de 1 mile (1.609 mètres) parcourue une fois dans chaque sens, ceci afin d'annihiler l'effet du vent ou de la déclivité. La vitesse moyenne, établie par chronométrage électrique au 100^e de seconde, laissait rêveur : 175,287 km ! Un procès-verbal, inattaquable, avait été établi.

Pour le profane, une explication s'impose : si Letourneur avait tenté le record de l'heure sans entraîneur, il est probable qu'il aurait péniblement atteint 40 kilomètres. Com-



José Meiffret derrière la Talbot 4 litres 5 de Giraud-Cabantous sur le circuit du Comminges.

ment une telle différence est-elle possible ? L'explication est d'ordre dynamique : la zone de dépression créée par un coupe-vent monté sur une voiture roulant à grande vitesse produit une aspiration qui rend inutile tout effort sur les pédales, sinon pour... retenir. Plus la voiture roule vite et moins l'effort à fournir est important. Par contre, plus le danger va grandissant, car le léger engin qu'est un vélo de course n'est plus qu'un fêtu de paille, bien difficile à contrôler. Une crevaison, un boyau décollé, et c'est la catastrophe.

Les stayers de métier (on appelle ainsi les coureurs cyclistes derrière moto) ne se sont jamais intéressés à ce dangereux exercice qui n'a aucune signification sportive.

— Donnez-moi une voiture qui roule à 300 km/h, une route lisse comme un billard, le développement qui convient, des boyaux qui tiennent, de bons freins pour m'empêcher d'être plaqué contre la voiture, et je la suivrai sans donner un coup de pédale, affirmait Georges Paillard, un des meilleurs spécialistes du derrière moto. La plus grande vitesse à vélo, ce n'est pas du sport, mais de l'acrobatie...

Aussi, lorsqu'en 1951, on apprit qu'un nommé José Meiffret allait s'attaquer au record de Letourneur, les chroniqueurs cyclistes haussèrent-ils les épaules. Meiffret n'avait rien d'un athlète : s'il réussissait, il n'apporterait qu'une preuve supplémentaire de la relativité du record.

Horticulteur niçois un peu illuminé, Meiffret avait fait savoir que seul l'attrait du danger le guidait. Comme s'il entreprenait de traverser le Niagara sur un fil. Ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'envisager le côté publicitaire de l'affaire, le vélo utilisé devant être exposé au Salon du Cycle.

La voiture était prête : c'était celle du champion de France de l'année, Giraud-Cabantous, une Talbot 4 litres 5 sur laquelle on avait monté un coupe-vent. Restait à trouver une route en ligne droite, au sol très uni. On la découvrit dans les environs de Saint-Gaudens, sur le circuit du Comminges.

C'est ainsi que, le 14 octobre 1951, une dépêche d'agence apprit à la presse — qui la publia sans y voir malice — que le record d'Alfred Letourneur venait d'être battu. De bien peu : 175,721 km contre 175,287 km.

Mais les journalistes sportifs sont parfois curieux. L'un d'eux tenta d'opérer la réduction kilométrique en transformant en secondes et dixièmes de seconde la vitesse annoncée. A sa grande surprise, il n'y parvint pas. La vitesse ne correspondait à aucune fraction horaire ! C'était la preuve qu'elle avait été purement et simplement inventée pour la circonstance.

Mis au courant du résultat de la tentative, un chronomètreur officiel de la Fédération Française de Cyclisme, M. Jean Bartelmé, réagissait et se montrait extrêmement sévère pour José Meiffret. Citons-le :

« La distance du kilomètre (la vitesse maximum est en effet calculée sur un kilomètre) n'a pas été mesurée par un géomètre-expert. MM. Saverne et Pagnon, soi-disant chronomètres de l'Automobile Club du Midi, sont inconnus au bataillon. Nous ne sommes que 12 chronomètres officiels en France, équipés de chronomètres de 1re classe, les seuls acceptés. »

Les explications de Meiffret n'apportèrent aucune lumière. Il se contenta de s'indigner qu'on pût le suspecter. Par la suite, Giraud-Cabantous, très ennuyé, devait faire cette effarante confession :

— Je ne sais pas comment on s'y est pris pour nous chronométrer. Moi, j'ai regardé le compte-tours de ma voiture et, comme je connaissais les rapports de ma boîte de vitesse, j'en ai déduit que nous roulions tout de même très vite...

Nullement refroidi par cette mésaventure qui le faisait passer pour un farceur, José Meiffret voulut tenter, à Montlhéry, de faire mieux, derrière une moto, que le Belge Léon Vanderstuyft (125 km dans l'heure), mais il se fractura le crâne dans une chute.

Plus tard, il s'en fut en Allemagne rouler plus vite encore, régulièrement chronométré cette fois, semble-t-il. Les incrédules auraient toutefois aimé voir un procès-verbal du chronométrage.

Aujourd'hui, plus personne ne s'intéresse à ces performances sans rapport avec la valeur athlétique d'un pédaleur. Et ce n'est pas demain que l'on verra un Eddy Merckx se risquer dans des acrobaties qui n'ont de sport que le nom.

Roger Walkowiak ***le vainqueur que*** ***personne n'attendait***

UN des routiers les plus populaires d'avant guerre, Charles Pélissier, le champion qui fréquentait les salons et inventa la course en gants beurre frais, s'entendait souvent demander par les béotiens du cyclisme :

— Dites-moi, mon cher, combien de fois avez-vous gagné le Tour de France ?

— Devinez...

— Je ne sais pas, moi. Trois fois, quatre fois, peut-être ?

— Vous faites erreur. Pas une seule fois.

Et l'élégant « Charlot » de se lancer alors dans des explications savantes et hautement techniques destinées à faire comprendre à son interlocuteur, ravi d'être mis dans le secret des dieux, que ne gagnait pas le Tour qui voulait.

— J'aurais donné une fortune pour « acheter » un Tour de France, avouait-il, certain de la récupérer largement par la suite, car les organisateurs des réunions d'après-Tour auraient dû en passer par mes exigences. Malheureusement, on ne gagne pas le Tour avec un carnet de chèques, mais avec des jambes capables d'escalader des cols et une santé assez solide pour résister, pendant trois semaines d'efforts quotidiens, aux attaques qui fusent de partout. Un seul jour « creux » et tout est perdu...



“Walko” : il n'a gagné qu'un seul été !

Charles Pélissier avait raison : on n'achète pas un Tour de France, et si de mauvaises langues prétendent le contraire, ces ragots ne sont jamais le fait des « gens du voyage » qui constituent la caravane du Tour.

Certes, il arrive qu'une fois installé en tête du classement général, un coureur (qui toutefois ne peut être qu'un authentique champion) prenne peur et, dans son désir d'arriver à Paris vêtu de jaune, sollicite quelques neutralités. Mais celles-ci ne sont acceptées que par des coureurs sachant fort bien qu'ils ne pourront jamais déboulonner d'eux-mêmes l'homme en place. Et qu'une offensive ratée risquerait, au contraire, de leur faire perdre le

bénéfice d'une place d'honneur, elle aussi hautement rétribuée dans les tournées estivales.

Oui, le Tour de France constitue bien le sommet d'une carrière cycliste et quiconque y connaît la réussite peut être assuré que son nom survivra longtemps dans la mémoire des amoureux de la « petite reine ».

Evoquez le nom de Charly Gaul et l'on vous répondra :

— Ah, oui, l'Ange de la montagne, ce petit Luxembourgeois qui s'envolait dans les Alpes et qui « assassina » le « Grand Fusil » (Gémiani) en 1958 !

Citez Federico Bahamontès et vous serez étonné par le nombre de souvenirs encore frais dans les esprits :

— Ah, « Baha » ! L'Aigle de Tolède ! Celui qui jetait ses chaussures dans le fossé lorsqu'il avait décidé d'abandonner et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les injures des suiveurs espagnols, furieux de le voir monter dans la voiture-balai sur un simple coup de tête...

Parlez de Fausto Coppi, de ses joues creuses et de son regard fiévreux ; de Louison Bobet qu'habitait une volonté forcenée ; de Jacques Anquetil et de ses savants calculs d'Einstein de la pédale, et vous récolterez mille anecdotes pieusement cultivées par les « fans » du cyclisme.

Mais si, traitreusement, vous vous avisez de poser la question suivante : « Qui a gagné le Tour, en 1956 ? », vous risquez de n'avoir en face de vous que des fronts plissés et des mines défaits. On sèche !

Avec un peu de chance, un Pic de la Mirandole du vélo vous dira, enfin :

— Mais oui, bien sûr, c'était Walkowiak !

Cependant, pour les anecdotes, vous repasserez. L'homme a disparu de l'actualité plus rapidement que la comète de Halley. Comme s'il avait commis quelque mauvaise action, alors qu'il avait sans doute eu plus de mérite à enlever son Tour de France qu'aucun autre des 42 précédents vainqueurs qui l'avaient devancé au palmarès de la plus grande épreuve cycliste du monde.

Tous ces vainqueurs, même sans remonter jusqu'à l'époque héroïque du cyclisme, possédaient une personnalité que n'avait pas ce garçon modeste, peu disert, renfermé et qui avait eu constamment besoin que l'on vint lui « remonter la mécanique » pour atteindre Paris en triomphateur.

C'est pourquoi on hésite toujours un peu avant de classer Roger Walkowiak parmi les « bidons » qui emplissent ces pages. Le Tour, il faut le faire, même si les circonstances vous sont favorables. De fait, « Walko » avait été gâté : il avait surtout bénéficié de l'absence de Louison Bobet, qui avait remporté les trois Tours précédents et aurait été bien capable d'en enlever un quatrième.

Cependant, pas un pronostiqueur n'aurait eu l'audace de citer le nom de Walkowiak au départ de ce Tour de France 1956, à Reims. On parlait plus volontiers du champion du monde sur route, le Belge Stan Ockers, qui allait se tuer quatre mois plus tard sur la piste d'Anvers ; des deux grands grimpeurs Charly Gaul et Federico Bahamontès ; du Landais Darrigade, le seul tricolore capable de gagner des sprints d'étape ; de l'Italien Nencini...

Walkowiak possédait, certes, quelques références, mais trop rares toutefois pour lui valoir la considération qui entoure un éventuel vainqueur. Pour la foule, son nom ne signifiait rien.

Pour s'emparer du maillot jaune, une première fois, à Angers, le doux « Walko » n'avait fait qu'obéir à une impulsion subite : se mêler à un groupe de 31 coureurs

qui, bien organisé, avait raflé aux favoris la bagatelle de 19 minutes. Ce qu'il avait fait, ce jour-là, des dizaines d'autres auraient pu le faire. Ils n'avaient simplement pas « senti » la bonne échappée. Mais on ne saurait penser à tout : le Tour est une épreuve de longue haleine et on ne peut pas se faire mal aux jambes chaque fois que le peloton s'énervé...

Soudainement vêtu de jaune, l'ex-petit mécanicien-tourneur de Montluçon imaginait déjà les coups de téléphone pressants des organisateurs de critères.

— Il faut en profiter, lui disait-on. Ce maillot, « ils » vont te le reprendre avant que tu aies eu le temps de dire ouf.

Ce qui arriva. A Pau, le maillot bouton d'or n'était plus sur les épaules de « Walko », mais dans sa valise. Comme un beau souvenir qu'il montrerait plus tard à ses gosses.

Il n'empêchait pourtant qu'il y avait pris goût, Walkowiak, à son trophée de leader. C'était grisant de s'entendre interpellé le long des routes, dès que l'on avait repéré sa silhouette canari dans le peloton.

— Tiens, le voilà ! C'est lui ! Allez Roger !

Dans les bras de sa femme

C'est ainsi qu'à six jours de Paris, il retrouva sa toison d'or. Le sursaut des favoris, dans l'étape de haute montagne Turin-Grenoble, avait servi ses intérêts en le débarrassant du Hollandais Wagtmans, qui le devançait alors au classement général. Cette fois, il était solidement installé à la première place, bien à l'abri d'un retour des « Grands » : Bahamontès était à 18 minutes, Ockers à 34, Gaul à 49 !...

Il ne lui restait plus qu'à atteindre tranquillement Paris. Mais ce qui aurait pu n'être qu'une formalité, fut, en réalité, une angoisse quotidienne. L'homme était au bout du rouleau. Et lorsqu'il s'effondra dans les bras de sa femme, au Parc des Princes, « Walko » avoua qu'il n'aurait pas tenu une étape de plus. Fort heureusement, il avait été, comme il se doit, entouré, chouchouté par des équipiers aussi anxieux que lui de le voir atteindre le but.

L'année suivante, le Tour d'Espagne accueillit Walkowiak comme une grande vedette. On attendit en vain de le voir rééditer son exploit du Tour de France.

Une violente altercation l'opposa, un soir d'étape, à Raphaël Gémiani qui était son équipier.

— On ne t'a pas encore vu bouger une oreille, fulminait le grand « Gem ». Tu n'as rien dans le ventre. Dépêche-toi de me prouver le contraire, sinon je crierai partout que tu es un coureur « bidon »...

Deux mois plus tard, Walkowiak prit le départ du Tour de France, à la tête de l'équipe tricolore, de laquelle Bobet et Gémiani s'étaient volontairement exclus.

Ce fut l'avènement de Jacques Anquetil et l'enterrement définitif de Walkowiak. A la 18^e étape, il monta dans la voiture-balai, sans même avoir donné à ses supporters la satisfaction d'une quelconque place d'honneur dans une quelconque étape !

Albert CLARINVAL.

Le bidon dans les Courses

LES RIGOLOS DU TIERCÉ A GOGOS



Monsieur X :
"Il y a en moi un
Don Quichotte
qui sommeille".
On peut même
dire qu'il ronfle!

DE la part des marchands de vent, on pouvait s'attendre à un véritable coup de foudre pour les courses. Il n'en a rien été ; ils n'ont réalisé avec elles qu'un mariage de raison, comme à regret, et en se faisant passablement tirer l'oreille. Cela n'empêche pas leur union d'être aujourd'hui parfaitement heureuse et merveilleusement prospère.

Mais pourquoi nos attrape-gogos furent-ils si longs à pressentir que le turf pouvait offrir un très profitable

champ d'action ? En grande partie, d'abord, parce que les prédictions sur les courses sont trop rapidement contrôlables et ne supportent pas d'accommodements ni d'interprétations. Cela les gênait.

Si, entre deux visites à votre cartomancienne, vous êtes devenu, en dépit de ses sinistres avertissements, un « M. Bonus » sans la moindre aile froissée, l'extra-lucide est en droit de réclamer un pourcentage sur la ristourne de votre prime d'assurance. Le « terrible accident » était

bien inscrit dans sa boule de cristal, mais, grâce à la révélation qu'elle vous en a faite, vous y avez échappé en redoublant de prudence et d'attention. Il serait évidemment beaucoup plus délicat d'affirmer que votre cheval n'est pas à l'arrivée parce qu'il a par trop redoublé de prudence et d'attention pour ne pas vous décevoir...

Cependant, si la faune du « bidon » est demeurée si longtemps étrangère aux courses, il y a également une autre raison, beaucoup plus profonde et d'ordre psychologique. Avant de réaliser une chiffre d'affaires proche de celui de la Régie Renault, les courses entraînaient derrière elles une réputation de futilité, somme toute assez justifiée. Or, depuis Tristan Bernard (1), chacun sait qu'il n'y a rien de plus sérieux que les sujets futiles. Les industriels de la faribole et les grands commerçants du gri-gri ne se sentaient donc pas à l'aise sur le gazon du turf. Alors qu'ils possédaient parfaitement le ton sur lequel on attire le chaland pour lui vendre du Destin ou de la Santé.

Mais, depuis quelques années, le tiercé a universalisé la futilité et l'a transformée en besoin. Un nouveau marché s'est donc ouvert à tous les exploiters de la crédulité publique.

Ils forment aujourd'hui un peloton assez peu homogène, mais dont l'incontestable maillot jaune est un certain Monsieur X. Il domine de toute une classe les plus doués de ses rivaux.

Monsieur X, alias Patrice des Moutis, ancien élève de l'Ecole Centrale, propriétaire d'un très beau cabinet d'expert auprès des assurances, est la raison d'être du *Meilleur Tiercé*, le dernier-né des journaux paraissant la veille de chaque tiercé.

A coup sûr, s'il existait un Ordre de la Farce, il serait grand chancelier.

Dans le numéro 4 du *Meilleur Tiercé*, s'expliquant sur ses objectifs, il écrivait :

« Cela fait peut-être sourire certains d'entre vous, mais il y a en moi un Don Quichotte qui sommeille, un redresseur de torts, un justicier sans doute. »

Pour une fois, M. des Moutis a été trop modeste. Il a mésestimé son impact comique. Ce fut non pas quelques sourires mais une franche hilarité qu'il déclencha chez tous ceux qui sont au courant de son intéressant curriculum vitae.

Car ce même des Moutis, interdit de champs de courses depuis 1953, a passé le plus clair de son temps à empocher les mises des petits parieurs, chaque fois qu'il en a eu la possibilité. Il lui serait tout de même assez difficile de soutenir que c'est par sympathie pour eux qu'il rafla les deux tiers de la cagnotte du tiercé, le 1er janvier 1961, à Vincennes ! Ou que c'est par souci de « redresser des torts » qu'il se retrouva, en compagnie de truands notoires, sur l'affaire du Prix de Bordeaux, 12 mois plus tard.

Un autre passage de sa profession de foi est encore plus comique, mais seulement pour ceux qui connaissent bien le personnage :

« Lorsque j'ai compris que plus jamais un tiercé payant ne me serait payé par le P.M.U. si je jouais personnellement, j'ai décidé alors de mettre mes connaissances et mon savoir à votre service. »

Car, en fait de savoir, Monsieur X n'a qu'un sens très approximatif de la hiérarchie des chevaux. Il s'agit là d'un travail de longue patience et Patrice des Moutis n'en a pas beaucoup.

En réalité, il se sert surtout du téléphone. Il a « tenu » solidement — et « tient » peut-être encore — un certain nombre d'entraîneurs et de jockeys qui ne pouvaient lui refuser quelques menus services, dont le moindre était de lui dire toute la vérité sur la forme ou les ambitions de tel ou tel cheval. Quant au plus important, nous vous laissons imaginer ce qu'il pouvait être... C'est là le vrai secret de ses succès passés, car il est indéniable qu'il en remporta.

Mais, ces dernières années, le nombre des informateurs et des auxiliaires que des Moutis avait dans les milieux professionnels a très sensiblement diminué. Les uns ont pris leur retraite, les autres leurs distances. Si bien que, la saison passée, Monsieur X a connu ce que du côté de Longchamp ou d'Auteuil on appelle « une énorme culotte ». Mais, de cela, il a évidemment oublié de parler à ses lecteurs.

De même, il a omis de leur dire que son véritable objectif, en lançant « son » journal avec des capitaux belges, était d'essayer d'embarrasser les Sociétés de Courses jusqu'à ce qu'elles acceptassent de composer et de lui donner au moins une partie de ses gains bloqués. Il comptait beaucoup, pour cela, sur l'affaire des employés marrons des guichets du pari mutuel hippodrome. Ayant eu fort à faire dans les locaux de la police des Jeux, il avait pu confesser certains d'entre eux et possédait, pour une fois, des « tuyaux » solides.

Mais, plutôt que de lui laisser lancer ce pétard allumé deux mois auparavant par l'hebdomadaire *Minute*, le directeur de la Société d'Encouragement, Jean Romanet, donna l'affaire au *Figaro*. C'est là, jugeait-il, qu'elle éclaterait en faisant le moins de dégâts. Du même coup, des Moutis se retrouva Gros-Jean comme devant, privé d'un bel atout qu'il pensait transformer en moyen de pression.

La terrible colère de Monsieur X

Si l'on examine maintenant la progression des titres du *Meilleur Tiercé*, il y a également de quoi passer un bon moment.

Après avoir mis largement à côté la première semaine, le deuxième numéro parlait de « Revanche de Monsieur X ». Celle-ci n'ayant pas eu lieu, on pouvait lire dans le numéro 3 : « Faites confiance à Monsieur X. Allez-y pour ce tiercé ». En dépit d'un résultat encore nul, la publication suivante nous annonçait : « Monsieur X fonce vers la victoire ». Il dut tellement foncer qu'il passa de nouveau à côté. Cette fois, son impuissance le rendit rageur et l'on eut droit à « La terrible colère de Monsieur X. Vaincre enfin les tiercés-loterie », le tout assorti d'un éditorial vengeur qui insinuait que les Sociétés truquaient les courses pour mettre *Le Meilleur Tiercé* en échec. En somme, Monsieur X faisait semblant de croire que les armes qu'il avait employées naguère pouvaient être retournées contre lui.

Dans le même temps, les colonnes du *Meilleur Tiercé* se lançaient joyeusement dans l'inflation : on n'y trouvait plus deux mais quatre pronostics : celui de Monsieur X (8 chevaux : 168 F), celui du *Meilleur Tiercé* « guidé par Monsieur X » (9 chevaux : 252 francs), « Nos experts concluent » (8 chevaux : 168 francs) et « Le classement scientifique » (8 chevaux : 168 francs). A quoi l'on pouvait encore ajouter un plan de jeu à 360 F établi par Monsieur X. Pour suivre ce guide, il fallait donc avoir les

(1) Ou Alphonse Allais ou Sacha Guitry...

moyens. D'autant plus que les gains étaient nuls, même en jouant les quatre formules proposées !

A la réouverture de Longchamp, moins d'un mois et demi après la parution de son premier numéro, *Le Meilleur Tiercé* atteignait le niveau tout de même vertigineusement élevé de cinq pronostics (dont deux signés par Monsieur X) de neuf chevaux : soit $252 \text{ Francs} \times 5 = 1.260 \text{ Francs}$. Un seul indiquait le tiercé dans le désordre, soit une recette de 147 Francs. Même dans le succès, *Le Meilleur Tiercé* n'était pas rentable !

A suivre fidèlement Monsieur X et son équipe, les chers lecteurs auxquels on avait promis le paradis, et le Pérou en prime, ne devaient plus être loin du million ancien de déficit, après sept tiercés. A ce rythme-là, bien peu risquent de tenir...

“Monsieur Tiercé” assure la relève

Un peu plus de quinze mois avant de s'installer dans ses propres colonnes, Patrice des Moutis, sa douteuse auréole de martyr du P.M.U. rafraîchie par une nouvelle confiscation de gains, avait assez largement contribué au lancement de *Spécial Dernière*, l'hebdomadaire que des esprits mal tournés ont baptisé « Spécial Derrière », en raison de la place qu'il consacre, à côté du tiercé, aux problèmes postérieurs des individus. Deuxième volet du dyptique de Yann de Lesguern (le premier étant *Week-End*), *Spécial Dernière* a gardé de nombreux liens avec le monde des courses. Il ne pouvait donc pas porter n'importe quel coup bas aux Sociétés, comme l'aurait voulu des Moutis. Après un bout de chemin ensemble et quelques scènes violentes, il y eut rupture.

Mais le succès du pronostiqueur anonyme, silhouetté en profil perdu, qui, chaque semaine, semblait trahir au profit des lecteurs de *Spécial Dernière* les secrets du turf, avait été grand. D'autant plus qu'à l'époque, Monsieur X avait eu la chance de rencontrer à Auteuil des tiercés faciles qu'il avait pu pronostiquer sans peine — comme le reste des journalistes, d'ailleurs. Monsieur X était ainsi devenu dans l'esprit des gogos « Monsieur Tiercé ».

Or, si « Monsieur X » est un pseudonyme quasiment déposé, en revanche « Monsieur Tiercé » ne l'est pas. Après le départ de des Moutis, *Spécial Dernière* a donc fait enfilier cette défroque par un anonyme. C'est de bonne guerre ! Ce qui l'est peut-être moins, c'est que Yann de Lesguern, ayant été choisi comme producteur de l'émission « 1-2-3 », le dimanche matin sur la Première Chaîne (on se demande en vertu de quels critères), puisse ainsi assurer la promotion de la locomotive de son journal. Une locomotive qui, d'ailleurs, ne risque pas de devenir trop exigeante : comme elle est anonyme, on peut facilement en changer. Cela a déjà été fait.

“Monsieur Chance” ne prend pas de risques

Quand on parle de « bidon », *France-Dimanche* n'est jamais loin. La mode étant aux « Monsieur Quelque Chose », l'hebdomadaire du cœur et du reste vient de sortir « Monsieur Chance », un astrologue qui prétend vous

faire toucher le tiercé chaque fois que Jupiter fait un clin d'œil à Vénus.

En voilà un qui sait multiplier ses chances : pour chaque signe, il désigne six numéros, avec un septième, particulier à chaque décan. Sans avoir l'air de rien, il s'offre ainsi 36 pronostics différents de sept chevaux. Si ce « Monsieur Chance » n'est pas né sous une trop mauvaise étoile, quels que soient les chevaux qui courent, il devrait réussir à faire de temps en temps des heureux parmi les natifs de l'un ou l'autre signe. Car il ne propose pas moins de sept mille cinq cent soixante solutions d'arrivées !

Seulement, il n'y en aura qu'une seule qui sera payée le lundi matin aux Vierge comme aux Lion, aux Verseau comme aux Poissons...

Le plus triste de l'affaire, c'est que ce « Monsieur Chance », ses émules ou ses disciples sont à l'abri de toute poursuite judiciaire. En effet, la loi est désarmée contre les marchands de méthodes prétendument infaillibles. Tout au plus peuvent-ils être « coïncés » pour publicité mensongère. Mais comme, la plupart du temps, ils établissent leurs méthodes à partir d'un certain nombre d'arrivées récentes, qu'ils « combinent » de façon à leur trouver des facteurs communs, ils arrivent toujours à justifier la validité de leurs principes de jeu. En outre, ils déposent, assurent-ils, leur grille-témoin chez un huissier, où le client mécontent n'ira sans doute jamais la contrôler.

Il ne leur reste plus alors qu'à trouver, soit par annonces publicitaires, soit par prospectus distribués ou postés, des gogos qu'ils allécheront en leur proposant un tarif spécial de lancement ou en montant en épingle le palmarès de leur grille durant la période où elle a été mise au banc d'essai du tiercé, avant d'être commercialisée.

Les prix courants de ces méthodes sont de 1.000 Francs pour un abonnement d'un an, 600 Francs pour six mois et 400 Francs si vous vous contentez d'un seul trimestre, afin de vous apprendre ce qu'il en coûte d'être méfiant. Cela vous semble cher ? Peut-être, mais sachez que ces marchands de vent ont de gros frais de publicité, de timbres, d'imprimerie et aussi de déménagements. Car ils ne demeurent jamais longtemps à la même adresse !

En revanche, ils n'oublient jamais d'emporter, lors de leurs pérégrinations, la liste des naïfs qu'ils ont eus pour clients. Et, à chaque nouvelle installation, à laquelle correspond chaque fois une nouvelle méthode, ils font sous un autre nom, à une autre adresse et par l'intermédiaire d'une autre boîte postale (pour les paiements), des offres de service à leurs anciens « pigeons ». Nous pourrions citer le cas d'une personne qui, s'étant inscrite chez l'un d'eux, en 1963, reçoit depuis une moyenne de six prospectus par an l'invitant à souscrire des abonnements pour des martingales toujours plus prometteuses mais toujours aussi inefficaces.

Les vieux turfistes et, surtout, un certain nombre de professionnels qui montèrent pour lui, comme Arthur Bates, Bonaventure, Henri Gleizes, Jacques Doyasbère, Alec Head, Freddy Palmer, Noël Pelat, Roger Poincelet et Léon Flavien, eurent la surprise, au début de 1968, de voir Paul Mougin se lancer dans cette douteuse carrière. Sa casaque avait eu son heure de gloire, notamment en enlevant le Grand Steeple avec Claquessin, en 1943. Il se prévalait naturellement de ces succès pour vendre sa *Méthode-Express*, procédé infaillible pour gagner au tiercé. Le plus sérieusement du monde, il ajoutait qu'avec les bénéfices de la vente, il comptait aider des camarades de la Grande Guerre dans le besoin. Un comble ! Car si sa méthode



Sur les champs de courses, Léon Zitrone n'est pas pris au sérieux.

était tellement infallible, ses gains au tiercé auraient dû facilement lui permettre d'exercer sa philanthropie.

Il faut être bien ingénu pour croire à cette commercialisation de l'altruisme : le jour où la recette du tiercé aura été trouvée, son inventeur s'empressera de l'exploiter à son profit.

La balourdise de Gros Léon

Pour le grand public, le personnage le plus connu du monde des courses n'est ni Boussac, ni Rothschild, ni même Yves Saint-Martin, Freddy Head ou Jean-René Gougeon. C'est Léon Zitrone. Il disserte sur le turf, oralement ou par écrit, avec une si superbe assurance que les braves gens ne peuvent pas supposer un instant qu'il n'a aucune connaissance réelle du sujet.

En revanche, le milieu des propriétaires, des entraîneurs et des jockeys sait parfaitement à quoi s'en tenir. Et, bien que « Big » Léon soit un inconditionnel de la congratulation, il les agace souvent par sa balourdise, ses à-peu-près et ses erreurs. Personne, en tout cas, ne le prend au sérieux et, de cela, il enrage.

Il n'y a pas bien longtemps, dans son « Bloc-Notes » publié par *Week-End*, Léon-la-gaffe commettait un fâcheux impair qui montrait à quel point le « bidon » est son élément. A propos d'un cheval d'obstacles qu'il recommandait à ses lecteurs, et pour leur faire voir qu'il tenait ses renseignements de bonne source, il décrivait toute une scène qui était censée s'être déroulée à la sortie d'Auteuil et au cours de laquelle l'entraîneur du cheval lui avait confié ses espoirs. Et Léon de rapporter en long et en large les confidences du « sympathique Maschio », de « l'excellent Maschio ». Malheureusement pour lui, le seul entraîneur du cheval en question s'appelait Audoir, et il n'avait jamais rien raconté à Zitrone. Il ne s'agissait donc même pas d'un lapsus, d'une sorte de quiproquo au mo-

ment de l'écriture. C'était simplement du « bidon ». Mal ficelé.

Il faut dire que Zitrone-le-Magnifique est profondément mortifié d'être quasi ignoré dans les enceintes privées des champs de courses. Aussi n'est-il pas de sacrifice d'amour-propre qu'il ne consentirait pour y jouir d'un brin de considération. C'est pourquoi, après l'arrivée d'une course classique, il n'hésita pas à demander à Maurice Bernardet de lui prêter pour une demi-heure un ticket de la gagnante à 20 contre 1. Il voulait le montrer aux balances, afin de s'y faire passer pour un turfiste averti...

Malgré sa méconnaissance profonde des chevaux, Zitrone, abandonnant la seule ligne de conduite qui lui convenait : analyser les courses après l'arrivée mais jamais avant, s'est lancé, lui aussi, dans le pronostic. Pour *Week-End*. Comment procède-t-il ? Oh ! de fort simple façon. Il agrmente des emprunts faits à ses confrères de réflexions personnelles du style : « On parle beaucoup de Rocambole. Je ne saisis pas immédiatement pourquoi ».

Sur le coup de 16 h 30, le surlendemain, notre néo-pronostiqueur devait enfin « saisir » : Rocambole était premier !

Mais que ne feraient pas les directeurs de ces journaux pour avoir une chance supplémentaire de donner le tiercé et d'en tirer ainsi une fructueuse publicité... Dans *Week-End*, par exemple, on ne trouve pas moins de huit pronostics. *Panorama* ne lui cède que d'un point.

Quand, après cela, sur les ondes d'un poste périphérique, vous entendez des communiqués vantant le succès de l'un ou de l'autre de ces périodiques, ne vous laissez pas impressionner. A partir du moment où un journal propose plus d'une conclusion, il sacrifie au « bidon ». De même s'il tire vanité d'un succès remporté en recommandant plus de six chevaux, ce qui constitue déjà un super-maximum.

Vous voyez que, même parmi les quotidiens, il y a bien peu de publications à ne pas vendre du vent.

SAINT-AUBIN.



La gamelle et le bidon

CHACUN de nous a sa gamelle, que ce soit chez Lasserre ou au cocher-chauffeur du coin, à la cantine d'entreprise ou chez M. Borel, à la maison ou chez Maxim's. Mais, en ces temps d'imposture, la gamelle est souvent « bidon ».

La restauration, elle aussi, a ses Régine, ses Mireille Mathieu et ses Madame Soleil.

Les écornifleurs de la bouffe ont tous les talents et beaucoup plus d'astuce encore.

On pourrait les classer en trois catégories : ceux qui misent sur l'originalité à tout prix, ceux qui élèvent le chiqué à la hauteur d'une institution et ceux qui, par la publicité, jouent avec la naïveté (pour ne pas dire plus) des clients.

Enfoncer une banane dans le ventre d'une truite, l'entourer de foie gras à l'orange, baptiser ça les « délices de Curnonsky » ou la « gourmandise Brillat-Savarine » est un jeu d'enfant, comme dirait Michel Oliver qui a préféré, lui, la troisième méthode.

On pourrait déjà poser comme axiome ceci : tout chef qui n'appelle pas un navarin un navarin, une truffe une truffe, est un chef « bidon ».

La deuxième méthode, celle du chiqué, a fait bien des ravages. L'étonnant Ben Saïd en sa « Table du Roy » fut probablement le maître ès esbroufe. Il fallait le voir, les mains en conque au-dessus d'une casserole de service, recueillir le fumet évanescent, le respirer et indiquer à ses lévites : « Encore un peu de poivre, s'il vous plaît ! » Les Amériques ont, des années durant, fourni le contingent des gogos victimes de ce malfaiteur de la table. Il a des émules.

Second axiome : tout chef qui préfère le travail en salle au travail en cuisine est un chef « bidon ».

La troisième technique, la publicité, spéculé sur la bêtise. On voit qu'elle a toute chance de

VAGENENDE

142, boul. Saint-Germain
AUTHENTIQUE CADRE 1900
Tous les jours
4 SPECIALITES
GASTRONOMIQUES
Fondue bourguignonne
SOUPERS après spectacle jusq. 2 h mat.
Ses Fruits de Mer
Rés. : DAN. 68-18



LE MAZAGRAN

SES 2 FORMULES

- Le grill : service rapide
- Le restaurant avec ses spécialités à la carte

6, rue Chauveau-Lagarde (8^e) Madeleine
Tél. : 265-74-38. Fermé dimanche

BRASSERIE LIPP

SPÉCIALITÉS

Choucroute - Bière - Saucisses Francfort
Harengs Baltique

151, boulevard Saint-Germain

Téléphone : 548-53-91

Fermé le lundi

ROTISSERIE

REINE PEDAUQUE

6, rue de la Pépinière (8^e) - Tél. 522.86.90
Le sang de la Bourgogne au cœur de Paris

MENUS SERVICE COMPRIS

42 F vins de Bourgogne ad libitum
52 F champag. brut de Venoge à volonté

LES SPECIALITES DE SA HAUTE CARTE

Cuisine de rare qualité supervisée par les maîtres de céans

OUVERT TOUTS LES JOURS

LA CHAMPAGNE

SPÉCIALITÉS DE FRUITS DE MER

HUITRES - COQUILLAGES - CRUSTACÉS

VIVIERS DE HOMARDS ET DE LANGOUSTES

24 HEURES SUR 24, TOUTE L'ANNÉE

10 bis, place Clichy, (9^e) - 874-44-78

ALCAZAR

J.M. RIVIERE et M. DOELNITZ présentent leur

NOUVEAU SPECTACLE PERMANENT

de 22h30 à 2h du matin

PARIS PARADE

DINERS 21h30 SOUPERS 0h30

Consommations : Salle 20 Fr., Bar 25 Fr., Bar Promenade 18 Fr.

62, Rue MAZARINE, M63-APRÉS 14h, A.MED. 64-94

Cantin

2, rue de Lourmel
Paris-15^e - Suff. 70-58

Fromages de Tradition

LES MEILLEURES GRILLADES ET TRIPERIES DE PARIS



RESTAURANTS RECOMMANDES

SUR 100 MÈTRES Av. Jean-Jaurès

182 AU PETIT NORMAND.	BOT. 14.57
184 FERME de la VILLETTE.	NOR. 60.96
188 AU BŒUF COURONNE.	NOR. 89.52
190 CHEZ DAGORNO.	NOR. 02.29
192 AU COCHON D'OR.	BOT. 39.81
192 LA MER.	NOR. 23.13

A 10 minutes de l'Etoile
par le PÉRIPHÉRIQUE

Parking

réussir. Au départ, il faut un homme (ou une femme) qui ne sache rien de la cuisine (industriel, antiquaire, artiste, pédéraste, ancien mannequin, etc.), des relations et une chargée de presse. La chargée de presse est, en général, une jeune personne évaporée, trépidante, illettrée et qui « fait » dans les relations publiques comme d'autres font sous elles. Quelques amis chez les minets de cour des échetiers célèbres ou autres commères pour qu'on « en parle », et l'affaire est dans le sac. Mme Sagan, Me Floriot, Régine, Jacques Baumel, Lucie Faure, Ira de Furstenberg et une poignée de Rothschild vont à la gamelle.

* * *

Le nouveau président des Relais de Campagne, M. Olivero, (l'ancien, lui, aurait pu prendre place dans la galerie des « bidonneurs ») a décidé de contrôler lui-même la qualité des produits utilisés par ses ressortissants, de s'en porter garant et d'être, envers ceux qui céderaient à la tentation du « bi-

don », d'une sévérité allant jusqu'à l'exclusion. On s'en réjouit ici.

On voudrait en attendre autant de ces messieurs de la Haute Cuisine Française, des « trois étoiles », des inspecteurs du Michelin, etc. L'autre jour, à la télévision, un défenseur du surgelé a déclaré que « les plus grands restaurants de Paris l'utilisaient » et que « certains avaient demandé d'être livrés par des voitures anonymes, afin de ne pas alarmer la clientèle ».

Des noms! Des noms!

* * *

Les réputations injustifiées peuvent, en d'autres domaines, prêter à sourire ou à s'indigner selon son éthique personnelle. En matière d'alimentation cela devient plus grave, car la santé peut en dépendre. Qu'importe que le néant triomphe sous le nom de Zitron ou de Mireille Mathieu, que le « bidon » prenne le nom de Zanini ou de Dutronc... Mais on est en droit, en allant chez Maxim's ou

au bistrot du coin, d'exiger de n'être pas empoisonné.

J'aime, par exemple, que la carte d'une maison comme « O'Cabanon » (place du Marché Saint-Honoré) précise que le beurre vient d'Echiré, le pain de chez Poilâne, les moutardes de Paul Corcellet, le beaujolais villages de chez Dessalles. Ce m'est une garantie certaine. J'imagine alors que le patron est tout aussi intransigeant à propos de sa viande, de ses poissons, de ses légumes. Lorsque je vais chez Manière (« Au Pactole », 44, bd Saint-Germain), chez Garin (rue Lagrange), au « Pot au Feu » d'Asnières (rue des Bas), chez Paul Chêne (rue Lauriston) ... j'en passe car, Comus soit loué, il en est quelques autres à Paris et en province... mon estomac se sent tranquilisé d'avance.

Suis-je bête? Je préfère ça aux serveurs aux cheveux longs (et sales) ou aux serveuses en short qui officient dans les mangeoires à la mode lancées par les chroniqueurs du snobisme.

Qualité, Choix, Prestige des

TRUFFES DU TRICASTIN

S.I.C.A. FRANCE TRUFFES

26 - Montségur-sur-Lauzon

Tél. : (75) 04-78-52

Envois directs, Colis cadeaux

HORS COMMERCE

Documentation sur demande

Chaque colis cadeau est accompagné d'un recueil de recettes

PORTE DU BONHEUR

Le seul restaurant chinois de PARIS

à 3 étoiles dans le nouveau

**GUIDE
GAULT ET MILLAU**

8, rue du Mont-Thabor - OPE. 55-99



CLUB MEDICIS

le complexe dansant de l'élite

21 H A L'AUBE - 7 & 10 F TOUT COMP. SAM. 15 F

22, rue de l'ÉCHAUDÉ - Tél. : 633-19-89



50 Rue des VINAIGRIERS DELICE COSTA BRAVA
BOT. 28 89 MOULES ANDALOUSES



LE PETIT BEDON

(Salle climatisée)

"Le Petit Bedon compte à nouveau parmi les plus grandes cuisines de Paris" (Ph. Couderc)

Omelette aux écrevisses
Foie de canard chaud
Agneau de lait

38, rue Pergolèse - PAS. 23-66

HOSTELLERIE LE CLOU

77 - HERICY SUR SEINE

Tél. : 423.73.43

★★ A

Son parc - Ses chambres rustiques
rénovées - Son calme.
Relais Gastronomique
Spécialités du chef GILLES



3 r. de LIÈGE. TRI. 85.20 ts. ls. soirs 21h à l'aube

Petit Courrier

Le dernier numéro du *Crapouillot*, consacré aux « Scandales de la Télévision », nous a valu, comme on dit, un très abondant courrier. Certes, nous attendons encore un petit mot de remerciement de M. Jean-Jacques de Bresson, directeur général de l'O.R.T.F., à qui nous avons fourni, pour 9,50 F, un état de sa Maison plus révélateur et plus objectif que ceux qu'il paye des millions à ses pagailleux services. Tant pis, nous nous en passerons, nous estimant déjà largement récompensés par les bravos, compliments et encouragements que nous avons reçus de nos lecteurs. (On a beau être modeste, cela fait tout de même plaisir.)

Merci donc à vous tous, chers correspondants, qui, en plus de votre redevance, avez dépensé le prix d'un timbre ou d'une communication téléphonique pour nous dire que, comme nous, vous en aviez « ras le bol » des télé-copinages ou télé-gaspillages.

Passons sous silence les habituelles lettres d'insultes, courageusement anonymes comme il se doit (il y aura toujours des quidams pour se sentir morveux et se moucher dans du papier à lettres...) et venons-en aux mises au point.

Ainsi Mme Simone Cendrar nous écrit : « *Je relève une petite erreur, due sans doute à une faute d'impression. En effet, dans l'article « Télé-père, Télé-fils », il est dit que Guy Kerner, producteur de l'émission poétique « Variations » est le mari de Simone Cendrar, artiste dramatique et productrice de la même émission.*

« *Or, Guy Kerner n'a jamais été producteur de cette série. Il est séparé de corps et divorcé depuis 1966. Il a toujours été l'employé (en tant qu'acteur) de son ex-épouse.* »

Dont acte, chère Madame ! Il est exact que le mot « producteur » mis à la place du mot « acteur », a échappé à la vigilance de nos correcteurs. Quant à votre situation matrimoniale, si elle a changé, elle ne modifie en rien le sens de l'article. La Télévision continue d'unir ceux que la vie a séparés.

De son côté, M. Jean-René Vivet, réalisateur T.V., nous précise :

1° *qu'il n'a jamais appartenu à un syndicat anti-cégétiste, mais au contraire très longtemps à la C.G.T.,*

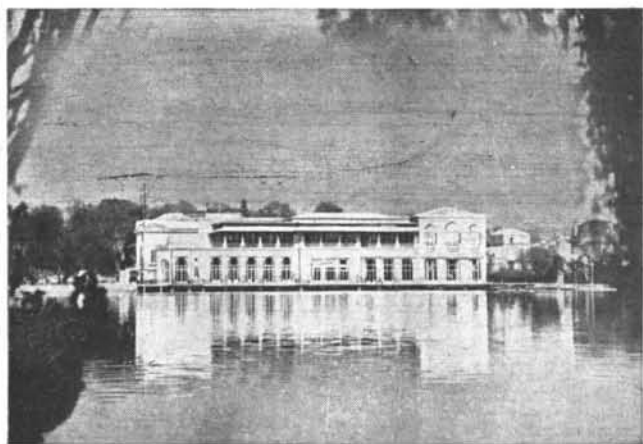
2° *qu'il n'a donc pas eu à démissionner d'un syndicat fantomatique, à s'en excuser auprès d'un soi-disant secrétaire général pour entrer à la C.G.T., afin d'apporter « la pitance à sa petite famille »,*

3° *qu'il ne s'est jamais soumis et ne se soumettra jamais à quelque influence que ce soit à des fins basement matérielles.*

Toutes nos excuses donc à M. Vivet. Il doit sûrement s'agir d'un homonyme. Ou d'une erreur dans l'orthographe du nom. Nous sommes en tout cas certains que l'intéressé s'est reconnu.



CASINO D'ENGHIEN



restaurants :
la pergola
la musardièrre

grand hôtel
des bains ****L
parc et piscine

tél. 964 08-60

station thermale de Paris à 11 km

Chaque numéro du CRAPOUILLOT est tiré à près de 100 000 exemplaires. Quel que soit le soin apporté, un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un exemplaire présente une imperfection d'impression ou de reliure qui aurait échappé aux contrôles. Dans ce cas, il convient de retourner aussitôt l'exemplaire défectueux à notre service des ventes : 49, avenue Marceau, Paris 16^e. Il sera échangé par retour et les frais de port seront remboursés.

question :
je crains,
en plaçant mes
capitaux
en comptes
bloqués
ou à terme,
la diminution
de mon
pouvoir d'achat

réponse :

c'est en vous
assurant un taux
d'intérêt élevé

12 80 %

**NET DE
TOUS FRAIS**

que vous vous
garantisiez le plus
efficacement
contre cette
diminution

**LA SOCIÉTÉ DE
BANQUE ET
D'INVESTISSEMENTS**



Inscrite
sur la liste des banques
sous N° LBM 7
(loi du 13 juin 1941)
26, Bd d'Italie
MONTE-CARLO
(Principauté de Monaco)
vous adressera, sans aucun
engagement de votre part,
sa dernière documentation
N° 208 CT
qui répond à toutes
vos questions.

ABONNEZ-VOUS OU ABONNEZ L'UN DE VOS PARENTS OU AMIS

**en retournant simple-
ment ce bon
à nos bureaux**

LE CRAPOUILLOT

**49, Av. Marceau
Paris 16^e
tél. : 720-65-09**

**L'ABONNEMENT D'UN AN
(5 NUMÉROS) 32 FRs.
ÉTRANGER : 35 FRs.**

.....
NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

Veuillez trouver ci-joint la somme de _____ Frs.
que je règle (1)

- ☐ par chèque bancaire
- ☐ par mandat-lettre
- ☐ par versement au CCP
SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

N.-B. : Si vous préférez ne pas découper votre
exemplaire, il vous suffit de nous adresser une
carte de visite ou une feuille comportant vos
nom et adresse avec la mention "Crapouillot -
Abonnement", accompagnée de votre règle-
ment.

"On attendait une grande dame, voici en plus un grand livre."

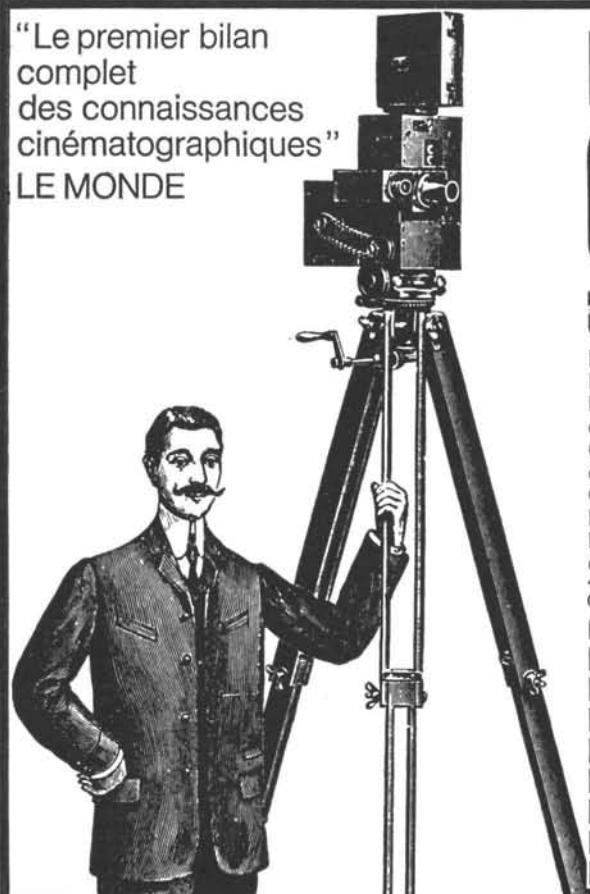
Arletty

LA DÉFENSE

30 000 exemplaires vendus

aux éditions de la table ronde
40 rue du bac paris 7

"Le premier bilan
complet
des connaissances
cinématographiques"
LE MONDE



DICTIONNAIRE DU CINEMA et de la télé- vision

Une critique enthousiaste :

REVUE CRITIQUE : "Tout ce qui a trait au 7^e Art est là..."

LE SPECTACLE DU MONDE : "Le Littré du cinéma"

L'EXPRESS : "...La plus agréable et la meilleure des initiations aux techniques cinématographiques"

CINEMA INTERNATIONAL : "L'élément indispensable dans toute bibliothèque de cinéphiles"

CINEMA 66 : "Le plus remarquable ouvrage du genre"

LE FIGARO LITTÉRAIRE : "Ouvrage sans précédent par son ampleur..."

L'EXPRESS : "Des études fouillées sur les sujets les plus divers... comblent les curiosités les plus diverses".

Chaque volume 500 pages environ très nombreuses illustrations. Relié toile format 180 x 265

BON à adresser à la Librairie du PALIMUGRE - 20, rue Dauphine, PARIS (6^e)

Veuillez m'adresser pour examen gratuit LE DICTIONNAIRE DU CINEMA en 4 volumes. Si je ne vous le renvoie pas dans les 5 jours (intact dans son emballage d'origine), je vous réglerai ☐ comptant 412 F ☐ 37 F la première des 12 mensualités par ☐ chèque bancaire, ☐ chèque postal à votre C.C.P. PARIS 3.895.68.

NOM.....

Adresse.....

Signature.....

*Pourquoi les historiens
résolus à dire toutes les vérités
veulent-ils écrire dans*
MIROIR DE L'HISTOIRE ?

*Parce que 
leur assure la meilleure des diffusions*

*Parce que 
leur apporte une présentation moderne
et une illustration exceptionnelle*

*Parce que 
se voit réserver les travaux inédits des grands historiens*

*Parce que 
exige la perfection*

**MIROIR
DE L'HISTOIRE**

présenté par
GUY-VICTOR LABAT

dirigé par
JEAN-FRANÇOIS CHIAPPE

NOUVELLE SÉRIE - N° 13

OCTOBRE - NOVEMBRE 1970 - 8,50 F

LE CRAPOUILLOT



**CE
QUI
N'AVAIT
JAMAIS
ÉTÉ DIT
SUR :**

LES CRIMES POLITIQUES

- Les assassins "barbouzes" en Algérie
- Les tueurs du Guépéou et les machinations de l'espion Philby
- La conjuration pour supprimer Darlan
- L'exécution du financier Lemaigre-Dubreuil
- La fin mystérieuse de Tschombé

Commandez-le à votre marchand de journaux
ou directement aux bureaux du journal, 49, avenue Marceau - Paris-XVI^e

Envoi franco, contre remboursement ou paiement par chèque bancaire, mandat-lettre, virement au C.C.P. Paris 25.391.74.